

Souvenirs d'égotisme

Stendhal

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Stendhal

Souvenirs d'égotisme

Présentation
par Philippe Berthier



GF

STENDHAL

Souvenirs d'égotisme

Présentation, notes et bibliographie

par

Philippe BERTHIER

Chronologie

par

Fabienne BERCEGOL

GF Flammarion

STENDHAL

Souvenirs d'égotisme

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 2013.

© Flammarion, Paris, 2013.
Dépot légal : février 2013
ISBN Epub : 9782081297432

ISBN PDF Web : 9782081297487

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081279056

Ouvrage composé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

En 1832, parce qu'il s'ennuie à Civita- Vecchia où il occupe le poste de consul de France, Stendhal entreprend d'écrire l'histoire de son dernier séjour à Paris, onze ans plus tôt : la belle et indifférente Métilde venait alors de lui infliger un échec sentimental cuisant. Chronique d'une convalescence, les Souvenirs d'égotisme brossent ainsi le portrait d'un être dévasté, qui se laisse lentement reprendre par la vague de la vie.

Rédigés à bride abattue, inachevés et publiés à titre posthume en 1892, ces souvenirs drôles et touchants constituent un document irremplaçable sur un grand homme en devenir, qui fréquente les salons, scandalise par son esprit caustique, multiplie les « fiascos par excès d'amour » et se demande s'il a bien un « esprit remarquable »... Galop d'essai pour la célèbre Vie de Henry Brulard, ils offrent le modèle d'une écriture autobiographique sans esbroufe, conjuguant avec brio introspection et improvisation.

Texte intégral Illustration : Virginie Berthemet © Flammarion

*Du même auteur
dans la même collection*

ARMANCE

LA CHARTREUSE DE PARME (édition avec dossier)

CHRONIQUES ITALIENNES

DE L'AMOUR

LAMIEL*suivi de* EN RELISANT LAMIEL (par André Gide)

LUCIEN LEUWEN

RACINE ET SHAKESPEARE

LE ROSE ET LE VERT. MINA DE VANGHEL*suivi de* TAMIRA WANGHEN

LE ROUGE ET LE NOIR (édition avec dossier)

Souvenirs d'égotisme

Présentation

Introspection et improvisation

Souvenirs d'égotisme est d'abord un passe-temps d'exilé. Il n'a pas fallu longtemps à Stendhal pour comprendre qu'il allait dépérir et s'ennuyer comme un rat mort dans le poste de consul de France qu'il occupe à partir d'avril 1831 à Civita-Vecchia, grosse bourgade sans charme ni société, connue surtout pour son bain, où lui aussi traînerait le morne boulet d'un travail de bureau sans le moindre intérêt : délivrance des passeports aux voyageurs et contrôle des marchandises transitant par ce débouché méditerranéen des États du Pape, sur fond de permanentes tracasseries de la part des autorités pontificales qui ont vu d'un œil très méfiant l'arrivée de ce mécréant notoire. En artiste consommé de l'escapade, et non sans tensions récurrentes avec ses supérieurs et ses subordonnés, qui stigmatisent son manque d'assiduité, il apprendra vite à aménager sa survie, grâce à de fréquentes excursions à Rome et à des congés à Paris qu'il saura habilement faire prolonger.

Après quinze ans de traversée du désert sous la Restauration, qui lui fait chèrement payer d'avoir servi l'usurpateur Napoléon, les barricades de Juillet l'avaient remis en selle, mais modestement (il a été nommé consul à Trieste à la fin de l'année 1830), et encore s'était-il agi d'un faux départ : l'Autriche s'étant opposée à la nomination d'un homme dont elle connaissait et poursuivait depuis longtemps les opinions subversives (elle l'avait chassé de Milan en 1827), il lui avait fallu se replier sur une position moins gratifiante encore, y compris pécuniairement parlant. C'est sous les tristes auspices de ce ratage adriatique initial que Stendhal débarque dans son trou, où s'impose aussitôt à lui la seule urgence vitale : comment ne pas y moisir ? C'est-à-dire, très concrètement : à quoi se consacrer ? Lorsqu'il traverse une épreuve quelconque, sa stratégie de reprise et de maîtrise est toujours la même : mettre un événement, quel qu'il soit, entre ce qui le menace et lui. Fût-ce se casser le bras. Ou, moins péniblement : écrire.

Depuis la publication du *Rouge et le Noir* fin 1830, Stendhal est en panne de grand projet littéraire. Ses tribulations professionnelles ne sont pas propices à pareille éclosion. Comme il l'explique au début de *Souvenirs d'égotisme*, la besogne consulaire est non seulement ingrate, mais chronophage : interrompu, il lui est impossible de se lancer sérieusement dans un ouvrage de fiction. Émietté, haché par d'incessantes sollicitations, le temps du fonctionnaire ne se prête pas à une rédaction régulière et continue comme l'exige la cohérence d'un travail d'imagination. En revanche, fouiller dans sa mémoire et, au gré des associations, en faire remonter librement le passé, voilà qui peut s'accommoder du fractionnement imposé par le harcèlement administratif, et même y trouver un paradoxal adjuvant : la forme dénouée et de premier jet impliquée par ces heures volées à la « chaîne officielle » est celle qui convient le mieux à une enquête dont l'ambition est de se maintenir sans esbroufe ni esquive au plus près de soi. Quand on est plus ou moins continuellement sous la pression de problèmes extérieurs à régler, on n'a guère le temps de truquer ses petits bricolages privés. Dans les conditions inconfortables où doivent s'écrire ses souvenirs, Stendhal trouve le gage de leur authenticité ; livré brut de décoffrage, le matériau mémoriel se donne tel qu'il émerge, à prendre ou à laisser.

Comme il est difficile, et peut-être même insupportable à l'idée que nous avons besoin de nous faire d'un écrivain, d'admettre que celui-ci puisse partir à l'aveuglette et cueillir au hasard ce qui se présente à lui selon les aléas de la route, on n'a pas manqué de discerner une intention dans ce qui paraît n'obéir qu'à la spontanéité du « je me souviens » : il y aurait, dissimulée mais agissante, une architecture secrète, avec des « correspondances subtiles », des « axes organisateurs » selon Béatrice Didier¹ ; ce serait au fond l'histoire d'une dépression et de sa guérison, racontée « trop bien peut-être, et avec beaucoup plus d'harmonie et de méthode qu'il n'en faudrait » selon Michel Crouzet². Nous n'en croyons rien. Jean Prévost nous semble beaucoup plus dans le vrai lorsqu'il n'aperçoit dans ce texte – écrit à bride abattue ainsi qu'en témoigne le livre de loch scandant sa rédaction dans les marges du manuscrit (le 30 juin 1832, douze pages « dans un bout de soirée » ; le 2 juillet, quatorze pages en deux heures ; le 3 juillet, « fatigué après 26 pages ») – que « ce qui reste d'art dans l'improvisation pure³ ». Si l'on défalque un entracte de trois jours dû sans doute à la fête des saints Pierre et Paul et à ses préparatifs (27, 28, 29 juin), c'est en douze journées, à ses moments perdus, que Stendhal aura rempli ces 270 feuillets. Difficile de soutenir qu'un texte aussi vite répandu sur le papier obéisse à des idées de

derrière la tête sophistiquées, à de savants calculs esthétiques. Bien entendu, on observe des échos, des thèmes, des plis qui le traversent, mais plutôt qu'aux arcanes d'une composition délibérée, ils ressortissent à ce qui structure l'existence et la personnalité de Stendhal dans le dialogue qu'il entretient en 1832 avec son être de 1821. Les cinquante-trois jours de dictée de la future *Chartreuse de Parme* (1839) sont un cas tout à fait différent : entré en loge pour mener à bien son roman, Stendhal s'y investit corps et âme du matin au soir. Il le déclare d'ailleurs tout de go et sans fard : pas d'autre fil conducteur dans *Souvenirs d'égotisme* que la ligne chronologique, festonnée de nombreuses digressions, et de digressions au carré, greffées sur les digressions premières, selon les caprices, souvent surprenants pour l'intéressé lui-même, des agrégats d'images (on voit poindre les croquis qui proliféreront trois ans plus tard dans *Vie de Henry Brulard*) et d'impressions qui bourgeonnent imprévisiblement après avoir été draguées dans les filets de l'anamnèse.

Que déconstruire soit une manière de construire, on le veut bien. À condition d'ajouter qu'en refusant tout cadre contraignant et tout « lissage » artificiel, il s'agit avant tout d'offrir les meilleures chances à l'essentiel, c'est-à-dire à la véracité et à l'honnêteté de la démarche introspective ; en somme, à la ferme volonté de ne pas tomber dans le même piège que Rousseau, qui a compromis le crédit qu'on peut accorder à ses *Confessions* (1782-1789) en les soumettant à la téléologie d'une démonstration dont les conclusions étaient programmées *a priori*.

En janvier 1831, après les biographies de Mozart, de Rossini, de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, Stendhal avait déjà eu l'idée d'écrire celle d'un individu « bien inconnu », à savoir lui-même. Il n'était pas allé plus loin que l'indiscutable *incipit* : « Je naquis à Grenoble le 23 janvier 1783 », ce qui était certes fondateur, mais un peu bref⁴. La même année, une deuxième tentative, assignée comme pour se dédouaner à un improbable « M. Darlincourt », se bornait à cataloguer ses publications, ce qui était sec et pour le moins partiel. À Civita-Vecchia, à la fois fort occupé et profondément *disoccupato*, Stendhal est ressaisi par un démon autobiographique plus insistant. Le 14 janvier 1832, il se présente, dans une lettre à son ami Domenico Di Fiore, comme déjà engagé dans une entreprise qui en fait n'a pas encore débuté : « Je m'amuse à écrire les jolis moments de ma vie ; ensuite, je ferai probablement comme avec un plat de cerises, j'écirai aussi les mauvais moments, les torts que j'ai eus et ce malheur que j'ai eu de déplaire toujours aux personnes auxquelles je voulais trop plaire. » Le 12 juin, il n'a pas davantage commencé, mais il a clairement circonscrit son aire :

« j'écris l'histoire de mon dernier voyage à Paris, de 1821 à novembre 1830. Je m'amuse à décrire toutes les faiblesses de l'animal ; je ne m'épargne nullement ; cela sera drôle quand on le verra dans les montres du Palais-Royal, alors Palais-..., en 1860 » (lettre au même). Enfin, le 21 juin, il s'y colle pour de bon. Comment ce maniaque des anniversaires intimes ne songerait-il pas que, le lendemain, il y aura eu exactement onze ans écoulés depuis l'abominable départ de Milan par lequel il a décidé d'entamer *Souvenirs d'égotisme* ? C'est à l'ombre de cet affreux mancenillier qu'il s'agit de s'arracher, mais avant de s'en arracher, il faut d'abord en ressentir à nouveau tout le poids mortifère. Lorsqu'il dit attaquer la rédaction « forcé comme la Pythie » (p. 33), il ne faut pas comprendre qu'il se sent empoigné aux cheveux par une inspiration fulminante, mais tout au contraire que, telle la prophétesse delphique qui voulait se soustraire aux terribles souffrances de la divination et que les prêtres devaient contraindre à siéger sur le trépied oraculaire, Stendhal a dû prendre sur lui pour affronter, fût-ce pour la congédier (bien plutôt : congédié par elle), cette tête de Gorgone angélique qui l'a tant torturé : Mathilde Dembowsky, dite Métilde. Comme le dit Aragon dans *Aurélien* (1944) : « Les femmes avec lesquelles on couche, ce n'est pas grave... le chiendent, ce sont celles avec lesquelles on ne couche pas⁵. »

Du bon usage de l'égotisme

À l'origine, on l'a vu, il s'agissait de raconter sa vie de juin 1821 (retour à Paris) jusqu'à novembre 1830 (nomination à Trieste). Stendhal s'arrête en fait lorsqu'il en est seulement à l'été 1822. Et pourquoi ? Parce qu'il fait trop chaud, et que la chaleur lui « ôte les idées » (p. 153) ! On peut juger fort cavalière cette manière de s'éclipser. Ou lui trouver des motivations, de fond (s'il s'agissait de narrer comment il s'était peu à peu désintoxiqué de Métilde, on pouvait considérer que l'essentiel avait été acquis) ou de forme (les séductions de l'esthétique du *non finito*). On peut aussi souligner le côté inimitablement idiosyncrasique de cette disparition sans au revoir : pour Stendhal, l'écriture, c'est le plaisir de l'esprit et du corps ; si, pour une raison aussi triviale mais aussi impérieuse que la température ambiante, ils ne sont plus au rendez-vous, on en prend acte et on attendra des jours meilleurs, autrement dit on passe à autre chose. Il n'y a là aucun drame intellectuel, aucun « devoir » transcendantal auquel il faudrait à tout prix obéir. La première loi beyliste est de ne pas se rendre malheureux pour des impératifs imaginaires. Cette pratique détendue de l'exercice littéraire repose agréablement de tant d'effrayants enjeux soulevés par ceux qui font de l'Écriture (juchée sur une intimidante

majuscule) un dévorant Absolu. Bref, au lieu d'une copieuse tranche de vie de neuf années et demie, c'est seulement un peu plus d'un millésime qui nous sera finalement accordé. Pour reprendre une expression de la *Vie de Henry Brulard*, on dira donc que Stendhal a très incomplètement « couvert la toile ». Fragment réalisé d'un fragment projeté, les *Souvenirs d'égotisme* nous apparaissent comme un sondage, une sorte de « carotte », diraient les scientifiques, prélevée à une épaisseur tout particulièrement sensible du magma autobiographique.

Deux objections préjudicielles seraient de nature à le faire renoncer d'emblée. L'une s'avérera en réalité être ici sans objet : en les soumettant à l'analyse et même simplement au récit, Stendhal redoute de déflorer ses moments heureux. Persuadé que dire le bonheur est à la fois impossible (le langage humain est débile) et profanateur (mettre en mots le sublime attente au sacré), il s'éprouve condamné à le « sauter », c'est-à-dire à traiter par l'ellipse ce qui est pourtant l'essentiel, les hautes minutes de sa vie, celles qui l'illuminent et la justifient. Il est triste pour un écrivain d'être obligé de recourir au silence pour exprimer et respecter ce qui aura le plus compté pour lui. Si c'est une victoire pour le sens, préservé parce qu'il se perd dans un point de fuite intouchable et ineffable, c'est une défaite pour le spécialiste du verbe, qui constate et même revendique l'infirmité de son outil. Ces considérations qui peuvent sembler bien métaphysiques trouveront un point d'application très immédiat lorsque, dans *Vie de Henry Brulard*, il s'agira de coucher sur la page le déferlement orgasmique de la joie milanaise en 1800 : le lecteur y assistera en direct au hara-kiri d'une écriture qui baisse pavillon devant un défi de formulation qu'elle ne se sent ni en mesure ni en droit de relever. Mais les *Souvenirs d'égotisme* ne se heurtent pas à ce genre de difficulté : tels qu'ils nous sont parvenus, sous leur forme mutilée, ils n'ont pas d'expérience solaire à transmettre, de celles qui rendent aveugle (et muet) lorsqu'on prétend les regarder en face et les énoncer. Le grand malade qui reprend très progressivement goût à la vie est encore bien loin de devoir affronter le bienheureux problème d'avoir à phraser le bonheur.

L'autre objection est, elle, particulièrement aiguë. Lorsque Stendhal en débat à l'orée de son texte, on saisit tout ce qui fait de *Souvenirs d'égotisme* un galop d'essai pour *Vie de Henry Brulard*, qui ne serait sans doute pas né sans cette mise en jambes : il reprendra alors dans les mêmes termes la même discussion. D'une part, il est surprenant, ou pour mieux dire inadmissible, pour quelqu'un qui, lorsqu'on lui demande son état, ose se déclarer « observateur du cœur humain⁶ », de constater qu'à bientôt cinquante ans il ignore

encore qui il est au juste ; d'autre part, l'obscénité qu'il y a à entasser les *je* et les *moi*, inévitables dans ce type d'enquête personnelle (Stendhal emploie l'expression très religieusement connotée d'« examen de conscience », p. 37), lui donne à l'avance la nausée. Un haut-le-cœur indissociablement moral et littéraire – la boursoufflure stylistique va toujours de pair avec l'étalage de la vanité : ce sont les deux visages du même vice. Entraîné par l'écume bergsonienne de ses affects, vivant et sentant au jour le jour, à la minute la minute, Stendhal, comme Montaigne, voudrait réagir contre la fluidité et l'évanescence intimes qui l'empêchent de se faire une idée claire et nette de lui-même. La plume à la main, il pense avoir davantage de chances de se fixer sous son propre regard (quoique, comme il se le demandera dans *Brulard* : « quel œil peut se voir soi-même⁷ ? »). Il entend répondre enfin à l'intimation de Socrate, la seule qui vaille : est-il acceptable de mourir sans s'être jamais rencontré ?

Mais comment activer ce chantier d'autoconnaissance sans succomber à la répugnante inflation de complaisance narcissique, traduite comme il se doit en un langage insupportablement prétentieux, dont un Chateaubriand offre à Stendhal l'exemple selon lui caricatural ? Face à cet antimodèle, ce repoussoir parfait, le beyliste fait à son tour le pari canonique de la plus exigeante sincérité : comme saint Augustin, Jean-Jacques et le noble vicomte lui-même, il jure de dire toute la vérité, rien que la vérité ; c'est une loi du genre, à laquelle nul ne saurait se soustraire, mais qui souffre d'étranges accommodements. Ce qui, dans le cas de Stendhal, réduit au maximum, nous semble-t-il, l'écart entre la vertueuse déclaration d'intention et la pratique toujours plus ou moins comédienne, c'est justement l'écriture en roue libre, se déversant à chaud hors de toutes les normes de composition, éperdument ignorées, sans se repentir, sans se relire, « comme une lettre » (p. 64), à la va comme je te pense et qui m'aime me suive. Cette vitesse et cette absence totale de censure conjurent autant que faire se peut l'abominable spectre de la danse du ventre devant le miroir, à laquelle se livrent impudiquement tant de ceux qui abordent la tâche pourtant nécessaire et hautement instructive de parler de soi. Ils le font en se mettant en scène avec une immoralité putassière (ils se font « filles⁸ »). En qualifiant Chateaubriand, dans *Vie de Henry Brulard*, de « roi des égotistes », véritablement « puant⁹ », Stendhal désigne on ne peut plus explicitement l'écueil sur lequel pour rien au monde il ne voudrait se briser, et l'on savoure alors toute l'ironie et la provocation qu'il y a à intituler précisément *Souvenirs d'égotisme* le récit qui se veut sans égotisme d'un pan de sa vie. Quand il reprend à son propre compte ce mot bien attesté¹⁰, et

péjorativement, en l'affichant comme une profession de foi spectaculaire, il le désamorce et l'exorcise, allant au-devant des griefs qu'on pourrait, et qu'il pourrait lui-même, opposer à la validité et à l'honnêteté de son entreprise, comme s'il disait à son lecteur : Oui, je vais recourir abondamment au *je* et au *moi* – comment faire autrement ? –, mais je ne mentirai pas, je ne ferai pas le charlatan, et puisque j'écris pour des amis inconnus, des âmes encore à naître, je serai aussi sincère qu'il est possible de l'être. Du bon usage de l'égotisme, en somme. Feignant par leur enseigne aguicheuse de promettre l'exhibition éhontée de la personnalité, les *Souvenirs d'égotisme* retournent en fait la notion comme un gant, et l'égotisme bien compris, échappant à la mystification qui est si souvent son but et sa nature, devient, à destination d'un récepteur « bénévole », c'est-à-dire lié à l'auteur par un contrat de confiance, un instrument certes modeste, mais finalement le plus fiable peut-être dont on dispose, au service de la vérité.

Chronique d'une convalescence

Stendhal entame ses « bavardages sur [s]a vie privée » (p. 34) au moment où sa rupture avec Métilde lui fait toucher le fond. Il lui faut, et avec quel déchirement, prendre acte de son échec complet auprès d'une femme dont il reste plus que jamais persuadé qu'elle l'aime, mais qu'un empêchement inexplicable ou des influences hostiles venues de l'extérieur lui interdisent de le lui dire et d'en tirer les conséquences. Il nous est facile aujourd'hui d'estimer avec froideur que depuis trois ans le malheureux *patito* avait de toutes pièces échafaudé un scénario en tous points délirant, dans lequel l'intéressée n'était jamais entrée un instant : comme un traité théorique en témoignera bientôt savamment (*De l'amour*, 1822), Stendhal est le premier à savoir que l'amour est une pathologie dont le symptôme le plus évident est de voir en l'objet aimé des perfections qu'il n'a pas, *de l'inventer* en somme. Peut-on s'étonner qu'il n'obtempère pas à nos injonctions (« aime-moi, ingrate ! »), puisque c'est un mirage que nous avons suscité pour nous valoriser à nos propres yeux (« cette déesse est bien digne de moi »), une poupée à laquelle notre imagination confère la vie et dont nous attendons ingénument qu'elle nous rende nos baisers ?

Une chose est de professer cette conviction, une autre de la vivre, dans sa chair frustrée et son cœur dévasté. La grande phrase musicale et déjà proustienne qui avait commencé à Milan le 4 mars 1818 y expire dans la cacophonie d'un atroce échange flaubertien le 7 juin 1821. En tournant le dos à Métilde, qu'il ne reverra plus, et à la ville où il fut jadis si heureux, devenue capitale de sa

douleur (il n'y habitera plus jamais), Stendhal est, sinon un homme fini, du moins quelqu'un de profondément blessé, à mort peut-être. On dirait pour désigner son état que les médecins ne se prononcent pas. Les idées d'autosuppression qui hantent le patient ne relèvent certes pas de la littérature. Stendhal a horreur de la jocrisserie suicidaire, mais lui qui met son point d'honneur le plus sourcilieux à ne jamais ajouter de dièse à aucun sentiment en est bien là : à ce point où l'on se demande si l'on a vraiment une raison sérieuse de continuer le chemin. Lorsqu'il nous confie que ce qui l'a retenu de se faire sauter la cervelle, c'est la curiosité politique, on se dit qu'il était moins atteint qu'il ne le croyait, et lorsqu'il ajoute que c'était peut-être aussi la peur de se faire mal, on salue cet aveu vraiment méritoire (parfait specimen d'égotisme dans le meilleur sens du mot), qui, aux dépens de son amour-propre, gage son humanité.

En tout cas, c'est un somnambule qui débarque à Paris. Il y dérive dans une ville fantomatique, fantôme lui-même et tenté de se dissoudre. Le monde et le moi sont exsangues, inconsistants. Il se retrouve dans le même état de zombie qu'à son retour de la retraite de Russie ; aussi bien est-ce une seconde Berezina qu'il vient de traverser. Vampirisé par une indifférente qui, très loin, ne le sait même pas, il erre dans un Paris écrasé d'un soleil de mort, désaffecté comme une ville de Chirico. Paris n'est plus pour lui qu'une coque vide, obsessionnellement habitée par une Milan imaginaire qui se réimprime en elle comme un palimpseste ou par capillarité. Le légendaire *fiasco* avec l'aimable Alexandrine en administre la parfaite démonstration, à la fois comique et bouleversante : Stendhal se voit désormais incapable de toucher une femme qui se donne à cause d'une femme qu'il n'a jamais touchée. On s'amuse de ce que quelques mots, quelques lignes lui suffisent pour couper l'herbe sous le pied du Dr Freud et de l'océanique glose freudienne : dans *Vie de Henry Brulard*, ce sera le complexe d'Œdipe, ici c'est la castration qui est démontée avec une désarmante simplicité. Un visage absent noue les aiguillettes, le corps obéit aux interdits religieux édictés par le fantasma. Qu'il s'agisse bien de dévotion, cet étonnant aveu le confirme : il a renoncé à posséder Mme Cassera, pour « mériter aux yeux de Dieu » que Métilde l'aimât (p. 58)... Lui, qui a tant reproché aux chrétiens leurs traficotages sacrificiels en vue d'en toucher la rétribution outre-tombe, que fait-il d'autre, aux abois, que de proposer lui aussi un troc désespéré à la divinité à laquelle il ne croit pas ? Intéressée, comme avec Mme Cassera, ou infligée par une débandade dont on n'est pas maître comme avec Alexandrine, la chasteté stendhalienne, tout à fait inhabituelle, est liée à des enjeux spécifiquement milanais qui, à Paris, n'ont jamais été plus

prénants, et Stendhal en quête partout les traces avec le masochisme extatique du banni de liesse, recueillant avec adoration les moindres miettes du festin auquel il n'a pas été invité.

Ce qui l'attire chez la Pasta, ce n'est pas seulement l'admiration très sincère qu'il porte au génie de la diva, mais qu'autour de son astre gravite une petite nébuleuse milanaise, et qu'il pourra peut-être, en l'approchant, y décrocher des nouvelles de *là-bas* (avec une incurable nostalgie, il regarde toujours de l'autre côté des Alpes ; c'est un rapatrié), et entendre un jour – qui sait – prononcer son innommable nom... Pour échapper à cette spirale vénéneuse, l'initiative décisive sera de faire bravement un livre avec ce qui l'y a précipité : commencé à Milan, écrit pour les beaux yeux cruels d'une Milanaise, *De l'amour* est achevé à Paris, pour mieux revenir à Milan, son origine et sa fin. Parfois, Stendhal jouira et souffrira de cette vision : dans son appartement piazza delle Galline, Métilde recevant son livre, l'ouvrant, le lisant, comprenant enfin, trop tard, comme il le dira en 1825 en apprenant sa mort, que c'est elle qui en est l'auteur. Dans ce trajet aller-retour s'opère la purgation, par la mise à distance qu'impose l'objet imprimé : Stendhal pourra désormais regarder en face, avec une relative sérénité, ce qui a manqué de le détruire. La cure aura réussi sans le secours d'un psychanalyste. Ni, faut-il le dire, l'assistance d'un confesseur. Stendhal, fidèle à son idéal cornélien d'estime de soi, répudiant la faiblesse de se déboutonner et de pleurnicher devant quiconque, aura eu l'intelligence et le courage de s'en sortir tout seul.

Pour l'essentiel, *Souvenirs d'égotisme*, c'est donc la chronique d'une convalescence, le rapport d'un travail de deuil, le précis d'une recomposition. On y voit un homme échoué, au bout du rouleau, en pilotage automatique, insondablement *absenté*, se laisser très lentement, et non sans dures rechutes, reprendre par la vague de la vie. S'il fut jamais une créature sociale, c'est bien Stendhal, qui considère comme névrotique et erroné le retrait rechigné du misanthrope Alceste ou de Rousseau. Reste que si, pour lui, l'enfer ce ne sont pas les autres, les autres font aussi peser une menace dont on doit à tout prix se protéger. Morale à usage privatif, le beylisme n'a pas d'autre but que d'armer le moi d'un système immunitaire efficace contre tout ce qui pourrait venir compromettre sa souveraineté. Dans la situation de crise extrême qu'il traverse, les autres sont d'abord intolérables, tout contact avec eux est ressenti comme une torture, voire une indignité. Par un réflexe instinctif de pudeur et de vénération pour ce qu'on a de plus précieux, la préoccupation lancinante est de ne surtout pas se laisser deviner, de ne pas permettre que transpire quoi que ce soit de son secret, de ne pas prostituer sainte Métilde en la livrant aux

bêtes ; toute confiance à un ami est exclue, sous peine d'avoir à se mépriser. Mais les autres, c'est aussi un réseau de rencontres et d'échanges qui, avec le temps, peut, sinon cicatriser une blessure secrète toujours plus ou moins suppurante, du moins en atténuer vaille que vaille les élancements les plus poignants. Stendhal, qui connaît beaucoup de monde à Paris, ne peut pas se terroriser comme un ours léchant ses plaies. *Nolens volens*, il se voit forcément requis de sortir de sa tanière-tombeau, de se réintégrer, de se réinsérer dans un tissu conjonctif de relations vivantes dont la fréquentation exercera une action sédative, au moins en surface, étant entendu que, dans la crypte dont il ne confiera la clef à personne (ce que Flaubert appellera la « chambre royale » murée au cœur de la pyramide), brillera toujours, ignorée de tous, la veilleuse devant l'icône qui fait à la fois son malheur et son salut. Le voilà donc qui renoue avec ses connaissances, retrouve le chemin des salons dont il était l'habitué, fait même un voyage en Angleterre avec des camarades, où trois petites filles, sorties tout droit d'un *fairy tale*, le réconcilieront avec la tendresse, faisant franchir à sa thérapie rééducative un pas décisif. L'existence *as usual*, en somme. Au début, il y a beaucoup d'à quoi bon dans cet apparent retour à la normale (quand tout vous est indifférent, « pourquoi » et « pourquoi pas » s'équivalent), puis du volontarisme et de la méthode Coué, avant que, dans le corps et l'esprit, ne se diffusent les ondes de plus en plus positives de l'appétit retrouvé.

Le glorieux destin d'un loser chimérique

Sur la « société » de Stendhal dans les années 1820, les milieux où il évolue, son statut de grand homme *in spe*, de talent évident, mais qui n'a pas encore trouvé son véritable emploi ni apporté de preuves décisives, les *Souvenirs d'égotisme* nous procurent un document irremplaçable. Il y balaie systématiquement son paysage amical et mondain, égrenant une galerie de portraits où la touche est d'autant plus convaincante qu'elle n'est pas méditée et que, saisi en situation, en mouvement, avec tout le parti pris de l'humeur à son égard, bonne ou mauvaise, le modèle ne pose pas. Mareste, si proche et si lointain, les Tracy et la brillante compagnie qui se presse chez eux (les soleils couchants comme La Fayette et les soleils levants comme Jacquemont), Gérard (chez qui il rencontre Mérimée), Giuditta avec sa cour opératique et ultramontaine, Lingay au cœur des emmêlements de l'écheveau politique, Edwards, Delécluze en son aérienne oasis de la liberté de penser, tous sont campés d'un pinceau heurté et intensément vivant, guidé par l'émergence en acte du souvenir. Ici s'amorce la réflexion sur les pouvoirs et les limites de la mémoire, que la *Vie de Henry*

Brulard approfondira. Au milieu de cette petite foule d'élite, qui devrait le distraire de lui-même et l'arracher à son idée fixe, Stendhal, périphériquement ouvert, se contracte sur son massif central, dont il barre farouchement l'accès. Inconsolable et gai, il godille parmi des gens à qui, recroquevillé sur son trésor muet, il n'abandonne que sa monnaie volubile. Son fameux « esprit », qui lui vaut tant d'ennemis, constitue un excellent camouflage : la causticité de ses saillies, par exemple lorsqu'il expose dans toute leur férocité ses principes de gouvernement, scandalise ; il apparaît à ses auditeurs effarouchés « un Monstre ou un Dieu » (p. 83), autant dire qu'il n'est pas lui-même et que là est le but recherché.

La pleine disposition de soi s'achète par cette comédie, qui prend acte de l'impossibilité d'un partage véritable et d'une authentique communion dans un monde à la fois étioilé et frelaté. Il est frappant de relever à quel point Stendhal est au fond pessimiste sur la possibilité de se comprendre et de s'aimer véritablement entre personnes qui se fréquentent quasi quotidiennement pendant des années. Au point que c'est le plus souvent entre guillemets qu'il semble mettre le mot « amis ». Autour de lui, constate-t-il, personne ou presque pour s'intéresser vraiment à ce qui le passionne et à quoi il consacre sa vie : le raisonnement à perte de vue sur le cœur humain. Personne pour le rejoindre dans ces ailleurs où cet homme qu'on dirait si à l'aise (et souvent trop à l'aise) s'évade en silence. On voit bien qu'il détonne, ne serait-ce que par son physique de boucher du Trastevere, mais nul n'envisage qu'il puisse être si différent de ce qu'il affiche. Un vernis de glace, dirait-on, s'obstine à ne pas fondre entre autrui et lui. Les rares qui apprécient en lui « une étincelle » (p. 70) et avec qui il se sent en sympathie, il n'a pas l'art de les cultiver, par incurie, bêtise, peur de leur paraître intéressé ou servile. Ceux qu'il admire, il a l'art de les indisposer par l'intempérance même de son admiration. Tantôt il passe pour un provocateur méphistophélique dont la gaieté fait peur, tantôt pour un benêt lyrique, un « *exagéré sentimental* » (p. 123). Entre ces deux extrêmes, inconciliables et pourtant inexplicablement conciliés, où est-il, qui est-il ? Il a tellement étanchéifié son identité véritable que nul ne la pénètre, et que même pour lui elle demeure problématique : fatigué d'Henri Beyle, qui trop souvent l'insupporte et qu'il défenestrerait volontiers, il voudrait changer de nom, porter un masque, comme dans *Les Mille et Une Nuits*, devenir n'importe qui, pourvu que ce ne soit plus lui.

La vie de Stendhal pourrait faire envie. Il a un joli carnet d'adresses. Il côtoie du beau linge, des gens en vue, des personnalités remarquables. Mais ces dehors assez flatteurs donnent le change. Il est pauvre (un repas par jour), il est seul à

savoir combien il est seul, et rongé par ce « génie du *Soupçon* » (p. 38) où, bien avant Nathalie Sarraute, il diagnostique la caractéristique même de la modernité. Tout en est infecté : ses relations avec lui-même, avec la société, la politique, l'art, et bien entendu la littérature. Un mensonge généralisé, comme on parle de cancer généralisé, a gangrené toutes les expressions humaines. Les *Souvenirs d'égotisme*, qui commencent comme un *De profundis* et n'aboutissent à aucun *Te Deum*, mais s'achèment difficilement vers de fragiles relevailles, enregistrent ces symptômes que confirmera l'œuvre entière de Stendhal : malgré son âge fort jeune encore, le XIX^e siècle ne va pas bien du tout.

Pourtant, le texte ne laisse ni son lecteur ni son auteur sur un constat de négativité sans nuances. Parmi tant d'incertitudes, deux piliers restent solides. D'abord, malgré échecs et humiliations, Stendhal persiste et signe dans son inguérissable pente à prendre ses désirs pour des réalités (le fameux slogan de Mai 68 aurait pu être de lui). Ce que les assis, les rassis, les gens de bon sens, c'est-à-dire les morts, nomment avec commisération « immaturité » est justement ce qui l'empêche d'« envieillir », comme on disait jadis, de devenir cette horreur : un blasé. C'est dire que si les rigueurs de Métilde ont bien failli avoir sa peau, il ne regrette rien et serait prêt à recommencer à gravir ce calvaire. Cette passion – cette Passion – fut épouvantable, bien entendu, mais au moins c'était du rêve, du feu, de la vraie vie ! Les Joseph Prudhomme qui occupent en digérant le devant des tréteaux au moment où il écrit ne peuvent évidemment entrer dans les raisons de cette folie. Stendhal a choisi une fois pour toutes d'assumer son glorieux destin de *looser* chimérique, qu'il préfère aux disgrâces du succès. Plutôt Werther (à l'exclusion, de justesse, du pistolet) que Don Juan. Trop verts, ces raisins ? Peut-être. Mais si l'on songe à toutes les abdications requises pour avoir le droit d'y goûter, décidément, comme le dira Cyrano, « non, merci¹¹ ! ».

De plus, Stendhal est quelqu'un qui écrit, qui depuis toujours s'est voulu écrivain, ne s'est jamais pensé autrement que vivant la plume à la main et mettant chaque jour du « noir sur du blanc » (p. 114). Lorsque, dix ans après, il se retourne vers cette période ô combien périlleuse, où sa catatonie affective s'accompagnait logiquement d'aphasie scripturale – là était le vrai suicide –, et qu'il compare cette situation ancienne avec le moment présent, où il bouillonne de projets (« Dans la carrière littéraire je vois encore une foule de choses à faire. J'ai des travaux possibles de quoi occuper dix vies », p. 149), il mesure à quel point il est justifié d'avoir embrassé un parti qui ne l'a jamais déçu. Sa tombe, il y voit encore une page, où il inscrira, comme toujours sans grandiloquence, ses *ultima verba*,

un bouquet final où il rassemblera tout ce qui l'a rendu heureux. Pas d'autre rédemption à espérer, et c'est très bien ainsi. La vilaine bête qui se repaît des feuilles du mûrier finit par transcender sa laideur et tisse autour d'elle une magnifique prison de soi(e). Stendhal s'est reconnu dans cet insecte opiniâtre, qui de ses handicaps mêmes fabrique du bonheur et de la beauté.

Philippe BERTHIER.

Histoire du texte

Le 4 juillet 1832, à Rome, en début d'après-midi, la chaleur fait tomber la plume des mains de Stendhal, qui interrompt la rédaction des *Souvenirs d'égotisme* et n'y reviendra plus. Le manuscrit entame alors une longue hibernation. Romain Colomb, cousin et exécuteur testamentaire de Stendhal, le consulte sans rien en tirer. Il était réservé à un professeur d'anglais au lycée de garçons de Grenoble, d'origine polonaise, Casimir Stryenski, de le réveiller du sommeil où il était plongé depuis son dépôt à la bibliothèque de la ville, en 1861. Même si l'on peut lui reprocher bien des choses, il restera à Stryenski le mérite de s'être aventuré avec curiosité et courage dans une mine oubliée, et d'en avoir extrait quatre pépites majeures : le *Journal* (1888), *Lamuel* (1889), *Vie de Henry Brulard* (1890) et *Souvenirs d'égotisme* (1892).

La publication des *Souvenirs d'égotisme* fut le grand événement du cinquantenaire de la mort de Stendhal. Ils parurent dans le supplément de *L'Écho de Paris* à partir du 15 novembre 1892, et aussitôt après en volume chez Charpentier, augmentés d'un choix de lettres inédites. Il va sans dire que cette édition *princeps* nous paraît aujourd'hui très fautive : Stryenski se trompe souvent dans ses lectures, et quand il ne peut pas lire, il supprime carrément. Il n'empêche : une œuvre inconnue surgit. Dans un article paru dans *Le Gaulois* du 5 janvier 1893, Paul Bourget la salue avec enthousiasme :

Dans quelques années, ce fragment sera considéré comme un ouvrage à mettre sur un même rayon de bibliothèque avec certains chapitres des *Confessions* de saint Augustin, le *Journal intime* de Constant, *Mon cœur mis à nu* de Baudelaire, le *Mangeur d'opium* de Quincey, les *Sonnets* de Shakespeare et quelques autres de ces chefs-d'œuvre, sublimes ou coupables, de sensibilité avouée, comme il n'y en a pas vingt dans toutes les littératures.

Cet avis ne fut pas celui de tous. Le 24 novembre 1892, *La Bouche de fer* criait grâce :

Stendhal est, il faut bien le dire, exhumé avec trop de profusion. Son âme

damnée, M. Casimir Stryienski, abuse des mauvais manuscrits laissés à Grenoble. Aujourd'hui, après dix volumes posthumes, il nous gratifie des *Souvenirs d'égotisme*. Seigneur, faites que ce soit le dernier ! Ce que la fatuité stendhalienne est névrosante dans ce livre, c'est inimaginable ! Cet inventeur de la culture du Moi, qui a déchaîné Barrès, nous donne de ces petites confessions dont personne ne se soucierait si le nom du grand Beyle ne les contresignait. Trop d'égotisme, je vous le dis, et trop de Stendhal. Ce rasoir par le Moi devient encombrant.

Le 28 novembre, la *Pall Mall Gazette* avait également tonné contre :

Le *Journal* était un morceau nauséabond, laissant un mauvais goût dans la bouche.

Souvenirs d'égotisme est encore plus nauséabond, il laisse un goût pire encore. Stendhal appelle ces mémoires, avec un dédain mêlé de dégoût : « abominable égotisme », et le mot est juste.

Il y a quelque chose d'abominable dans la vanité morbide, les jalousies mesquines, les aventures sombres, ennuyeuses et obscènes d'un écrivain qui fut pour un quart homme de génie et pour les trois autres quarts : voyou. Si le « culte du Moi » que M. Maurice Barrès cherche à imposer au siècle qui meurt est quelque peu ennuyant, l'« éternel Je » dont Stendhal a été si libéral, dans le siècle qui s'ouvre est plus fatigant encore. Après tout il y a confessions et confessions.

Quand Rousseau déclara qu'il n'avait rien laissé à dire à Dieu, il a certainement fait le genre humain le confident d'un grand nombre d'actions mesquines et lâches ! Mais de là à imaginer que toutes les confessions mesquines, toutes les confessions lâches sont nécessairement précieuses, c'est faire insulte au « Bagage humain ».

S'il est possible d'admirer le Stendhal de *Le Rouge et le Noir*, de *La Chartreuse de Parme* et de *De l'amour*, il serait difficile d'admirer le Stendhal de cette kyrielle de confidences. L'homme de l'aventure de Mélanie dans le *Journal*, l'homme de l'aventure avec Alexandrine dans ce dernier ouvrage, l'homme de toutes les jalousies, l'homme de toutes les bassesses qui y sont rapportées n'est pas seulement incapable d'héroïsme, incapable de se faire aimer, il devient à la fin dénué de tout intérêt, même comme cas pathologique. Mais les dévots du stendhalisme vont probablement accueillir ce livre comme une révélation sacrée. Balzac est responsable pour une grande part de l'existence du stendhalisme, c'est une grave responsabilité. Quand il a déclaré que Stendhal ne pouvait être apprécié comme il le méritait que d'un millier ou à peu près de l'élite, naturellement chacun voulut être un des mille.

Il est à espérer pour le crédit de l'humanité que les *Souvenirs d'égotisme* ne trouveront pas leurs mille adorateurs.

En ces années où Maurice Barrès vient de relancer le terme « égotisme », on ne s'étonne pas qu'il soit incriminé. Dans un contexte politique délicat (scandale de Panamá, montée du socialisme et de l'anarchie, réarmement moral...), le député de Nancy devait se montrer prudent : face à ceux qui envisageaient, de manière évidemment très appauvrissante, l'égotisme comme un simple narcissisme incompatible avec les mâles engagements désormais requis, il lui fallait choisir son camp. Ou le « moitrinaire » exquis, mais délétère et faible, ou le professeur d'énergie, nationaliste et patriote. C'est ce qui explique que, dans son compte rendu du *Journal* (24 décembre), après avoir sans équivoque revendiqué Stendhal comme quelqu'un « de [s]a

famille », il esquive la question de l'égotisme sur laquelle tout le monde l'attendait.

En 1927, Henri Martineau donna au Divan une nouvelle édition, bien meilleure, elle-même revue en 1941 (toujours au Divan) et assortie d'un très copieux commentaire.

En 1954 parut une édition posthume de Pierre Martino (bibliothèque des Éditions Richelieu), qui tentait de reproduire au plus près le manuscrit avec ses particularités.

Victor Del Litto a depuis procuré trois éditions de *Souvenirs d'égotisme* : 1961 (Lausanne, Éditions Rencontre), 1970 (Genève, Cercle du bibliophile), 1982 (in *Œuvres intimes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II).

La dernière édition est celle de Béatrice Didier, parue à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Stendhal en 1983 (Gallimard, « Folio classique »).

*

Notre édition a bien entendu été revue à son tour sur le manuscrit, conservé à la bibliothèque municipale de Grenoble (R. 300^{bis}, 270 feuillets dans une reliure de 1937, numérotés en bas à gauche par Stendhal, et d'une autre main en haut à droite), et d'où proviennent les croquis reproduits p. 71, 90 et 144. Notre cordiale reconnaissance va à M. Brice Frigau, conservateur du fonds Stendhal.

Aucune édition ne respecte la ponctuation de Stendhal, ou son absence, souvent surprenantes pour nous. Nous avons tâché de les reproduire le plus fidèlement possible, sans toutefois mettre en danger la lisibilité du texte : dans différents cas, il nous a paru préférable de revoir la ponctuation, notamment pour marquer les énumérations, certaines appositions et incises, ou encore les interrogations et exclamations (Stendhal, par exemple, s'abstient le plus souvent d'employer la virgule dans les accumulations : « Elle était douce point timide assez gaie décente », chapitre 3, ou encore entre deux propositions : « Un livre sur un tel sujet est comme tous les autres on l'oublie bien vite s'il est ennuyeux », chapitre 1 ; « Il n'avait point cette gaieté qui fait peur qui est devenue mon lot », chapitre [11], etc.). Nous avons également conservé les graphies des noms propres – souvent estropiés (les graphies usuelles sont rétablies dans les notes) –, la manière de présenter les nombres (tantôt sous forme de chiffres, tantôt en toutes lettres) et les alinéas. Il est précieux de surprendre le mouvement même d'une écriture au galop, et sa respiration spontanée, avant le travail de polissage auquel Stendhal aurait soumis son texte s'il l'avait imprimé.

Pour ne pas gêner inutilement le confort du lecteur, et au risque de gommer le caractère crypté de l'original, nous avons pris le parti de faire systématiquement apparaître au long les très nombreux mots abrégés par l'auteur (« qe » pour « quelque », « cl » ou « cons » pour « consul », « lt » pour « lieutenant », « fr » pour « franc », « Gal » pour « général », « Jal » pour « journal », etc.) et de rétablir aussi bien les marqueurs de discours manquants (le texte de Stendhal est presque entièrement dépourvu de guillemets) que les italiques attendus pour les titres d'œuvres ou les mots en langue étrangère. Les majuscules, nombreuses et distribuées de manière aléatoire, ont été conservées ; lorsqu'elles manquaient à l'initiale des noms propres ou des mots et expressions à valeur de nom propre (par exemple « Institut », « Académie française », etc.), elles ont été rétablies. Nous avons également rétabli au long les noms propres abrégés par Stendhal, ainsi que les mots omis ou volontairement déformés : ces interventions dans le texte sont indiquées par des crochets.

Nous avons enfin redressé certaines lectures.

Les notes appelées par des astérisques, situées en bas de page, sont de Stendhal. Nos notes sont appelées par des chiffres et situées en fin de volume.

Souvenirs d'égotisme

SOUVENIRS

Je lègue cet examen à M. Abraham Constantin¹, peintre célèbre, avec prière de le donner à quelque imprimeur non bigot, dix ans après moi, ou de le faire déposer dans quelque Bibliothèque si personne ne veut l'imprimer. B[envenuto] Cellini a paru 150 ans après sa mort².

H. Beyle

Commencé le 20 juin forcé comme la Pythie³. Continué le 21 après la procession⁴. Fatigué.

Table des chapitres

~~Chap~~itre 1er
~~Chap~~itre 2
~~Chap~~itre 3
~~Chap~~itre 4

[Codicille au testament olographe de M. H. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia.]⁵

Moi, soussigné, H.-M. Beyle lègue le présent manuscrit contenant des bavardages sur ma vie privée à M. Abraham Constantin de Genève, peintre célèbre, chevalier de la Légion d'honneur, etc., etc. Je prie M. A. Constantin de faire imprimer ce manuscrit dix ans après mon Décès. Je prie de ne rien changer, seulement on pourra changer les noms, et substituer des noms imaginaires à ceux que j'ai mis, par exemple imprimer Mme Durand ou Mme Delpierre au lieu de Mme Doligny ou de Mme Berthois⁶.

H. Beyle

Civita-Vecchia, le 24 Juin 1832.

J'aimerais assez qu'on changeât tous les noms. On pourrait remettre ceux-ci, si par hasard on réimprime ces bavardages 50 ans après ma mort.

SOUVENIRS D'ÉGOTISME⁷

À n'imprimer que dix ans au moins après mon départ par délicatesse pour les personnes nommées, cependant les 2/3 sont mortes dès aujourd'hui.

Chapitre 1¹

Pour employer mes loisirs dans cette terre étrangère, j'ai envie d'écrire un petit mémoire de ce qui m'est arrivé pendant mon dernier voyage à Paris, du 21 juin 1821 au ... novembre 1830⁸. C'est un espace de neuf ans et demi. Je me gronde moi-même depuis 2 mois, depuis que j'ai digéré la nouveauté⁹ de ma position, pour entreprendre un travail quelconque. Sans travail, le vaisseau de la vie humaine n'a point de lest. J'avoue que le courage d'écrire me manquerait si je n'avais pas l'idée qu'un jour ces feuilles paraîtront imprimées et seront lues par quelque âme que j'aime, par un être tel que Mme Roland ou M. Gros, le géomètre¹⁰. Mais les yeux qui liront ceci s'ouvrent à peine à la lumière, je suppose que mes futurs lecteurs ont 10 ou 12 ans¹¹.

Ai-je tiré tout le parti possible pour mon bonheur des positions où le hasard m'a placé pendant les 9 ans que je viens de passer à Paris ? Quel homme suis-je ? Ai-je du bon sens, ai-je du bon sens avec profondeur ?

Ai-je un esprit remarquable ? En vérité je n'en sais rien. Ému par ce qui m'arrive au jour le jour, je pense rarement à ces questions fondamentales, et alors mes jugements varient comme mon humeur. Mes jugements ne sont que des aperçus.

Voyons si en faisant mon examen de conscience la plume à la main j'arriverai à quelque chose de *positif* et qui reste *longtemps vrai* pour moi. Que penserai-je de ce que je me sens disposé à écrire en le relisant vers 1835, si je vis ? Sera-ce comme pour mes ouvrages imprimés ? J'ai un profond sentiment de tristesse quand faute d'autre livre je les relis.

Je sens depuis un mois que j'y pense une répugnance réelle à écrire uniquement pour parler de moi, du nombre de mes chemises, de mes accidents d'amour-propre. D'un autre côté, je me trouve loin de la France², j'ai lu tous les livres amusants qui ont pénétré en ce pays. Toute la disposition de mon cœur était d'écrire un livre d'imagination sur une intrigue d'amour arrivée à Dresde, en août 1813, dans une maison voisine de la mienne¹², mais les petits devoirs de ma place m'interrompent assez souvent, ou pour mieux dire je ne puis jamais en prenant mon papier être sûr de passer une

heure sans être interrompu. Cette petite contrariété éteint net l'imagination chez moi. Quand je reprends ma fiction je suis dégoûté de ce que je pensais. À quoi un homme sage répondra qu'il faut se vaincre soi-même. Je répliquerai : il est trop tard, j'ai 4[9] ans ; après tant d'aventures, il est temps de songer à achever la vie le moins mal possible.

Ma principale objection n'était pas la *vanité* qu'il y a à écrire sa vie. Un livre sur un tel sujet est comme tous les autres : on l'oublie bien vite s'il est ennuyeux. Je craignais de déflorer les moments heureux que j'ai rencontrés en les décrivant, en les anatomisant. Or, c'est ce que je ne ferai point, je sauterai le bonheur.

Le génie poétique est mort, mais le génie du *Soupçon* est venu au monde¹³. Je suis profondément convaincu que le seul antidote qui puisse faire oublier au lecteur les éternels *Je* que l'auteur va écrire c'est une parfaite sincérité. Aurai-je le courage de raconter les choses humiliantes sans les sauver par des préfaces infinies ? Je l'espère.

Malgré les malheurs de mon ambition je ne crois point les hommes méchants, je ne me crois point persécuté par eux¹⁴, je les regarde comme des machines poussées, en France, par la *vanité*¹⁵ et ailleurs par toutes les passions, la vanité y comprise.

Je ne me connais point moi-même et c'est ce qui quelquefois, la nuit quand j'y pense, me désole. Suis-je bon, méchant, spirituel, bête¹⁶ ? Ai-je su tirer un bon parti des hasards au milieu desquels m'a jeté et la toute-puissance de Napoléon (que toujours j'adorai¹⁷) en 1810, et la chute que nous fîmes dans la boue en 1814, et notre effort pour en sortir en 1830 ? Je crains bien que non, j'ai agi par humeur, au hasard. Si quelqu'un m'avait demandé conseil sur ma propre position, j'en aurais souvent donné un d'une grande portée : des amis rivaux d'esprit m'ont fait compliment là-dessus.

En 1814 M. le Comte Beugnot¹⁸, ministre de la Police, m'offrit la direction de l'approvisionnement de Paris. Je ne sollicitais rien, j'étais en admirable position pour accepter, je répondis de façon à ne pas encourager M. Beugnot, homme qui a de la vanité comme deux Français, il dut être fort choqué. L'homme qui eut cette place¹⁹ s'en est retiré au bout de quatre ou cinq ans las de gagner de l'argent, et, dit-on, sans voler. L'extrême mépris que j'avais pour les Bourbons, c'était pour moi alors une boue fétide, me fit quitter Paris peu de jours après n'avoir pas accepté l'obligeante proposition de M. Beugnot. Le cœur navré par le triomphe de tout ce que je méprisais et ne pouvais haïr n'était rafraîchi que par un peu d'amour que je commençais à éprouver pour Mme la Comtesse Du Long²⁰ que je voyais tous les jours chez M. Beugnot et qui dix ans plus tard a eu une grande part dans ma vie. Alors elle me

distinguait, non pas comme aimable²¹, mais comme singulier. Elle me voyait l'ami d'une femme fort laide et d'un grand caractère : Mme la Comtesse Beugnot. Je me suis toujours repenti de ne pas l'avoir aimée. Quel plaisir de parler avec intimité à un être de cette portée.

Cette préface est bien longue, je le sens depuis 3 pages, mais je dois commencer par un sujet si triste et si difficile que la paresse me saisit déjà, j'ai presque envie de jeter la plume. Mais au premier moment de solitude j'aurais des remords.

Je quittai Milan pour Paris, le ... Juin²² 1821, avec une somme de 3 500 francs je crois, regardant comme unique bonheur de me brûler la cervelle quand cette somme serait finie. Je quittais après trois ans d'intimité une femme que j'adorais, qui m'aimait et qui ne s'est jamais donnée à moi²³. J'en suis encore après tant d'années d'intervalle à deviner les motifs de sa conduite. Elle était hautement déshonorée, elle n'avait cependant jamais eu qu'un amant²⁴, mais les femmes de la bonne compagnie de Milan se vengeaient de sa supériorité. La pauvre Métilde ne sut jamais ni manœuvrer contre cet ennemi, ni le mépriser. Peut-être un jour, quand je serai bien vieux, bien glacé, aurai-je le courage de parler des années 1818, 1819, 1820, 1821.

En 1821 j'avais beaucoup de peine à résister à la tentation de me brûler la cervelle²⁵. Je dessinais un pistolet à la marge d'un mauvais Drame d'amour que je barbouillais alors (logé *casa Acerbi*)²⁶. Il me semble que ce fut la curiosité politique qui m'empêcha d'en finir, peut-être sans que je m'en doute fut-ce aussi la peur de me faire mal.

Enfin je pris congé de Métilde. « Quand reviendrez-vous ? me dit-elle. – Jamais, j'espère. » Il y eut là une dernière heure de tergiversations et de vaines paroles, une seule eût pu changer ma vie future. Hélas pas pour bien longtemps, cette âme angélique cachée dans un si beau corps a quitté la vie en 1825²⁷.

Enfin, je partis dans l'état qu'on peut s'imaginer le ... Juin. J'allais de Milan à Côme, craignant à chaque instant et croyant même que je rebrousserais chemin.

Cette ville où je croyais ne pouvoir demeurer sans mourir, je ne pus la quitter sans me sentir arracher l'âme ; il me semblait que j'y laissais la vie, que dis-je ? qu'était-ce que la vie auprès d'elle (de Métilde) ? J'expirais à chaque pas que je faisais pour m'en éloigner. Je ne respirais qu'en soupirant.

Shelley³²⁸.

Bientôt je fus comme stupide, faisant la conversation avec les postillons et répondant sérieusement aux réflexions de ces gens-là sur les prix du vin. Je pesais avec eux les raisons qui devaient le

faire augmenter d'un sou : ce qu'il y avait de plus affreux était de regarder dans moi-même. Je passai à Airolo, à Bellinzona, à Lugano (le son de ces noms me fait frémir même encore aujourd'hui, 20 Juin 1832).

J'arrivai au Saint-Gothard, alors abominable (exactement comme les montagnes du Cumberland dans le nord de l'Angleterre en y ajoutant des précipices)²⁹. Je voulus passer le Saint-Gothard à cheval, espérant un peu que je ferais une chute qui m'écorcherait à fond et que cela me distrairait³⁰. Quoique ancien officier de Cavalerie, et quoique j'aie passé ma vie à tomber de cheval, j'ai horreur des chutes sur des pierres roulantes et cédant sous les pas du cheval³¹.

Le courrier avec lequel j'étais finit par m'arrêter et par me dire que peu lui importait de ma vie mais que je diminuerais ses profits³², et que personne ne voudrait plus venir avec lui quand on saurait qu'un de ses voyageurs avait roulé dans le précipice.

– Eh quoi ! n'avez-vous pas deviné que j'ai la V...³³ ? lui dis-je. Je ne puis pas marcher.

J'arrivai avec ce courrier maudissant son sort jusqu'à Altorff³⁴. J'ouvrais des yeux stupides sur tout. Je suis un grand admirateur de Guillaume Tell quoique les écrivains Ministériels de tous les pays prétendent qu'il n'a jamais existé. À Altorff je crois une mauvaise statue de Tell avec un jupon de pierre me toucha précisément parce qu'elle était mauvaise.

« Voilà donc, me disais-je avec une douce mélancolie, succédant pour la première fois à un désespoir sec, voilà donc ce que deviennent les plus belles choses aux yeux des hommes grossiers. Telle tu es Métilde, au milieu du salon de Mme Traversi³⁵ ! »

La vue de cette statue m'adoucit un peu. Je m'informai du lieu où était la chapelle de Tell³⁶. « Vous la verrez demain. »

Le lendemain je m'embarquai en bien mauvaise compagnie, des officiers suisses faisant partie de la garde de Louis XVIII qui se rendaient à Paris.

(Ici 4 pages de descriptions de Altorff à Gersau, Lucerne, Bâle, Belfort, Langres, Paris : occupé du moral la description du physique m'ennuie. Il y a 2 ans que je n'ai écrit 12 pages comme ceci.)

La France et surtout les environs de Paris m'ont toujours déplu ce qui prouve que je suis un mauvais Français et un méchant, disait plus tard Mlle Sophie ... (belle-fille de M. Cuvier)³⁷. Mon cœur se serra tout à fait en allant de Bâle à Belfort et quittant les hautes si ce n'est belles montagnes suisses pour l'affreuse et plate misère de la Champagne. Que les femmes sont laides à ..., village où je les vis en bas bleus et avec des sabots. Mais plus tard je me dis : « Quelle politesse, quelle affabilité, quel sentiment de justice dans leur

conversation villageoise ! »

Langres était située comme Volterra, ville qu'alors j'adorais : elle avait été le théâtre⁴ d'un de mes exploits les plus hardis³⁸ dans ma guerre contre Métilde³⁹.

Je pensai à Diderot (fils, comme on sait, d'un coutelier de Langres), je songeai à *Jacques le Fataliste*, le seul de ses ouvrages que j'estime mais je l'estime beaucoup plus que le *Voyage d'Anacharsis*, le *Traité des Études*, et cent bouquins estimés des Pédants⁴⁰.

« Le pire des malheurs serait, m'écriai-je, que ces hommes si secs, mes amis, au milieu desquels je vais vivre, devinassent ma passion, et pour une femme que je n'ai pas eue ! »

Je me dis cela en Juin 1821 et je vois en Juin 1832, pour la première fois, en écrivant ceci, que cette peur mille fois répétée a été dans le fait le principe dirigeant de ma vie pendant 10 ans. C'est par là que je suis venu à *avoir de l'esprit*, chose qui était... le *bloc*, la butte de mes mépris à Milan en 1818 quand j'aimais Métilde.

J'entrai dans Paris que je trouvai pire que laid, insultant pour ma douleur, avec une seule idée : *n'être pas deviné*. Au bout de 8 jours en voyant l'absence politique je me dis : « Profite[r] de ma douleur pour † L 18⁴¹. »

Je vécus là-dessus plusieurs mois dont je ne me souviens guère. J'accablais de lettres mes amis de Milan pour en obtenir indirectement⁵ un demi-mot sur Métilde, eux qui désapprouvaient ma sottise jamais n'en parlaient.

Je me logeai à Paris rue de Richelieu dans un hôtel de Bruxelles, n° 47⁴², tenu par un M. Petit, ancien valet de chambre d'un des MM. de Damas⁴³. La politesse, la grâce, l'à-propos de ce M. Petit, son absence de tout sentiment, son horreur pour tout mouvement de l'âme qui avait de la profondeur, son souvenir vif pour des jouissances de vanité qui avaient 30 ans de date, son honneur parfait en matière d'argent en faisaient à mes yeux le modèle parfait de l'ancien Français. Je lui confiai bien vite les 3 000 francs qui me restaient⁶, il m'en remit, malgré moi, un bout de reçu que je me hâtai de perdre ce qui le contraria beaucoup lorsque quelques mois après ou quelques semaines, je repris mon argent pour aller en Angleterre où me poussa le mortel dégoût que j'éprouvais à Paris.

J'ai bien peu de souvenir de ces temps passionnés, les objets glissaient sur moi inaperçus ou méprisés quand ils étaient entrevus. Ma pensée était sur la place Belgiojoso à Milan⁴⁴. Je vais me recueillir pour tâcher de me rappeler les maisons où j'allai.

Chapitre 2

Voici le portrait d'un homme de mérite avec qui j'ai passé toutes mes matinées pendant 8 ans. Il y avait estime mais non amitié.

J'étais descendu à l'hôtel de Bruxelles, parce que là logeait le Piémontais le plus sec, le plus dur, le plus ressemblant à la Rancune (du *Roman comique*⁴⁵) que j'aie jamais rencontré. M. le Baron de Lussinge⁴⁶ a été le compagnon de ma vie⁴⁷ de 1821 à 1831 ; né vers 1785⁴⁸, il avait 36 ans en 1821. Il ne commença à se détacher de moi et à être impoli dans le discours que lorsque la réputation d'esprit me vint, après l'affreux malheur du 15 septembre 1826⁴⁹.

M. de Lussinge, petit, râblé, trapu, n'y voyant pas à trois pas, toujours mal mis par avarice et employant nos promenades à faire des budgets de dépense personnelle, pour un garçon vivant seul à Paris, avait une rare sagacité. Dans mes illusions romanesques et brillantes je voyais comme 30 tandis que ce n'était que 15 le génie, la bonté, la gloire, le bonheur de tel homme qui passait ; lui ne les voyait que comme 6 ou 7.

Voilà ce qui a fait le fond de nos conversations pendant 8 ans, nous nous cherchions d'un bout de Paris à l'autre.

Lussinge, âgé alors de 36 ou 37 ans, avait le cœur et la tête d'un homme de 55 ans. Il n'était profondément ému que des événements à lui personnels¹, alors il devenait fou, comme au moment de son mariage. À cela près le but constant de son ironie c'était l'émotion. Lussinge n'avait qu'une religion : l'estime pour la haute naissance, il est en effet d'une famille du Bugey qui y tenait un rang élevé en 1500, elle a suivi à Turin les ducs de Savoie devenus rois de Sardaigne⁵⁰. Lussinge avait été élevé à Turin à la même académie qu'Alfieri⁵¹, il y avait pris cette profonde méchanceté piémontaise, au monde sans pareille, qui n'est cependant que la méfiance du sort et des hommes. J'en retrouve plusieurs traits à Emor⁵² ; mais, pardessus le marché ici, il y a des passions, et, le théâtre étant plus vaste, moins de petitesse bourgeoise. Je n'en ai pas moins aimé Lussinge jusqu'à ce qu'il soit devenu riche, ensuite avare, peureux et enfin désagréable dans ses propos, et presque malhonnête⁵³ en Janvier 1830.

Il avait une mère avare mais surtout folle et qui pouvait donner tout son bien aux prêtres. Il songea à se marier, ce serait une

occasion pour sa mère de se lier par des actes qui l'empêcheraient de donner son bien à son confesseur. Les intrigues, les démarches pendant qu'il allait à la chasse d'une femme nous amusèrent beaucoup. Lussinge fut sur le point de demander une fille charmante qui eût donné à lui le bonheur et l'éternité à notre amitié : je veux parler de la fille du Général Gilly (depuis Mme Doin, femme d'un avoué je crois). Mais le Général avait été condamné à mort après 1815⁵⁴, cela eût effarouché la noble Baronne, mère de Lussinge. Par un grand hasard il évita d'épouser une coquette, depuis Mme Varambon⁵⁵. Enfin il épousa une sottie parfaite, grande et assez belle si elle eût eu un nez⁵⁶. Cette sottie se confessait directement à M. de Quélen, Archevêque de Paris⁵⁷, dans le salon duquel elle allait se confesser. Le hasard m'avait donné quelques données sur les amours de cet archevêque qui peut-être avait alors Mme de Podenas, dame d'honneur de Mme la Duchesse de Berry, et depuis ou avant maîtresse du trop fameux duc de Raguse⁵⁸. Un jour, indiscrettement pour moi, c'est là, si je ne me trompe, un de mes nombreux défauts, je plaisantai un peu Mme de Lussinge sur l'Archevêque. C'était chez Mme la comtesse d'Avelles⁵⁹. « Ma cousine imposez silence à M. Beyle », s'écria-t-elle furieuse.

Depuis ce moment elle a été mon ennemie quoique avec des retours de coquetterie bien étrange. Mais me voilà embarqué dans un épisode bien long, je continue, car j'ai vu Lussinge deux fois par jour pendant 8 ans, et plus tard il faudrait revenir à cette grande et florissante Baronne qui a près de 5 pieds 6 pouces.

Avec sa dot, ses appointements de chef de bureau au ministère de la Police⁶⁰, les donations de sa mère, Lussinge réunit 22 ou 23 mille livres de rente vers 1828. De ce moment un seul sentiment le domina : la peur de perdre. Méprisant les Bourbons non pas autant que moi qui ai de la vertu politique⁶¹, mais les méprisant comme maladroits, il arriva à ne pouvoir plus supporter sans un vif accès d'humeur l'énoncé de leurs maladroites. Il voyait vivement et à l'improviste un danger pour ses propriétés. Chaque jour il y en avait quelque nouvelle comme on peut le voir dans les Journaux de 1826 à 1830. Lussinge allait au spectacle le soir, et jamais dans le monde, il était un peu humilié de sa place. Tous les matins nous nous réunissions au Café, je lui racontais ce que j'avais appris la veille, ordinairement nous plaisantions sur nos différences de parti. Le 3 Janvier 1830 je crois il me nia je ne sais quel fait anti-Bourbonien que j'avais appris chez M. Cuvier, alors Conseiller d'État, fort Ministériel⁶². Cette sottise fut suivie d'un fort long silence, nous traversâmes le Louvre sans parler. Je n'avais alors que le strict nécessaire⁶³, lui comme on sait 22 000 francs. Je croyais

m'apercevoir depuis un an qu'il voulait prendre à mon égard un ton de supériorité. Dans nos discussions politiques, il me disait : « Vous, vous n'avez pas de fortune. »

Enfin je me déterminai au très pénible sacrifice de changer de Café sans le lui dire. Il y avait 9 ans que j'allais tous les jours à 10 heures 1/2 au Café de Rouen⁶⁴ tenu par M. Pique, bon bourgeois, et Mme Pique, alors jolie, dont Maisonnette⁶⁵, un de nos amis communs, obtenait je crois des Rendez-vous à 500 francs l'un. Je me retirai au Café Lemblin, le fameux café libéral⁶⁶ également situé au Palais-Royal². Je ne voyais plus Lussinge que tous les 15 jours ; depuis, notre intimité, devenue un besoin pour tous les deux je crois a voulu souvent se renouer mais jamais elle n'en a eu la force. Plusieurs fois après⁶⁷

La musique ou la peinture où il était instruit étaient pour nous des terrains neutres. Mais toute l'impolitesse de ses façons revenait avec âpreté dès que nous parlions politique et qu'il avait peur pour ses 22 000 francs, il n'y avait pas moyen de continuer. Son bon sens m'empêchait de m'égarer trop loin dans mes illusions poétiques. Ma gaieté – car je devins gai ou plutôt j'acquis l'art de le paraître – le distrayait de son humeur sombre et méchante et de la terrible *peur de perdre*. Quand je suis rentré dans une petite place en 1830 je crois qu'il a trouvé les appointements trop considérables⁶⁸. Mais enfin de 1821 à 1828 j'ai vu Lussinge deux fois par jour, et à l'exception de l'amour et des projets littéraires auxquels il ne comprenait rien, nous avons longuement bavardé sur chacune de mes actions, aux Tuileries et sur le quai du Louvre qui conduisait à son Bureau. De 11 heures à midi et demi nous étions ensemble et très souvent il parvenait à me distraire complètement de mes chagrins qu'il ignorait !

Voilà enfin ce long épisode fini, mais il s'agissait du premier personnage de ces Mémoires, de celui à qui plus tard j'inoculai d'une manière si plaisante mon amour frénétique pour Mme Azur dont il est depuis 2 ans l'amant fidèle, et ce qui est plus comique, il l'a rendue fidèle. C'est une des Françaises les moins *poupées* que j'aie rencontrées⁶⁹.

Mais n'anticipons point. Rien n'est plus difficile, dans cette grave histoire, que de garder respect à l'ordre chronologique.

Nous en sommes donc au mois d'Août 1821, moi logeant avec Lussinge à l'hôtel de Bruxelles, le suivant à 5 heures à la table d'hôte excellente et bien tenue par le plus poli des Français, M. Petit, et par sa femme, femme de chambre à grandes façons, mais toujours piquée. Là Lussinge qui a toujours craint, je le vois en 1832, de me présenter à ses amis, ne put pas s'empêcher de me faire connaître :

1° un aimable et excellent garçon, beau et sans nul esprit, M. Barot, banquier de Charleville, alors occupé à gagner une fortune de 80 000 [francs] de rente⁷⁰ ;

2° un officier à la demi-solde, décoré à Waterloo, absolument privé d'esprit, encore plus d'imagination s'il est possible, sot mais d'un ton parfait, et ayant eu tant de femmes qu'il était devenu sincère sur leur compte. La conversation de M. Poitevin⁷¹, le spectacle de son bon sens absolument pur de toute exagération causée par l'imagination, ses idées sur les femmes, ses conseils sur la toilette m'ont été fort utiles. Je crois que ce pauvre Poitevin avait 1 200 francs de rente et une place de 1 500 francs. Avec cela c'était l'un des jeunes gens les mieux mis de Paris. Il est vrai qu'il ne sortait jamais sans une préparation de deux heures, quelquefois de 2 h 1/2. Enfin il avait eu pendant deux mois je crois, comme passade, la Marquise de Rosine à laquelle plus tard j'ai eu tant d'obligations, que je me suis promis dix fois d'avoir⁷². Ce que je n'ai jamais tenté, en quoi j'ai eu tort. Elle me pardonnait ma laideur⁷³ et je lui devais bien d'être son amant. Je verrai à acquitter cette dette à mon premier voyage à Paris, elle sera peut-être d'autant plus sensible à mon attention que la jeunesse nous a quittés tous deux. Au reste je me vante peut-être, elle est fort sage depuis 10 ans, mais par force selon moi.

Enfin abandonné par Mme Dar⁷⁴ sur laquelle je devais tant compter, je dois la plus vive reconnaissance à la Marquise.

Ce n'est³ qu'en réfléchissant pour être en état d'écrire ceci que se débrouille à mes yeux ce qui se passait dans mon cœur en 1821. J'ai toujours vécu et je vis encore au jour le jour et sans songer nullement à ce que je ferai demain. Le progrès du temps n'est marqué pour moi que par les Dimanches, où ordinairement je m'ennuie et je prends tout mal. Je n'ai jamais pu deviner pourquoi⁷⁵. En 1821 à Paris les dimanches étaient réellement horribles pour moi. Perdu sous les grands marronniers des Tuileries si majestueux à cette époque de l'année, je pensais à Métilde qui passait plus particulièrement ces journées-là chez la riche, l'opulente Mme Traversi. Cette funeste amie qui me haïssait jalousait sa cousine et lui avait persuadé, par elle et par ses amis, qu'elle se déshonorerait parfaitement, si elle me prenait pour amant. Plongé dans une sombre rêverie tout le temps que je n'étais pas avec mes trois amis Lussinge, Barot et Poitevin, je n'acceptais leur société que par distraction. Le plaisir d'être distrait un instant de ma douleur ou la répugnance à en être distrait, dictaient toutes mes démarches. Quand l'un de ces messieurs me soupçonnait d'être triste je parlais beaucoup, et il m'arrivait de dire les plus grandes sottises, et de ces choses qu'il ne faut surtout jamais dire en France,

parce qu'elles piquent la vanité de l'interlocuteur. M. Poitevin me faisait porter la peine de ces mots-là au centuple.

J'ai toujours parlé infiniment trop au hasard et sans prudence, alors ne parlant que pour soulager un instant une douleur poignante, songeant surtout à éviter le reproche d'avoir laissé une affection à Milan et d'être triste pour cela, ce qui aurait amené sur ma maîtresse prétendue des plaisanteries que je n'aurais pas supportées, je devais réellement à ces trois êtres parfaitement purs d'imagination⁷⁶ paraître fou. J'ai su quelques années plus tard qu'on m'avait cru seulement extrêmement affecté. Je vois en écrivant ceci que si le hasard ou un peu de prudence m'avait fait chercher la société des femmes, malgré mon âge, ma laideur, etc., j'y aurais trouvé des succès et peut-être des consolations. Je n'ai eu une maîtresse⁷⁷ que par hasard et en 1824, trois ans après. Alors seulement le souvenir de Métilde ne fut plus déchirant. Elle devint pour moi comme un fantôme⁷⁸ tendre, profondément triste, et qui, par son apparition, me disposait souverainement aux idées tendres, bonnes, justes, indulgentes.

Ce fut pour moi une rude corvée en 1821 que de retourner pour la première [fois] dans les maisons où l'on avait eu des bontés pour moi quand j'étais à la Cour de Napoléon (*There* détail de ces sociétés). Je différais, je renvoyais sans cesse. Enfin comme il m'avait bien fallu serrer la main des amis que je rencontrais dans la Rue, on sut ma présence à Paris, on se plaignit de la négligence.

Le Comte d'Argout⁷⁹, mon camarade quand nous étions auditeurs au Conseil d'État, très brave, travailleur impitoyable mais sans nul esprit, était Pair de France en 1821, il me donna un billet pour la salle des Pairs où l'on instruisait le procès d'une quantité de pauvres sots imprudents et sans logique. On appelait je crois leur affaire la conspiration du 19 ou 29 Août⁸⁰. Ce fut bien par hasard que leur tête ne tomba pas. Là je vis pour la première fois M. Odilon Barrot⁸¹, petit homme à barbe bleue. Il défendait, comme avocat⁴, un de ces pauvres niais qui se mêlent de conspirer, n'ayant que les 2/3 ou les 3/4 du courage qu'il faut pour cette action saugrenue⁸². La logique de M. Odilon Barrot me frappa. Je me tenais d'ordinaire derrière le fauteuil du chancelier M. Dambray⁸³, à 1 pas ou 2. Ici description A'. Il me sembla qu'il conduisait tous les débats avec assez d'honnêteté pour un noble. Ici description de la salle des Pairs⁸⁴. C'était le ton et les manières de M. Petit, le maître de l'hôtel de Bruxelles, ancien valet de chambre de M. de Damas, mais avec cette différence que M. Dambray avait les manières moins nobles. Le Lendemain je fis l'éloge de son honnêteté chez Mme la Comtesse Doligny⁸⁵. Là se trouvait la maîtresse de M. Dambray, une grosse femme de 36 ans, très

fraîche ; elle avait l'aisance et la tournure de Mlle Contat⁸⁶ dans ses dernières années. (Ce fut une actrice inimitable, je l'avais beaucoup suivie en 1803 je crois.)

J'eus tort de ne pas me lier avec cette maîtresse de M. Dambray, ma folie avait été pour moi une distinction à ses yeux. Elle me crut d'ailleurs l'amant ou un des amants de Mme Doligny. Là j'aurais trouvé le remède à mes maux mais j'étais aveugle.

Je rencontrai un jour, en sortant de la Chambre des pairs, mon Cousin, M. le Baron Martial Daru⁸⁷. Il tenait à son titre ; d'ailleurs le meilleur homme du monde, mon bienfaiteur, le maître qui m'avait appris à Milan en 1800 et à Brunswick en 1807 le peu que je sais dans l'art de me conduire avec les femmes. Il en a eu 22 en sa vie et des plus jolies, toujours ce qu'il y avait de mieux dans le lieu où il se trouvait. J'ai brûlé les portraits, cheveux, lettres, etc⁸⁸.

« Comment ! vous êtes à Paris, et depuis quand ? – Depuis 3 jours. – Venez demain. Mon frère⁸⁹ sera bien aise de vous voir... » Quelle fut ma réponse à l'accueil le plus aimable, le plus amical ? Je ne suis allé voir ces excellents parents que 6 ou 8 ans plus tard. Et la vergogne de n'avoir pas paru chez mes bienfaiteurs a fait que je n'y suis pas allé 10 fois jusqu'à leur mort prématurée. Vers 1829⁹⁰ mourut l'aimable Martial Daru devenu lourd et insignifiant à force de breuvages aphrodisiaques au sujet desquels j'ai eu 2 ou 3 scènes avec lui. Quelques mois après je restai immobile dans mon Café de Rouen, alors au coin de la rue du Rempart, en trouvant dans mon journal, l'annonce de la mort de M. le Comte Daru. Je sautai dans un Cabriolet la larme à l'œil et courus au numéro 81 de la rue de Grenelle. Je trouvai un laquais qui pleurait et je pleurai à chaudes larmes. Je me trouvais bien ingrat, je mis le comble à mon ingratitude en partant le soir même pour l'Italie je crois, j'avançai mon départ⁹¹ ; je serais mort de douleur en entrant dans la maison. Là aussi il y avait eu un peu de la folie qui me rendait si baroque en 1821.

M. Doligny fils⁹² plaidait aussi pour un des malheureux nigauds qui avaient voulu conspirer. De la place qu'il occupait comme avocat il me vit, il n'y eut pas moyen de ne pas aller voir sa mère. Elle avait un grand caractère, c'était une femme, je ne sais pourquoi je ne profitai pas de l'admirable obligeance de son accueil pour lui conter mes chagrins et lui demander conseil. Là encore je fus bien près du bonheur car la raison entendue de la bouche d'une femme eût eu un empire tout autre sur moi que celui que je me faisais. Je dînais souvent chez Mme Doligny, au 2nd ou 3^e dîner elle m'invita à déjeuner avec la maîtresse de M. Dambray alors Chancelier. Je réussis et j'eus la sottise de ne pas me plonger dans cette société amie, amant heureux ou éconduit, j'y eusse trouvé un

peu *d'oubli* que je cherchais partout, et par exemple dans de longues promenades solitaires à Montmartre⁵ et au bois de Boulogne. J'y ai été si malheureux que depuis j'ai pris ces lieux aimables en horreur. Mais j'étais aveugle alors. Ce ne fut qu'en 1824 lorsque le hasard me donna une maîtresse que je vis le remède à mes chagrins.

Ce que j'écris me semble bien ennuyeux ; si cela continue, ceci ne sera pas un livre mais un examen de conscience. Je n'ai presque pas de souvenirs distincts de ces temps d'orage et de passion.

La vue journalière de mes Conspirateurs à la Chambre des pairs me frappait profondément de cette idée : t[uer] quelqu'un à qui on n'a jamais parlé n'est qu'un Duel ordinaire. Comment aucun de ces niais-là n'a-t-il eu l'idée d'imiter L[ouve]⁹³ ?

Mes idées sont si vagues sur cette époque que je ne sais pas en vérité si c'est en 1821 ou en 1814 que j'ai rencontré la maîtresse de M. Dambray chez Mme Doligny.

Il me semble qu'en 1821 je ne vis M. Doligny qu'à son château de Corbeil⁹⁴, et encore je ne me déterminai à y aller qu'après 2 ou 3 invitations.

Chapitre 3⁹⁵

L'amour¹ me donna, en 1821, une vertu bien comique : la chasteté.

Malgré mes efforts, en Août 1821, MM. Lussinge, Barot et Poitevin, me trouvant soucieux, arrangèrent une délicieuse partie de filles. Barot à ce que j'ai reconnu depuis est un des premiers talents de Paris pour ce genre de plaisir assez difficile. Une femme n'est femme pour lui qu'une fois : c'est la première. Il dépense 30 000 de ses 80 000, et, de ces 30 mille francs, au moins 20 mille en filles.

Barot arrangea donc une soirée avec Mme Petit, une de ses anciennes maîtresses à laquelle, je crois, il venait de prêter de l'argent pour prendre un établissement (*to raise a brothel* ⁹⁶), rue du Cadran au coin de la rue Montmartre, au 4^e.

Nous devions avoir Alexandrine, six mois après entretenue par les Anglais les plus riches, alors débutante depuis 2 mois. Nous trouvâmes sur les 8 heures du soir un salon charmant quoique au 4^e étage, du vin de Champagne frappé de glace, du punch chaud... Enfin parut Alexandrine conduite par une femme de chambre chargée de la surveiller, chargée par qui ? Je l'ai oublié. Mais il fallait que ce fût une grande autorité que cette femme, car je vis sur le compte de la partie qu'on lui avait donné 20 francs. Alexandrine parut et surpassa toutes les attentes. C'était une fille élancée, de 17 à 18 ans, déjà formée, avec des yeux noirs que depuis j'ai retrouvés dans le portrait de la duchesse d'Urbin par le Titien à la galerie de Florence⁹⁷. À la couleur des cheveux près, Titien a fait son portrait. Elle était douce, point timide, assez gaie, décente. Les yeux de mes collègues devinrent comme égarés à cette vue. Lussinge lui offre un verre de Champagne qu'elle refuse et disparaît avec elle. Mme Petit nous présente 2 autres filles pas mal, nous lui disons qu'elle-même est plus jolie. Elle avait un pied admirable. Poitevin l'enleva. Après un intervalle effroyable, Lussinge revient tout pâle.

– À vous, Belle⁹⁸ ! Honneur à l'arrivant ! s'écria-t-on. Je trouve Alexandrine sur un lit, un peu fatiguée, presque dans le costume et précisément dans la position de la Duchesse d'Urbin du Titien. « Causons seulement pendant dix minutes, me dit-elle avec esprit.

Je suis un peu fatiguée, bavardons. Bientôt je retrouverai le feu de la jeunesse. »

Elle était adorable, je n'ai peut-être rien vu d'aussi joli. Il n'y avait point trop de libertinage excepté dans les yeux qui peu à peu redevinrent pleins de folie, et si l'on veut de plaisir.

Je la manquai parfaitement, *fiasco* complet⁹⁹. J'eus recours à un dédommagement, elle s'y prêta. Ne sachant trop que faire je voulus revenir à ce jeu de main qu'elle refusa. Elle parut étonnée, je lui dis quelques mots assez jolis pour ma position, et je sortis.

À peine Barot m'eut-il succédé que nous entendîmes des éclats de rire qui traversaient 3 pièces pour arriver jusqu'à nous. Tout à coup Mme Petit donna congé aux autres filles et Barot nous amena Alexandrine

dans le simple appareil

D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil¹⁰⁰.

« Mon admiration pour Belle, dit-il en éclatant de rire, va faire que je l'imiterai. Je viens me fortifier par du Champagne. » L'éclat de rire dura 20 minutes, Poitevin se roulait sur le tapis. L'étonnement ingénu d'Alexandrine était impayable, c'était pour la première fois que la pauvre fille était manquée.

Ces messieurs voulaient me persuader que je mourais de honte et que c'était là le moment le plus malheureux de ma vie. J'étais étonné et rien de plus. Je ne sais pourquoi l'idée de Métilde m'avait saisi en entrant dans cette chambre dont Alexandrine faisait un si joli ornement.

Enfin, pendant 10 années je ne suis pas allé trois fois chez les filles. Et la première fois après la charmante Alexandrine, ce fut en octobre ou en novembre 1826, étant pour lors au désespoir¹⁰¹.

J'ai rencontré dix fois Alexandrine dans le brillant équipage qu'elle eut un mois après, et toujours j'ai eu un regard¹⁰². Enfin au bout de 5 à 6 ans elle a pris une figure grossière comme ses Camarades.

De ce moment je passai pour Babillan¹⁰³ auprès des trois Compagnons de vie que le hasard m'avait donnés. Cette belle réputation se répandit dans le monde et peu ou beaucoup m'a duré jusqu'à ce que Mme Azur ait rendu compte de mes faits et gestes¹⁰⁴. Cette soirée augmenta beaucoup ma liaison avec Barot que j'aime encore et qui m'aime. C'est peut-être le seul Français dans le château duquel j'irais passer 15 jours avec plaisir. C'est le cœur le plus franc, le caractère le plus net, l'homme le moins spirituel et le moins instruit que je connaisse. Mais dans ses deux talents : celui de gagner de l'argent, sans jamais jouer à la Bourse, et celui de lier

connaissance avec une femme qu'il voit à la promenade ou au spectacle, il est sans égal, dans le dernier surtout.

C'est que c'est une nécessité. Toute femme qui a eu des bontés pour lui devient comme un homme.

Un soir, Métilde me parlait de Mme Bignami, son amie¹⁰⁵. Elle me conta d'elle-même une histoire d'amour fort connue puis ajouta : « Jugez de son sort, chaque soir son amant en sortant de chez elle allait chez une fille. »

Or quand j'eus quitté Milan je compris que cette phrase morale n'appartenait nullement à l'histoire de Mme Bignami, mais était un avertissement moral à mon usage.

En effet chaque soirée après avoir accompagné Métilde chez sa cousine, Mme Traversi, à laquelle j'avais refusé gauchement d'être présenté, j'allais finir la soirée chez la charmante et divine Comtesse Kassera¹⁰⁶. Et par une autre sottise cousine germaine de celle que je fis avec Alexandrine je refusai une fois d'être l'amant de cette jeune femme, la plus aimable peut-être que j'aie connue, tout cela pour mériter, aux yeux de Dieu, que Métilde m'aimât. Je refusai avec le même esprit et pour le même Motif la célèbre Viganò¹⁰⁷ qui un jour, comme toute sa cour descendait l'escalier, et parmi les courtisans était cet homme d'esprit, le Comte de Saurau¹⁰⁸, laissa passer tout le monde pour me dire : « Belle, on dit que vous êtes amoureux de moi. – On se trompe », répondis-je d'un grand sang-froid, sans même lui baiser la main. Cette action indigne, chez cette femme qui n'avait que de la tête, m'a valu une haine implacable. Elle ne me saluait plus quand dans une de ces rues étroites de Milan nous nous rencontrions tête-à-tête.

Voilà trois grandes sottises. Jamais je ne me pardonnerai la Comtesse Kassera (aujourd'hui c'est la femme la plus sage et la plus respectée du pays).

Chapitre [4]

Voici une autre société, contraste avec celle du chapitre précédent. En 1817 l'homme que j'ai le plus admiré à cause de ses écrits, le seul qui ait fait révolution chez moi, M. le Comte de Tracy, vint me voir à l'hôtel d'Italie. Place Favart¹⁰⁹. Jamais je n'ai été aussi surpris. J'adorais depuis 12 ans l'*Idéologie* de cet homme qui sera célèbre un jour¹¹⁰. On avait mis à sa porte un exemplaire de l'*Histoire de la Peinture en Italie*¹¹¹.

Il passa une heure avec moi. Je l'admirais tant que probablement je fis *fiasco* par excès d'amour. Jamais je n'ai moins songé à avoir de l'esprit ou à être agréable. J'approchais de cette vaste intelligence, je la contemplais, étonné, je lui demandais des lumières. D'ailleurs, en ce temps-là, je ne savais pas encore *avoir de l'esprit*. Cette improvisation d'un esprit tranquille ne m'est venue qu'en 1827.

M. Destutt de Tracy, Pair de France, membre de l'Académie, était un petit vieillard remarquablement bien fait et à tournure élégante et singulière. Il porte habituellement une visière verte sous prétexte qu'il est aveugle. Je l'avais vu recevoir à l'Académie par M. de Ségur qui lui dit des sottises au nom du Despotisme impérial ; c'était en 1811 je crois¹¹². Quoique attaché à la Cour je fus profondément dégoûté ; « nous allons tomber dans la barbarie militaire, nous allons devenir des général Grosse¹¹³ », me disais-je. Ce Général, que je voyais chez Mme la Comtesse Daru, était un des sabreurs les plus stupides de la garde impériale. C'est beaucoup dire. Il avait l'accent provençal et brûlait surtout de sabrer les Français ennemis de l'homme qui lui donnait la pâture. Ce Caractère est devenu ma bête noire, tellement que le soir de la bataille de la Moskowa¹¹⁴, voyant à quelques pas les restes de 2 ou 3 Généraux de la Garde, il m'échappa de dire : *Ce sont des insolents de moins !* propos qui faillit me perdre et d'ailleurs inhumain.

M. de Tracy n'a jamais voulu permettre qu'on fît son portrait¹¹⁵. Je trouve qu'il ressemble au Pape Corsini, Clément, tel qu'on le voit à Sainte-Marie-Majeure dans la belle chapelle à gauche en entrant¹¹⁶.

Ses manières sont parfaites quand il n'est pas dominé par une abominable humeur noire. Je n'ai deviné ce caractère qu'en 1822.

C'est un vieux Don Juan (voir l'opéra de Mozart, Molière, etc.). Il prend de l'humeur de tout. Par exemple dans son Salon M. de La Fayette¹¹⁷ était un plus grand homme que lui (même en 1821). Ensuite les Français n'ont pas apprécié l'*Idéologie* et la *Logique*¹¹⁸. M. de Tracy n'a été appelé à l'Académie par ces petits rhéteurs musqués que comme auteur d'une bonne Grammaire¹¹⁹ et encore dûment injurié par ce plat Ségur, père d'un fils encore plus plat (le Philippe, qui a écrit nos malheurs de Russie pour avoir un Cordon de Louis XVIII¹²⁰). Cet infâme Philippe de Ségur me servira d'exemple pour le caractère que j'abhorre le plus à Paris : le Ministériel fidèle à l'honneur en tout excepté les démarches décisives dans une vie. Dernièrement ce Philippe a joué envers le Ministre Casimir Perier (voir les *Débats*, Mai 1832)¹²¹ le rôle qui lui avait valu la faveur de ce Napoléon qu'il déserta si lâchement, et ensuite la faveur de Louis XVIII qui se complaisait dans ce genre de gens bas. Il comprenait parfaitement leur bassesse, la rappelait par des mots fins au moment où ils faisaient quelque chose de noble. Peut-être l'ami de Favras, qui attendit la nouvelle de sa pendaison pour dire à un de ses gentilshommes : *Faites-nous servir*, se sentait-il ce caractère¹²². Il était bien homme à s'avouer qu'il était un infâme et à rire de son infamie.

Je sens bien que le terme infâme est mal appliqué, mais cette bassesse à la Philippe Ségur¹²³ a été ma bête noire. J'estime et j'aime cent fois mieux un simple galérien, un simple assassin qui a eu un moment de faiblesse, et qui d'ailleurs mourait de faim habituellement¹²⁴. En 1828 ou [18]26, le bon Philippe était occupé à faire un enfant à une veuve millionnaire qu'il avait séduite et qui a dû l'épouser (Mme Grefulhe, veuve du Pair de France)¹²⁵. J'avais dîné quelquefois avec ce Général Philippe de Ségur à la table de service de l'empereur. Alors le Philippe ne parlait que de ses 13 blessures car l'animal est brave.

Il serait un héros en Russie, dans ces pays à demi civilisés. En France on commence à comprendre sa bassesse. Mesdames Garnett (rue Duphot n° 12)¹²⁶ voulaient me mener chez son frère, leur voisin¹²⁷, n° 14 je crois, ce à quoi je me suis toujours refusé à cause de l'historien de la Campagne de Russie.

M. le Comte de Ségur¹²⁸, grand-maître des Cérémonies à Saint-Cloud en 1811, quand j'y étais, mourait de chagrin de n'être pas Duc. À ses yeux c'était pis qu'un malheur, c'est une *inconvenance*. Toutes ses idées étaient *naines*, mais il en avait beaucoup et sur tout. Il voyait chez tout le monde et partout de la grossièreté, mais avec quelle grâce n'exprimait-il pas ce sentiment ?

J'aimais chez ce pauvre homme l'amour passionné que sa femme avait pour lui. Du reste quand je lui parlais il me semblait avoir

affaire à un Lilliputien. Je rencontrais M. de Ségur, grand-maître des Cérémonies de 1810 à 1814, chez les Ministres de Napoléon. Je ne l'ai plus vu depuis la chute de ce grand homme dont il fut une des faiblesses et un des malheurs.

Même les Dangeau¹²⁹ de la Cour de l'empereur, et il y en avait beaucoup, par exemple mon ami le Baron Martial Daru, même ces gens-là ne purent s'empêcher de rire du Cérémonial inventé par M. le Comte de Ségur pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise d'Autriche, et surtout pour la première entrevue¹³⁰. Quelque infatué que Napoléon fût de son nouvel uniforme de Roi, il n'y put pas tenir, il s'en moqua avec Duroc¹³¹, qui me le dit. Je crois que rien ne fut exécuté de ce labyrinthe de petitesesses. Si j'avais ici mes papiers de Paris je joindrais ce programme aux présentes balivernes sur ma vie. C'est admirable à parcourir, on croit lire une mystification.

Je soupire en 1832, en me disant « Voilà cependant jusqu'où la petite vanité parisienne avait fait tomber un Italien : Napoléon ! »

Où en étais-je ? Mon Dieu, comme ceci est mal écrit !

M. le Comte de Ségur était surtout sublime au Conseil d'État¹³². Ce Conseil était respectable, ce n'était pas en 1810 un assemblage de Cuistres, de Cousin, de Jacqueminot¹³³, de ..., et autres plus obscurs encore (1832). Excepté les gros¹³⁴, ses ennemis avec folie, Napoléon avait réuni, dans son Conseil d'État, les 50 Français les moins bêtes. Il y avait des sections. Quelquefois la section de la Guerre (où j'étais apprenti sous l'admirable Gouvion Saint-Cyr¹³⁵) avait affaire à la section de l'Intérieur que M. de Ségur présidait quelquefois, je ne sais comment, je crois durant l'absence ou la maladie du vigoureux Regnault (de Saint-Jean-d'Angély)¹³⁶.

Dans les affaires difficiles, par exemple celle de la levée des Gardes d'honneur en Piémont¹, dont je fus un des petits Rapporteurs¹³⁷, l'élégant, le parfait M. de Ségur, ne trouvant aucune idée, avançait son fauteuil ; mais c'était par un mouvement incroyable de comique en le saisissant entre ses cuisses écartées.

Après avoir ri de son impuissance, je me disais : « Mais n'est-ce point moi qui ai tort ? C'est là le célèbre ambassadeur auprès de la grande Catherine, qui vola sa plume à l'ambassadeur d'Angleterre¹³⁸ ! C'est l'historien de Guillaume II ou III » (je ne me rappelle plus lequel, l'amant de la Lichtenau pour laquelle Benjamin Constant se battait)¹³⁹.

J'étais sujet à *trop respecter* dans ma jeunesse. Quand mon imagination s'emparait d'un homme je restais stupide devant lui. *J'adorais ses défauts*.

Mais le ridicule de M. de Ségur guidant Napoléon se trouva à ce qu'il paraît trop fort pour ma *Gullibility*¹⁴⁰.

Du reste au Comte de Ségur, grand-maître des Cérémonies (en cela bien différent du Philippe), on eût pu demander tous les procédés délicats, et même dans le genre femmes s'avancant jusques à l'héroïsme. Il avait aussi des mots délicats et charmants mais il ne fallait pas qu'ils s'élevassent au-dessus de la taille Lilliputienne de ses idées.

J'ai eu le plus grand tort de ne pas cultiver cet aimable vieillard de 1821 à 1830, je crois qu'il s'est éteint en même temps que sa respectable femme¹⁴¹. Mais j'étais fou, mon horreur pour le vil allait jusqu'à la passion. Au lieu de m'en amuser comme je fais aujourd'hui des actions de la Cour de ...¹⁴² M. le Comte de Ségur m'avait fait faire des compliments en 1817, à mon retour d'Angleterre, sur *Rome, Naples et Florence*, brochure que j'avais fait mettre à sa porte.

Au fond du cœur², sous le rapport moral j'ai toujours méprisé Paris. Pour lui plaire il fallait être comme M. de Ségur le grand-maître.

Sous le rapport physique Paris ne m'a jamais plu. Même, vers 1803, je l'avais en horreur comme n'ayant pas de montagnes autour de lui¹⁴³. Les montagnes de mon pays (le Dauphiné), témoins des mouvements passionnés de mon cœur, pendant les 16 premières années de ma vie, m'ont donné là-dessus un *byas* (pli, terme anglais) dont jamais je ne pus revenir.

Je n'ai commencé à estimer Paris que le 28 Juillet 1830¹⁴⁴. Encore le jour des ordonnances à onze heures du soir, je me moquais du courage des Parisiens et de la résistance qu'on attendait d'eux, chez M. le Comte Réal¹⁴⁵. Je crois que cet homme si gai et son héroïque fille, Mme la Baronne Lacuée¹⁴⁶, ne me l'ont pas encore pardonné.

Aujourd'hui j'estime Paris. J'avoue que pour le courage il doit être placé au premier rang, comme pour la cuisine, comme pour l'*esprit*. Mais il ne m'en séduit pas davantage pour cela. Il me semble qu'il y a toujours de la *Comédie* dans sa vertu. Les jeunes gens nés à Paris de pères provinciaux et à la mâle énergie, qui ont eu celle de faire leur fortune, me semblent des êtres *étiolés* attentifs seulement à l'apparence extérieure de leurs habits, au bon goût de leur *chapeau gris*, à la bonne tournure de leur cravate, comme MM. Féburier, Viollet-le-Duc etc.¹⁴⁷. Je ne conçois pas un homme sans un peu de *mâle énergie*, de constance et de profondeur dans les idées etc. Toutes choses aussi rares à Paris que le ton grossier ou même *dur*.

Mais il faut finir ici ce chapitre. Pour tâcher de ne pas mentir, et de ne pas cacher mes fautes, je me suis imposé d'écrire ces souvenirs à 20 pages par séance, comme une lettre. Après mon

départ, on imprimera sur le manuscrit original. Peut-être ainsi parviendrai-je à la *véracité*, mais aussi il faudra que je supplie le lecteur (peut-être né ce matin dans la maison voisine) de me pardonner de terribles digressions.

Chapitre [5]

Je m'aperçois en 1832¹ (en général, ma philosophie est du jour où j'écris, j'en étais bien loin en 1821) je vois donc que j'ai été un *mezzo termine* entre la grossièreté énergique du général Grosse, du Comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély, et les grâces un peu lilliputiennes, un peu étroites de M. le Comte de Ségur, de M. Petit le maître de l'hôtel de Bruxelles etc.

Pour¹⁴⁸ la bassesse seule j'ai été étranger aux extrêmes que je me donne. Faute de savoir faire, faute d'industrie, comme me disait à propos de mes livres et de l'Institut, M. D., des *Débats* (M. de L'écluse)¹⁴⁹, j'ai manqué 5 ou 6 occasions de la plus grande fortune politique, financière ou littéraire. Par hasard tout cela est venu successivement frapper à ma porte. Une rêverie tendre en 1821 et plus tard philosophique et mélancolique (toute vanité à part, exactement comme celle de M. Jacques de *As you like it*¹⁵⁰) est devenue un si grand plaisir pour moi, que quand un ami m'aborde dans la rue je donnerais un Paule¹⁵¹ pour qu'il ne m'adressât pas la parole. La vue seule de quelqu'un que je connais me contrarie. Quand je vois un tel être de loin, et qu'il faut songer à le saluer, cela me contrarie 50 pas à l'avance. J'adore au contraire rencontrer des amis le soir en société, le Samedi chez M. Cuvier, le Dimanche chez M. de Tracy, le Mardi chez Mme Ancelot¹⁵², le Mercredi chez le Baron Gérard¹⁵³ etc., etc.

Un homme doué d'un peu de tact s'aperçoit facilement qu'il me contrarie en me parlant dans la rue. Voilà un homme qui est peu sensible à mon mérite, se dit la Vanité de cet homme et elle a tort.

De là mon bonheur à promener¹⁵⁴ fièrement dans une ville étrangère, Lancaster, Torre-del-Greco¹⁵⁵ etc., où je suis arrivé depuis une heure et où je suis sûr de n'être connu de personne. Depuis quelques années ce bonheur commence à me manquer. Sans le mal de mer j'irais voyager avec plaisir en Amérique. Me croira-t-on ? Je porterais un masque avec plaisir, je changerais de nom avec délices¹⁵⁶. *Les Mille et Une Nuits* que j'adore occupent plus d'un quart de ma tête¹⁵⁷. Souvent je pense à l'anneau d'Angélique¹⁵⁸, mon souverain plaisir serait de me changer en un long Allemand blond, et de me promener ainsi dans Paris¹⁵⁹.

Je viens de voir en feuilletant que j'en étais à M. de Tracy. Ce vieillard si bien fait, toujours vêtu de noir, avec un immense paravue¹⁶⁰ vert, se tenant devant sa cheminée tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, avait une manière de parler qui était l'antipode de ses écrits. Sa conversation était toute en aperçus fins, élégants, il avait horreur d'un mot énergique comme d'un jurement – et il écrit comme un maire de campagne. La simplicité énergique qu'il me semble que j'avais dans ce temps-là, ne dut guère lui convenir. J'avais d'énormes favoris noirs dont Mme Doligny ne me fit honte qu'un an plus tard. Cette tête de boucher italien ne parut pas trop convenir à l'ancien Colonel du règne de Louis XVI¹⁶¹.

M. de Tracy, fils d'une veuve, est né vers 1765¹⁶² avec 300 000 francs de rente. Son hôtel était rue de Tracy près la rue Saint-Martin. Il fit le négociant sans le savoir comme une foule de gens riches de 1780. M. de Tracy fit sa rue¹⁶³ et y perdit 2 ou 300 mille francs et ainsi de suite. De façon que je crois bien qu'aujourd'hui cet homme si aimable quand, vers 1790, il était l'amant de Mme de Praslin¹⁶⁴, ce profond raisonneur a changé ses 300 mille livres de rente en 30 tout au plus.

Sa mère, femme d'un rare bon sens, était tout à fait de la cour ; aussi, à 22 ans¹⁶⁵, ce fils fut-il colonel et colonel d'un régiment où il trouva parmi les capitaines un Tracy, son cousin, apparemment aussi noble que lui, et auquel il ne vint jamais dans l'idée d'être choqué de voir cette petite poupée de 22 ans venir commander le régiment où il servait.

Cette poupée qui, me disait plus tard Mme de Tracy, avait des mouvements si admirables cachait cependant un fond de bon sens. Cette mère, femme rare, ayant appris qu'il y avait un philosophe à Strasbourg¹⁶⁶ (et remarquez c'était en 1780, peut-être, non pas un philosophe comme Voltaire, Diderot, Raynal), ayant appris, dis-je, qu'il y avait à Strasbourg un philosophe qui analysait les pensées de l'homme, images ou signes de tout ce qu'il a vu, de tout ce qu'il a senti, comprit que la science de remuer ces images, si son fils l'apprenait, lui donnerait une bonne tête.

Figurez-vous quelle tête devait avoir en 1785 un fort joli jeune homme, fort noble, tout à fait de la cour, avec 300 mille livres de rente.

Mme la Marquise de Tracy fit placer son fils dans l'Artillerie, ce qui, deux ans de suite, le conduisit à Strasbourg¹⁶⁷. Si jamais j'y passe je demanderai quel était l'Allemand philosophe célèbre là, vers 1780.

Deux ans après je crois M. de Tracy était à Rethel je crois avec son régiment qui ce me semble était de Dragons, chose à vérifier dans l'*Almanach Royal* du temps².

M. de Tracy ne m'a jamais parlé de ces citrons, j'ai su leur histoire par un autre misanthrope, un M. Jacquemont¹⁶⁹, ancien moine et qui plus est homme du plus grand mérite. Mais M. de Tracy m'a dit beaucoup d'anecdotes sur la première armée de la France réformatrice, M. de La Fayette y commandait en chef.

Son lieutenant-colonel voulait enlever le Régiment et le faire émigrer...¹⁷⁰

Congé et Duel...

Une haute taille et au haut de ce grand corps une figure imperturbable, froide, insignifiante comme un vieux tableau de famille, cette tête couverte par en haut d'une perruque à cheveux courts mal faite. Cet homme vêtu de quelque habit gris mal fait et entrant en boitant un peu et s'appuyant sur un bâton dans le Salon de Mme de Tracy qui l'appelait « Mon cher Monsieur », avec un son de voix enchanteur, tel était le Général La Fayette en 1821. Et tel nous l'a montré le Gascon Scheffer¹⁷¹ dans son portrait fort ressemblant.

Ce *Cher Monsieur* de Mme de Tracy, et dit de ce ton, faisait je crois le malheur de M. de Tracy. Ce n'est pas que M. de La Fayette eût été bien avec sa femme, ou qu'il se souciât à son âge de ce genre de malheur, c'est tout simplement que l'admiration sincère et jamais jouée ou exagérée de Mme de Tracy pour M. de La Fayette constituait trop évidemment celui-ci le premier personnage du Salon.

Quelque neuf que je fusse en 1821 (j'avais toujours vécu dans les illusions de l'enthousiasme et des passions) je distinguai cela *tout seul*.

Je sentis aussi sans que personne m'en avertît que M. de La Fayette était tout simplement un héros de Plutarque. Il vivait au jour le jour, sans trop d'esprit, faisant tout simplement, comme Épaminondas¹⁷², la grande action qui se présentait. Et en attendant, malgré son âge (né en 1757 comme son Camarade de jeu de Paume Charles X), uniquement occupé de serrer par-derrière le jupon de quelque jolie fille (*vulgo*¹⁷³ : prendre le cul) et cela souvent et sans trop se gêner.

En attendant les grandes actions, qui ne se présentent pas tous les jours, et l'occasion de serrer les jupons des jeunes femmes, qui ne se trouve guère qu'à minuit et demi quand elles sortent, M. de La Fayette expliquait sans trop d'élégance le lieu commun de la Garde nationale¹⁷⁴. Ce gouvernement est bon et celui-là seul qui garantit au Citoyen la sûreté sur la grande route, l'égalité devant le

juge et un juge assez éclairé, une monnaie au juste titre, des routes passables, une juste protection à l'étranger. Ainsi arrangée, la chose³ n'est pas trop compliquée.

Il faut avouer qu'il y a loin d'un tel homme à M. de Ségur le grand-maître ; aussi la France, et Paris surtout, sera-t-il exécrable chez la postérité pour n'avoir pas reconnu le grand homme¹⁷⁵.

Pour moi, accoutumé à Napoléon et à Lord Byron, j'ajouterai à Lord Brougham, à Monti, à Canova, à Rossini¹⁷⁶, je reconnus sur-le-champ la grandeur chez M. de La Fayette et j'en suis resté là. Je l'ai vu dans les journées de Juillet avec la chemise trouée, il a accueilli tous les intrigants, tous les sots, tout ce qui a voulu faire de l'emphase. Il m'a moins bien accueilli moi, il a demandé ma dépouille (pour un grossier secrétaire, M. Levasseur)¹⁷⁷, il ne m'est pas plus venu dans l'idée de me fâcher ou de moins le vénérer qu'il ne me vient dans l'idée de blasphémer contre le soleil lorsqu'il se couvre d'un nuage.

M. de La Fayette dans cet âge tendre de 75 ans a le même défaut que moi. Il se passionne pour une jeune Portugaise de 18 ans qui arrive dans le Salon de M. de Tracy où elle est l'amie de ses petites-filles, Mlles Georges La Fayette, de Lasteyrie, de Maubourg¹⁷⁸ ; il se figure, pour cette jeune Portugaise et pour toute autre jeune femme, il se figure qu'elle le distingue, il ne songe qu'à elle, et ce qu'il y a de plaisant c'est que souvent il a raison de se figurer. Sa gloire européenne, l'élégance foncière de ses discours malgré leur apparente simplicité, ses yeux qui s'animent dès qu'ils se trouvent à un pied d'une jolie poitrine, tout concourt à lui faire passer gaiement ses dernières années, au grand scandale des femmes de 35 ans (Mme la Marquise de Marmier (Choiseul), Mme de Perret¹⁷⁹ et autres) qui viennent dans ce salon. Tout cela ne conçoit pas que l'on soit aimable autrement qu'avec les petits mots fins de M. de Ségur ou les réflexions scintillantes de M. Benjamin Constant.

M. de La Fayette est extrêmement poli et même affectueux pour tout le monde, mais poli *comme un Roi*¹⁸⁰. C'est ce que je dis un jour à Mme de Tracy qui se fâcha autant que la grâce incarnée peut se fâcher, mais elle comprit peut-être dès ce jour, que la simplicité énergique de mes discours n'était pas la bêtise de M. Dunoyer¹⁸¹, par exemple. C'était un brave libéral, aujourd'hui Préfet moral de Moulins, le mieux intentionné, le plus héroïque peut-être et le plus bête des écrivains libéraux... Qu'on m'en croie, moi qui suis de leur parti, c'est beaucoup dire. L'admiration gobe-mouche de M. Dunoyer, le Rédacteur du *Censeur*, et celle de 2 ou 3 autres de même force, environnait sans cesse le fauteuil du Général qui dès qu'il pouvait à leur grand scandale les plantait là pour aller admirer de fort près et avec des yeux qui s'enflammaient les jolies épaules

pendule⁵. À droite en entrant dans ce grand Salon il y a un beau divan bleu¹⁸⁶ sur lequel sont assises 15 jeunes filles de 12 à 18 ans, et leurs prétendants. M. Charles de Rémusat, qui a beaucoup d'esprit et encore plus d'affectation. C'est une copie du fameux acteur Fleury¹⁸⁷. M. François de Corcelles qui a toute la franchise et la rudesse républicaines¹⁸⁸. Probablement il s'est vendu en 1831 ; en 1820 il publiait déjà une brochure qui avait le malheur d'être louée par M. l'avocat Dupin (fripon avéré et de moi connu comme tel dès 1827)¹⁸⁹. En 1821 MM. de Rémusat et de Corcelles étaient fort distingués, et depuis ont épousé des petites-filles de M. de La Fayette. À côté paraissait un Gascon froid, M. Scheffer, peintre. C'est ce me semble le menteur le plus effronté et la figure la plus ignoble que je connaisse. On m'assura dans le temps qu'il avait fait la cour à la céleste ...¹⁹⁰, l'aînée des petites-filles de M. de La Fayette et qui depuis a épousé le fils aîné de M. Augustin Perier, le plus important et le plus empesé de mes compatriotes¹⁹¹. Mlle Virginie je crois était la favorite de Mme de Tracy.

À côté de l'élégant M. de Rémusat se voyaient deux figures de jésuites au regard faux et oblique¹⁹². Ces gens-là étaient frères et avaient le privilège de parler des heures entières à M. le Comte de Tracy. Je les adorai avec toute la vivacité de mon âge, en 1821 (j'avais 21 ans à peine pour la duperie du cœur). Les ayant bientôt devinés mon enthousiasme pour M. de Tracy souffrit un notable déchet.

L'aîné de ces frères a publié une histoire sentimentaliste de la conquête de l'Angleterre par Guillaume. C'est M. Thierry de l'Académie des inscriptions¹⁹³. Il a eu le mérite de rendre leur véritable orthographe aux Clovis, Chilpéric, Thierry et autres fantômes des premiers temps de notre histoire. Il a publié un volume moins sentimental sur l'organisation des communes de France en 1200¹⁹⁴. Un vice de collègue¹⁹⁵ l'a fait aveugle. Son frère¹⁹⁶, bien plus jésuite par le cœur et la conduite quoique ultra libéral comme l'autre, devint Préfet de Vesoul en 1830 et probablement s'est vendu à ses appointements comme son patron M. Guizot¹⁹⁷.

Un contraste parfait avec ces deux frères jésuites, avec le lourd Dunoyer, avec le musqué Rémusat, c'était le jeune Victor Jacquemont qui depuis a voyagé dans l'Inde. Victor était alors fort maigre, il a près de 6 pieds¹⁹⁸ et dans ce temps-là il n'avait pas la moindre logique, et en conséquence était misanthrope. Sous prétexte qu'il avait beaucoup d'esprit M. Jacquemont ne voulait pas se donner la peine de raisonner ; ce vrai Français regardait à la lettre l'invitation à raisonner comme une insolence. Le voyage était réellement la seule porte que la vanité laissât ouverte à la vérité.

Du reste je me trompe peut-être. Victor me semble un homme de la plus grande distinction, comme un connaisseur (pardonnez-moi ce mot) voit un beau cheval dans un poulain de 4 mois qui a encore les jambes engorgées. Il devint mon ami, et ce matin (1832) j'ai reçu une lettre qu'il m'écrivait de Kachemyr dans l'Inde¹⁹⁹.

Son cœur n'avait qu'un défaut : une envie basse et subalterne pour Napoléon. Cette envie était du reste l'unique passion que j'aie jamais vue chez M. le Comte de Tracy. C'était avec des plaisirs indicibles que le vieux métaphysicien et le grand Victor contaient l'anecdote de la chasse aux lapins offerte par M. de Talleyrand à Napoléon²⁰⁰, alors Premier Consul depuis six semaines, et songeant déjà à trancher du Louis XIV.

Les lapins de tonneau et les cochons au bois de Boulogne²⁰¹.

Victor avait le défaut d'aimer beaucoup Mme Lavenelle, femme d'un espion qui a 40 000 [francs] de rente et qui avait la charge de rendre compte aux Tuileries des actions et propos du Général La Fayette²⁰². Le comique c'est que le Général Benjamin Constant et M. Bignon²⁰³ prenaient ce M. de Lavenelle pour confident de toutes leurs idées libérales. Comme on le voit d'avance, cet espion, terroriste en [17]93, ne parlait jamais que de marcher au château pour massacrer tous les Bourbons. Sa femme était si libertine, si amoureuse de l'homme physique, qu'elle acheva de me dégoûter des propos *libres* en français. J'adore ce genre de conversation en italien ; dès ma première jeunesse, sous-lieutenant au 6^e Dragons, il m'a fait horreur dans la bouche⁶ de Mme Henriett, la femme du Capitaine²⁰⁴. Cette Mme Lavenelle est sèche comme un parchemin et d'ailleurs sans nul esprit, et surtout sans passion, sans possibilité d'être émue autrement que par les belles cuisses d'une compagnie de grenadiers défilant dans le jardin des Tuileries en culottes de casimir blanc.

Telle n'était pas Mme Baraguey d'Hilliers²⁰⁵, du même genre, que bientôt je connus chez Mme Beugnot. Telles n'étaient pas à Milan Mme Ruga et Mme Aresi²⁰⁶. En un mot j'ai en horreur les propos libertins français, le mélange de l'esprit à l'émotion crispe mon âme, comme le liège que coupe un couteau offense mon oreille.

La description morale de ce Salon est peut-être bien longue, il n'y a plus que deux ou trois figures.

La charmante Louise Letort, fille du Général Letort des Dragons de la Garde que j'avais beaucoup connu à Vienne en 1809²⁰⁷. Mlle Louise, devenue depuis si belle et qui jusqu'ici a si peu d'affectation dans le caractère et en même temps tant d'élévation, est née la veille ou le lendemain de Waterloo. Sa mère, la

charmante Sarah Newton, épousa M. Victor de Tracy, fils du pair de France, alors major d'infanterie.

Nous l'appelions Barre de fer. C'est la définition de son caractère. Brave, plusieurs fois blessé en Espagne sous Napoléon, il a le malheur de voir en toutes choses le mal. Il y a 8 jours (Juin 1832) que le Roi Louis-Philippe a dissous le Régiment d'Artillerie de la Garde nationale dont M. Victor de Tracy était Colonel²⁰⁸. Député, il parle souvent et a le malheur d'être trop poli à la tribune. On dirait qu'il n'ose pas parler net. Comme son père il a été petitement jaloux de Napoléon. Actuellement que le héros est bien mort, il revient un peu, mais le héros vivait encore quand je débutai dans le Salon de la rue d'Anjou. J'y ai vu la joie causée par sa mort. Les regards voulaient dire : « Nous avions bien dit qu'un bourgeois devenu Roi ne pouvait pas faire une bonne fin. »

J'ai vécu 10 ans dans ce salon, reçu poliment, estimé, mais tous les jours moins lié, excepté avec mes amis. C'est là un des défauts de mon caractère. C'est ce défaut qui fait que je ne m'en prends pas aux hommes de mon peu d'avancement. Cela bien convenu malgré ce que le Général Duroc m'a dit deux ou trois fois de mes talents pour le militaire, je suis content dans une position inférieure. Admirablement content surtout quand je suis à 200 lieues de mon Chef, comme aujourd'hui²⁰⁹.

J'espère donc que si l'ennui n'empêche pas qu'on lise ce livre, on n'y trouvera pas de la rancune contre les hommes. On ne prend leur faveur qu'avec un certain hameçon. Quand je veux m'en servir je pêche une estime ou deux, mais bientôt l'hameçon fatigue ma main. Cependant en 1814, au moment où Napoléon m'envoya dans la 7^e Division²¹⁰, Mme la Comtesse Daru, femme d'un Ministre, me dit : « Sans cette maudite invasion, vous alliez être Préfet de grande ville. » J'eus quelque lieu de croire qu'il s'agissait de Toulouse²¹¹.

J'oubliais un drôle de caractère de femme, je négligeai de lui plaire, elle se fit mon ennemie. Mme de Montcertin²¹², grande et bien faite, fort timide, paresseuse, tout à fait dominée par l'habitude, avait deux amants : l'un pour la ville, l'autre pour la campagne, aussi disgracieux l'un que l'autre. Cet arrangement a duré je ne sais combien d'années. Je crois que c'était le peintre Scheffer qui était l'amant de la campagne, l'amant de ville était M. le Colonel, aujourd'hui Général Carbonnel, qui s'était fait garde du corps du Général La Fayette²¹³.

Un jour les 8 ou 10 nièces de Mme de Montcertin lui demandèrent ce que c'était que l'amour ; elle répondit : « C'est une vilaine chose, sale, dont on accuse quelquefois les femmes de chambre et quand elles en sont convaincues on les chasse. »

J'aurais dû faire le galant auprès de Mme Montcertin. Cela n'était

pas dangereux, jamais je n'aurais réussi car elle s'en tenait à ses deux hommes, et avait une peur effroyable de devenir grosse. Mais je la regardai comme une *chose* et non pas comme un être. Elle se vengea en répétant 3 ou 4 fois par semaine que j'étais un être léger, presque fou. Elle faisait le thé et il est très vrai que fort souvent de toute la soirée je ne lui parlais qu'au moment où elle m'offrait du thé.

La quantité de personnes auxquelles il fallait demander de leurs nouvelles en entrant dans ce salon me décourageait tout à fait.

Outre les 15 ou 20 petites-filles de M. de La Fayette ou leurs amies, presque toutes blondes au teint éclatant et à la figure commune (il est vrai que j'arrivais d'Italie) qui étaient rangées en bataille sur le divan bleu, il fallait saluer :

Mme la Comtesse de Tracy – 63 ans

M. le Comte de Tracy – 60 ans²¹⁴

le Général La Fayette

son fils George Washington La Fayette (vrai citoyen des États-Unis d'Amérique parfaitement pur de toute idée nobiliaire)

Mme de Tracy, mon amie, avait un fils

M. Victor de Tracy, né vers 1785

Mme Sarah de Tracy, sa femme, jeune et brillante, un modèle de la beauté délicate anglaise, un peu trop maigre

et deux filles, Mesdames George de La Fayette et de L'Aubépin.

Il fallait saluer aussi le grand M. de L'Aubépin, auteur, avec un moine qu'il nourrit, du *Mémorial*²¹⁵. Toujours présent, il dit 8 ou 10 mots par soirée.

Je pris pendant longtemps Mme George de La Fayette pour une religieuse que Mme de Tracy avait retirée chez elle par charité. Avec cette tournure elle a des idées arrêtées avec aspérité comme si elle était Janséniste. Or elle avait 4 ou 5 filles au moins. Mme de Maubourg, fille de M. La Fayette²¹⁶, en avait 5 ou 6. Il m'a fallu 10 ans pour distinguer les unes des autres toutes ces figures blondes disant des choses *parfaitement convenables*, mais pour moi à dormir debout, accoutumé que j'étais aux yeux parlants et au caractère décidé des belles Milanaises, et plus anciennement, à l'adorable simplicité des bonnes Allemandes. (J'ai été Intendant à Sagan, Silésie, et à Brunswick²¹⁷.)

M. de Tracy avait été l'ami intime du célèbre Cabanis, le père du matérialisme, dont le livre (*Rapports du physique et du moral*) avait été ma bible à 16 ans²¹⁸. Mme Cabanis et sa fille, haute de 6 pieds et malgré cela fort aimable, paraissaient dans ce Salon. M. de Tracy me mena chez elles, rue des Vieilles-Tuileries²¹⁹, au diable, j'en fus chassé par la chaleur. Dans ce temps-là, j'avais toute la délicatesse de nerfs italienne. Une chambre fermée et dedans 10 personnes

assises suffisaient pour me donner un malaise affreux, et presque me faire tomber. Qu'on juge de la chambre bien fermée avec un feu d'enfer.

Je n'insistai pas assez sur ce défaut physique, le feu me chassa de chez Mme Cabanis. M. de Tracy ne me l'a jamais pardonné. J'aurais pu dire un mot à Mme la Comtesse de Tracy, mais en ce temps-là j'étais gauche à plaisir, et même un peu en ce temps-ci.

Mlle Cabanis malgré ses 6 pieds voulait se marier ; elle épousa un petit danseur, avec une perruque bien soignée, M. Dupaty, prétendu sculpteur, auteur du Louis XIII de la place Royale à cheval sur une espèce de mulet²²⁰. Ce mulet est un cheval arabe que je voyais beaucoup chez M. Dupaty. Ce pauvre cheval se morfondait dans un coin de l'atelier. M. Dupaty me faisait grand accueil comme écrivain sur l'Italie et auteur d'une histoire de la Peinture. Il était difficile d'être plus *convenable* et plus vide de chaleur, d'imprévu, d'élan etc. que ce brave homme. Le dernier des métiers pour ces Parisiens si soignés, si propres, si *convenables*, c'est la Sculpture.

M. Dupaty, si poli, était de plus très brave, il aurait dû rester militaire.

Je connus chez Mme Cabanis un honnête homme mais bien bourgeois, bien étroit dans ses idées, bien méticuleux dans toute sa petite politique de ménage. Le but unique de M. Thurot, Professeur de grec, était d'être membre de l'Académie des inscriptions²²¹. Par une contradiction effroyable, cet homme, qui ne se mouchait pas sans songer à ménager quelque vanité qui pouvait influencer à mille lieues de distance sur sa nomination à l'Académie, était ultra libéral. Cela nous lia d'abord, mais bientôt sa femme, bourgeoise à laquelle je ne parlais jamais que par force, me trouva imprudent.

Un jour, M. de Tracy et M. Thurot me demandèrent ma politique, je me les aliénaï tous deux par ma réponse :

« Dès que je serais au pouvoir, je réimprimerais la liste des émigrés déclarant que Napoléon a usurpé un pouvoir qu'il n'avait pas en les rayant. Les 3/4 sont morts, je les exilerais dans les Départements des Pyrénées et 2 ou 3 voisins. Je ferais cerner ces 4 ou 5 départements par deux ou trois petites armées qui pour l'effet moral bivouaqueraient au moins 6 mois de l'année. Tout émigré qui sortirait de là serait impitoyablement fusillé.

« Leurs biens rendus par Napoléon, vendus en morceaux, non supérieurs à 2 arpents, les émigrés jouiraient de pensions de 1 000, 2 000, 3 000 francs par an. Ils pourraient choisir un séjour dans les pays étrangers. Mais s'ils couraient le monde pour intriguer, plus de pardon²²². »

Les figures de MM. Thurot et de Tracy s'allongeaient pendant

l'explication de ce plan, je semblais atroce à ces petites âmes étiolées par la politesse de Paris. Une jeune femme présente admira mes idées, et surtout l'excès d'imprudence avec lequel je me livrais, elle vit en moi le *Huron* (Roman de Voltaire)²²³.

L'extrême bienveillance de cette jeune femme m'a consolé de bien des irréussites. Je n'ai jamais été son amant tout à fait. Elle était extrêmement coquette, extrêmement occupée de parure, parlant toujours de beaux hommes, liée avec tout ce qu'il y avait de brillant dans les loges de l'Opéra Buffa.

J'arrange un peu pour qu'elle ne soit pas reconnue. Si j'eusse eu la prudence de lui faire comprendre que je l'aimais elle en eût probablement été bien aise. Le fait est que je ne l'aimais pas assez pour oublier que je ne suis pas beau. Elle l'avait oublié. À l'un de mes départs de Paris, elle me dit au milieu de son salon : « J'ai un mot à vous dire », et, dans un passage qui conduisait à une antichambre où heureusement il n'y avait personne, elle me donna un baiser sur la bouche, je le lui rendis avec ardeur. Je partis le lendemain et tout finit là²²⁴.

Mais avant d'en venir là, nous nous *parlâmes* plusieurs années, comme on dit en Champagne. Elle me racontait fidèlement, à ma demande, tout le mal qu'on disait de moi.

Elle avait un ton charmant, elle avait l'air ni d'approuver ni de désapprouver. Avoir ici un ministre de la Police est ce que je trouve de plus doux dans les amours d'ailleurs si froides de Paris.

On n'a pas d'idée des propos atroces que l'on apprend. Un jour elle me dit : « M... l'espion a dit chez M. de Tracy : “Ah ! voilà M. Beyle qui a un habit neuf, on voit bien que Mme Pasta vient d'avoir un bénéfice²²⁵.” »

Cette bêtise plut. M. de Tracy ne me pardonnait pas cette liaison publique (autant qu'innocente) avec cette actrice célèbre.

Le piquant de la chose, c'est que Céline qui me rapportait le propos de l'espion était peut-être elle-même jalouse de mon assiduité chez Mme Pasta.

À quelque heure que mes soirées ailleurs se terminassent j'allais chez Mme Pasta (rue de Richelieu vis-à-vis la Bibliothèque, hôtel des Lillois n° 63²²⁶). Je logeais à cent pas de là au n° 47. Ennuyé de la colère du portier fort contrarié de m'ouvrir souvent à 3 heures du matin, je finis par loger dans le même hôtel que Mme Pasta. 15 jours après je me trouvai diminué de 70 % dans le salon de Mme de Tracy. J'eus le plus grand tort de ne pas consulter mon amie Mme de Tracy. Ma conduite à cette époque n'est qu'une suite de caprices. Marquis, Colonel avec 40 000 francs de rente je serais parvenu à me perdre.

J'aimais passionnément non pas la musique, mais uniquement la

musique de Cimarosa et de Mozart²²⁷. Le salon de Mme Pasta était le Rendez-vous de tous les Milanais qui venaient à Paris. Par eux quelquefois, par hasard j'entendais prononcer le nom de Métilde.

Métilde à Milan apprit que je passais ma vie chez une actrice. Cette idée finit peut-être de la guérir.

J'étais parfaitement aveugle à tout cela. Pendant tout un été j'ai joué au Pharaon²²⁸ jusqu'au jour chez Mme Pasta ; silencieux, ravi d'entendre parler milanais, et respirant l'idée de Métilde par tous les sens. Je montais dans ma charmante chambre au 3^e et je corrigeais les larmes aux yeux les épreuves de *l'Amour*. C'est un livre écrit au crayon à Milan, dans mes intervalles lucides. Y travailler à Paris me faisait mal, je n'ai jamais voulu l'arranger²²⁹.

Les hommes de lettres disent : « Dans les pays étrangers on peut avoir des pensées ingénieuses, on ne sait *faire un livre* qu'en France. » Oui si le seul but d'un livre est de *faire comprendre une idée*, non s'il espère en même temps faire sentir, donner quelque nuance d'émotions.

La règle française n'est bonne que pour un livre d'histoire, par exemple *l'Histoire de la Régence* de M. Lemontey²³⁰ dont j'admirais ce matin le style vraiment académique. La Préface de M. Lemontey (avare que j'ai beaucoup connu chez M. le Comte Beugnot) peut passer pour un modèle de ce style académique.

Je plaindrais presque sûrement aux sots si je prenais la peine d'arranger ainsi quelques morceaux du présent bavardage. Mais peut-être, écrivant ceci comme une lettre, à 30 pages par séance, à *mon insu*, je fais *ressemblant*.

Or avant tout je veux être vrai. Quel miracle ce serait dans ce siècle de Comédie, dans une société dont les 3/4 des acteurs sont des charlatans aussi effrontés que M. Magendie²³¹ ou M. le Comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély, ou M. le Baron Gérard !

Un des caractères du siècle de la Révolution (1789-1832) c'est qu'il n'y ait point de grand succès sans un certain degré d'impudeur et même de charlatanisme décidé. M. de La Fayette seul est au-dessus du charlatanisme qu'il ne faut point confondre ici avec l'accueil obligeant, *arme nécessaire* d'un chef de parti.

J'avais connu chez Mme Cabanis un homme qui certes n'est pas charlatan, M. Fauriel (l'ancien amant de Mme Condorcet)²³². C'est avec M. Mérimée et moi le seul exemple à moi connu de non-charlatanisme, parmi les gens qui se mêlent d'écrire.

Aussi M. Fauriel n'a-t-il aucune réputation. Un jour le libraire Bossanges me fit offrir 50 exemplaires d'un de ses ouvrages si je voulais non seulement faire un bel article d'annonce, mais encore le faire insérer dans je ne sais quel journal où alors (pour 15 jours) j'étais en faveur²³³. Je fus scandalisé et prétendis faire l'article pour

un seul exemplaire. Bientôt le dégoût de faire ma cour à des faquins sales me fit cesser de voir ces journalistes et j'ai à me reprocher de ne pas avoir fait l'article.

Mais ceci se passait en 1826 ou 27. Revenons à 1821. M. Fauriel, traité avec mépris par Mme Condorcet à sa mort²³⁴ (ce ne fut qu'une femme à plaisir physique), allait beaucoup chez une petite pie-grièche à demi bossue, Mlle Clarke²³⁵.

C'était une Anglaise qui avait de l'esprit, on ne saurait le nier, mais un esprit comme les cornes du chamois : sec, dur et tortu. M. Fauriel qui alors goûtait beaucoup mon mérite me mena bien vite chez Mlle Clarke. J'y retrouvai mon ami Augustin Thierry (auteur de l'histoire de la Conquête de Guillaume) qui là faisait la pluie et le beau temps. Je fus frappé de la superbe figure de Mme Bellocq (femme du peintre) qui ressemblait étonnamment à Lord Byron qu'alors j'aimais beaucoup²³⁶. Un homme fin qui me prenait pour un Machiavel parce que j'arrivais d'Italie, me dit : « Ne voyez-vous pas que vous perdrez votre temps avec Mme Bellocq ? Elle fait l'amour avec Mlle Montgolfier (petit monstre horrible avec de beaux yeux)²³⁷. »

Je fus étourdi, et de mon machiavélisme, et de mon prétendu amour pour Mme Bellocq, et encore plus de l'amour de cette dame. Peut-être en est-il quelque chose.

Au bout d'un an ou deux Mlle Clarke me fit une querelle d'Allemand à la suite de laquelle je cessai de la voir, et M. Fauriel, dont bien me fâche, prit son parti²³⁸. MM. Fauriel et Victor Jacquemont s'élèvent à une immense hauteur au-dessus de toutes mes connaissances de ces premiers mois de mon retour à Paris. Mme la Comtesse de Tracy était au moins à la même hauteur. Au fait je surprenais ou scandalisais⁷ toutes mes connaissances. J'étais un Monstre ou un Dieu. Encore aujourd'hui toute la société de Mlle Clarke croit fermement que je suis un monstre.

Un monstre d'immoralité surtout. Le lecteur sait à quoi s'en tenir, je n'étais allé qu'une fois chez les filles, et l'on se souvient peut-être de mes succès auprès de cette fille d'une céleste beauté, Alexandrine.

Voici ma vie à cette époque. Levé à 10 heures je me trouvais à 10 1/2 au Café de Rouen, où je rencontrais le Baron de Lussinge et mon cousin Colomb (homme intègre, juste, raisonnable, mon ami d'enfance)²³⁹. Le mal, c'est que ces deux êtres ne comprenaient absolument rien⁸ à la théorie du cœur humain et à la peinture de ce cœur par la littérature et la musique. Le raisonnement à perte de vue sur cette matière, les conséquences à tirer de chaque anecdote nouvelle *et bien prouvée*, forment de bien loin la conversation la plus intéressante pour moi. Par la suite il s'est trouvé que

M. Mérimée que j'estime tant n'avait pas non plus le goût de ce genre de conversation. Mon ami d'enfance, l'excellent Crozet (Ingénieur en Chef du Département de l'Isère), excelle dans ce genre²⁴⁰. Mais sa femme me l'a enlevé depuis nombre d'années, jalouse de notre amitié. Quel dommage ! Quel être supérieur que M. Crozet s'il eût habité Paris. Le mariage et surtout la province vieillissent étonnamment un homme. L'esprit devient paresseux, et un mouvement du cerveau à force d'être rare devient pénible et bientôt impossible.

Après avoir savouré au Café de Rouen notre excellente tasse de Café et deux brioches j'accompagnais Lussinge à son Bureau. Nous prenions par les Tuileries et par les quais, nous arrêtant à chaque marchand d'estampes. Quand je quittais Lussinge le moment affreux de la journée commençait pour moi. J'allais, par la grande chaleur de cette année, chercher l'ombre et un peu de fraîcheur sous les grands marronniers des Tuileries. « Puisque je ne puis l'oublier ne ferais-je pas mieux de me tuer ? » me disais-je. Tout m'était à charge. J'avais encore en 1821 les restes de cette passion pour la peinture d'Italie qui m'avait fait écrire sur ce sujet, en 1816 et [18]17. J'allais au Musée²⁴¹ avec un billet que Lussinge m'avait procuré. La vue de ces chefs-d'œuvre ne faisait que me rappeler plus vivement Brera²⁴² et Métilde. Quand je rencontrais le nom français correspondant dans un livre je changeais de couleur.

J'ai bien peu de souvenirs de ces jours qui tous se ressemblaient. Tout ce qui plaît à Paris me faisait horreur. Libéral moi-même je trouvais les libéraux outrageusement niais. Enfin je vois que j'ai conservé un souvenir triste et offensant pour moi, de tout ce que je voyais alors.

Le gros Louis XVIII avec ses yeux de bœuf, traîné lentement par ses six gros chevaux que je rencontrais sans cesse, me faisait particulièrement horreur. J'achetai quelques pièces de Shakespeare édition anglaise à 30 sous la pièce, je les lisais aux Tuileries et souvent je laissais le livre pour songer à Métilde. L'intérieur de ma chambre solitaire était affreux pour moi.

Enfin, cinq heures arrivait, je volais à la table d'hôte de l'hôtel de Bruxelles. Là je retrouvais Lussinge sombre, fatigué, ennuyé, le brave Barot, l'élégant Poitevin, 5 ou 6 originaux de table d'hôte, espèce qui côtoie le Chevalier d'industrie d'un côté et le conspirateur subalterne de l'autre. À cette table d'hôte je reconnus M. Alpy autrefois aide de camp du Général Michaud²⁴³ et qui allait chercher les bottes du Général. Étonné je le revis là Colonel et gendre de M. Kensinger, riche, bête, Ministériel et maire de Strasbourg²⁴⁴. Je ne parlai pas à ce Colonel ni à son beau-père. Un homme maigre assez grand, jaune et bavard me frappa. Il y avait

un peu du feu sacré de Jean-Jacques Rousseau dans ses phrases en faveur des Bourbons, que toute la table trouvait plates et ridicules. Cet homme avait la tournure, antipode de la grâce, d'un officier autrichien, plus tard il devint célèbre : c'est M. Courvoisier, garde des Sceaux²⁴⁵. Lussing l'avait connu à Besançon.

Après le dîner le Café était encore un bon moment pour moi. Tout au contraire de la promenade au boulevard de Gand²⁴⁶ fort à la mode et rempli de poussière. Être dans ce lieu-là, rendez-vous des élégants subalternes, des officiers de la garde, des filles de la première classe et des bourgeoises élégantes leurs rivales, était un supplice pour moi⁹.

Là je rencontrais un de mes amis d'enfance, le Comte de Barral, bon et excellent garçon qui, petit-fils d'un avare célèbre, commençait à 30 ans à ressentir les atteintes de cette triste passion²⁴⁷. Le marquis de Barral son grand-père²⁴⁸...

Bouillon 3 a mes²⁴⁹

étrenne père Dom[inique]²⁵⁰.

En 1810 ce me semble M. de Barral ayant perdu tout ce qu'il avait au jeu je lui prêtai quelque argent et je le forçai à partir pour Naples. Son père, fort galant homme, lui faisait une pension de 6 000 francs.

Au bout de quelques années Barral de retour de Naples me trouva vivant avec une actrice chantante qui chaque soir à 11 heures et 1/2 venait s'établir dans mon lit²⁵¹. Je rentrais à une heure et nous soupions avec une perdrix froide et du vin de Champagne. Cette liaison a duré 2 ou 3 ans. Mlle B[éreyter] avait une amie, fille du célèbre Rose, le marchand de culottes de peau. Molé le célèbre acteur²⁵² avait séduit les trois sœurs, filles charmantes²⁵³. L'une d'elles est aujourd'hui Mme la Marquise de D... Anette de chute en chute vivait alors avec un homme de la Bourse, je la vantai tant à Barral qu'il en devint amoureux. Je persuadai à la jolie Anette de quitter son vilain agioteur. Barral n'avait pas exactement 5 francs le 2 du mois. Le 1^{er}, en revenant de chez son banquier avec 500 francs, il allait dégager sa montre qui était en gage et jouer les 400 francs qui lui restaient. Je pris de la peine, je donnai deux dîners aux parties belligérantes chez Véry aux Tuileries²⁵⁴, et enfin je persuadai à Anette de se faire l'économe du Comte et de vivre sagement avec lui des 500 francs donnés par le père. Aujourd'hui (1832) il y a 10 ans que ce ménage dure. Malheureusement Barral est devenu riche : il a 20 000 francs de rente au moins, et avec la richesse est venue une avarice atroce.

En 1817²⁵⁵ j'avais été très amoureux d'Anette pendant 15 jours, après quoi je lui avais trouvé les idées *étroites et parisiennes*. C'est pour moi le plus grand remède à l'amour. Le soir au milieu de la

poussière du boulevard de Gand je trouvais cet ami d'enfance et cette bonne Anette. Je ne savais que leur dire. Je périssais d'ennui et de tristesse. Les filles ne m'égayaient point. Enfin vers les 10 heures 1/2 j'allais chez Mme Pasta pour le Pharaon, et j'avais le chagrin d'arriver le premier et d'être réduit à la conversation toute de cuisine de la *Rachele*, mère de la Giuditta. Mais elle me parlait milanais, quelquefois je trouvais avec elle quelque nigaud nouvellement arrivé de Milan auquel elle avait donné à dîner. Je demandais timidement à ce niais des nouvelles de toutes les jolies femmes de Milan. Je serais mort plutôt que de nommer Métilde, mais quelquefois d'eux-mêmes ils m'en parlaient. Ces soirées faisaient époque dans ma vie. Enfin le Pharaon commençait. Là plongé dans une rêverie profonde je perdais ou gagnais 30 francs en 4 heures²⁵⁶.

J'avais tellement abandonné tout soin de mon honneur que quand je perdais plus que je n'avais dans ma poche je disais à qui gagnait : « Voulez-vous que je monte chez moi ? » On répondait : « *Non, si figuri* ²⁵⁷ ! » Et je ne payais que le lendemain. Cette bêtise souvent répétée me donna la réputation d'un pauvre. Je m'en aperçus dans la suite aux lamentations que faisait l'excellent Pasta, le mari de la Judith, quand il me voyait perdre 30 ou 35 francs. Même après avoir ouvert les yeux sur ce détail je ne changeai pas de conduite.

Chapitre [6]

Quelquefois j'écrivais une date sur un livre que j'achetais et l'indication du sentiment qui me dominait. Peut-être trouverai-je quelque date dans mes livres. Je ne sais trop comment j'eus l'idée d'aller en Angleterre. J'écrivis à M..., mon banquier, de me donner une lettre de crédit de mille écus sur Londres, il me répondit qu'il n'avait plus à moi que 126 francs. J'avais de l'argent je ne sais où, à Grenoble peut-être, je le fis venir et je partis.

Ma première idée de Londres me vint ainsi en 1821. Un jour vers 1816 je crois, à Milan je parlais du suicide avec le célèbre Brougham (aujourd'hui Lord Brougham, Chancelier d'Angleterre et qui bientôt sera mort à force de travail).

« Quoi de plus désagréable, me dit Brougham, que l'idée que tous les journaux vont annoncer que vous vous êtes brûlé la cervelle, et ensuite entrer dans votre vie privée pour chercher les motifs ?... Cela est à dégoûter de se tuer. – Quoi de plus simple, répondis-je, que¹ de prendre l'habitude d'aller se promener sur mer, avec les bateaux pêcheurs ? Un jour de gros temps, on tombe à la mer par accident²⁵⁸. »

Cette idée de me promener en mer me séduisit. Le seul écrivain lisible pour moi était Shakespeare, je me faisais une fête de le voir jouer. Je n'avais rien vu de Shakespeare en 1817, à mon premier voyage en Angleterre.

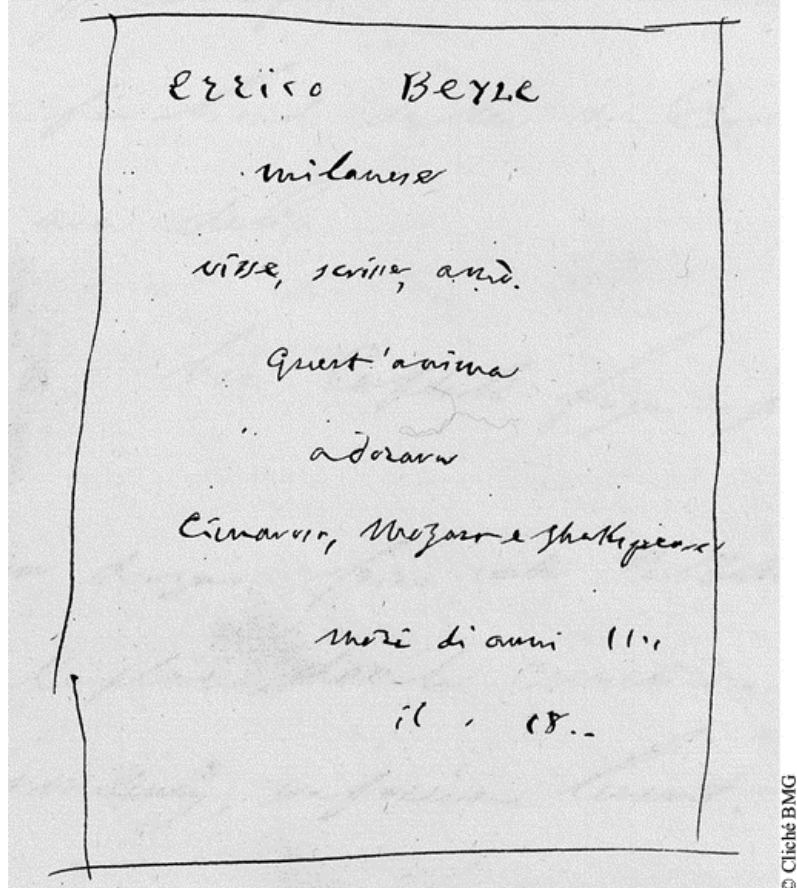
Je n'ai aimé avec passion en ma vie que :

Cimarosa

Mozart

et Shakespeare.

À Milan en 1820 j'avais envie de mettre cela sur ma tombe. Je pensais chaque jour à cette inscription, croyant bien que je n'aurais de tranquillité que dans la tombe. Je voulais une tablette de marbre de la forme d'une carte à jouer²⁵⁹.



N'ajouter aucun signe sale, aucun ornement plat. Faire graver cette inscription en caractères majuscules. Je hais Grenoble, je suis arrivé à Milan en mai 1800, j'aime cette ville. Là j'ai trouvé les plus grands plaisirs et les plus grandes peines, là surtout ce qui fait la patrie : j'ai trouvé les premiers plaisirs. Là je désire passer ma vieillesse, et mourir²⁶⁰.

Que de fois, balancé sur une barque solitaire par les ondes du lac de Côme, je me disais avec délices :

*hic captabis frigus opacum*²⁶¹.

Si je laisse de quoi faire cette tablette, je prie qu'on la place dans le cimetière d'Andilly près Montmorency, exposée au levant²⁶². Mais surtout je désire n'avoir pas d'autre monument, rien de parisien, rien de *vaudevilique*, j'abhorre ce genre. Je l'abhorrais bien plus en 1821. L'esprit français que je trouvais dans les théâtres de Paris allait presque jusqu'à me faire m'écrier tout haut : « Canaille ! Canaille ! Canaille²⁶³ ! » Je sortais après le 1^{er} acte²⁶⁴. Quand la

musique française était jointe à l'esprit français, l'*horreur* allait jusqu'à me faire faire des grimaces²⁶⁵ et me donner en spectacle. Mme Longueville²⁶⁶ me donna un jour sa loge au théâtre Feydeau²⁶⁷. Par bonheur je n'y menai personne. Je m'enfuis au bout d'un quart d'heure faisant des grimaces ridicules et faisant vœu de ne pas rentrer à Feydeau de deux ans : j'ai tenu ce serment.

Tout ce qui ressemble aux romans de Mme de Genlis, à la poésie de MM. Legouvé, Jouy, Campenon, Treneuil²⁶⁸, m'inspirait la même horreur. Rien de plus plat écrire en 1832, tout le monde pense ainsi, en 1821 Lussinge se moquait de mon insupportable orgueil quand je lui montrais ma haine convulsive. Il en concluait que sans doute M. de Jouy ou M. Campenon avait fait une sanglante critique de quelqu'un de mes écrits. Un critique qui s'est moqué de moi m'inspire un tout autre sentiment. Je rejuge à chaque fois que je relis sa critique qui a raison de lui ou de moi²⁶⁹.

Ce fut ce me semble en Septembre 1821²⁷⁰ que je partis pour Londres. Je n'avais que du dégoût pour Paris. J'étais aveugle, j'aurais dû demander des conseils à Mme la Comtesse de Tracy. Cette femme adorable et de moi aimée comme une mère, non mais comme une ex-jolie femme mais sans aucune idée d'amour terrestre, avait alors 63 ans. J'avais repoussé son amitié par mon peu de confiance. J'aurais dû être l'ami, non, l'amant de Céline. Je ne sais si j'aurais réussi alors comme amant, mais je vois clairement aujourd'hui que j'étais sur le bord de l'intime amitié. J'aurais d   ne pas repousser le renouvellement de connaissance avec Mme la Comtesse Berthois.

J'étais au désespoir, ou pour mieux dire profondément dégoûté de la vie de Paris, de moi surtout. Je me trouvais tous les défauts, j'aurais voulu être un autre. J'allais à Londres chercher un remède au Spleen²⁷¹ et je l'y trouvai assez. Il fallait mettre une colline entre moi et la vue du d  me de Milan, les pièces de Shakespeare et l'acteur Kean (prononcer K  ne)²⁷² furent cet   v  nement. Assez souvent² je trouvais dans la société des gens qui venaient me faire compliment sur un de mes ouvrages, j'en avais fait bien peu alors²⁷³. Et le compliment fait et répondu nous ne savions que nous dire. Ces complimenteurs parisiens s'attendant à quelque réponse de vaudeville devaient me trouver bien gauche et peut-être bien orgueilleux. Je suis accoutumé à paraître le contraire de ce que je suis. Je regarde et j'ai toujours regard   mes ouvrages comme des billets à la loterie²⁷⁴. Je n'estime que d'être réimprimé en 1900. Pétrarque comptait sur son poème latin de l'*Africa* et ne songeait guère à ses sonnets.

Parmi les complimenteurs, deux me frappèrent. L'un de 50 ans, grand et fort bel homme, ressemblait étonnamment à *Jupiter*

*Mansuetus*²⁷⁵. En 1821 j'étais encore fou du sentiment qui m'avait fait écrire, 4 ans auparavant, le commencement du 2nd volume de *l'Histoire de la Peinture*. Ce complimenteur si bel homme parlait avec l'afféterie des lettres de Voltaire ; il avait été condamné à mort à Naples en 1800 ou 1799. Il s'appelait *di Fiori* et se trouve aujourd'hui le plus cher de mes amis²⁷⁶. Nous avons été 10 ans sans nous comprendre ; alors je ne savais comment répondre à son petit tortillage à la Voltaire.

Le second complimenteur avait des cheveux anglais blonds superbes, bouclés. Il pouvait avoir 30 ans et s'appelait *Edouard Edwards*. Ancien mauvais sujet sur le pavé de Londres et Commissaire des Guerres je crois dans l'armée d'occupation commandée par le duc de Wellington. Dans la suite quand j'appris qu'il avait été mauvais sujet sur le pavé de Londres, travaillant pour les journaux, visant à faire quelque calembour célèbre je m'étonnai bien qu'il ne fût pas Chevalier d'industrie. Le pauvre Edouard Edwards avait une autre qualité : il était naturellement et parfaitement brave. Tellement naturellement que lui qui se vantait de tout avec une vanité plus que française s'il est possible, et sans la retenue française, ne parlait jamais de sa bravoure.

Je trouvai M. Edouard dans la diligence de Calais²⁷⁷. Se trouvant avec un auteur français, il se crut obligé de parler et fit mon bonheur. J'avais compté sur le paysage pour m'amuser. Il n'y a rien de si plat (pour moi du moins) que la route par Abbeville, Montreuil-sur-Mer, etc. Ces longues routes blanches se dessinant au loin sur un terrain platement ondulé auraient fait mon malheur sans le bavardage d'Edwards.

Cependant les murs de Montreuil et la faïence du déjeuner me rappelèrent tout à fait l'Angleterre.

Nous voyagions avec un nommé *Smidt*²⁷⁸, ancien secrétaire du plus petitement intrigant des hommes, M. le conseiller d'État Fréville, que j'avais connu chez Mme Nardot²⁷⁹ (rue de Ménars n° 4). Ce pauvre Smidt d'abord assez honnête avait fini par être espion politique. M. de Cazes²⁸⁰ l'envoyait dans les congrès, aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Toujours intrigant et à la fin je crois volant, changeant de fortune tous les 6 mois, un jour Smidt me rencontra et me dit que comme mariage *de convenance* et non d'inclination, il allait épouser la fille du Maréchal Oudinot, Duc de Reggio, qui à la vérité a un Régiment de filles et demandait l'aumône à Louis XVIII tous les 6 mois.

« Épousez ce soir, mon cher ami », lui dis-je tout surpris. Mais j'appris 15 jours après que M. le duc de Cazes apprenant malheureusement la fortune de ce pauvre Smidt s'était cru obligé d'écrire un mot au beau-père. Mais Smidt était assez bon diable et

assez bon compagnon.

À Calais je fis une grosse sottise. Je parlai à table d'hôte comme un homme qui n'a pas parlé depuis un an. Je fus très gai. Je m'enivrai presque de Bière anglaise. Un demi-manant – Capitaine anglais au petit cabotage – fit quelques objections à mes contes, je lui répondis gaiement et en bon enfant. La nuit j'eus une indigestion terrible, la 1^{re} de ma vie. Quelques jours après Edwards me dit avec mesure, chose si rare chez lui, qu'à Calais j'aurais dû répondre vertement et non gaiement au Capitaine anglais.

Cette faute horrible je l'ai commise une autre fois en 1813 à Dresde envers M. ..., depuis fou. Je ne manque point de bravoure, une telle chose ne m'arriverait plus aujourd'hui. Mais dans ma jeunesse quand j'improvisais j'étais fou. Toute mon attention était à la beauté des images que j'essayais de rendre. L'avertissement de M. Edwards fut pour moi comme le chant du coq pour saint Pierre. Pendant 2 jours nous cherchâmes le Capitaine anglais dans toutes les infâmes tavernes que ces sortes de gens fréquentent près de la tour ce me semble.

Le second jour je crois Edwards me dit avec mesure, politesse et même élégance : « Chaque nation voyez-vous met de certaines façons à se battre, notre manière à nous Anglais est baroque » etc., etc., etc. Enfin le résultat de toute cette philosophie était de me prier de le laisser parler au Capitaine, qui, il y avait 10 à parier contre un, malgré l'éloignement national pour les Français, dirait qu'il n'avait nullement eu l'intention de m'offenser etc., etc., etc. Mais enfin si l'on se battait Edwards me suppliait de permettre qu'il se battît à ma place. « Est-ce que vous [vous] foutez de moi ? » lui dis-je. Il y eut des paroles dures, mais enfin il me convainquit qu'il n'y avait de sa part qu'excès de zèle et nous nous remîmes à chercher le Capitaine. Deux ou trois fois je sentis tous les poils de mes bras se hérissier sur moi, croyant reconnaître le Capitaine. J'ai pensé depuis que la chose m'eût été difficile sans Edwards ; j'étais ivre de gaieté, de bavardage et de bière à Calais. Ce fut la première infidélité au souvenir de Milan.

Londres me toucha beaucoup à cause des promenades le long de la Tamise vers *little Chelsea* (little chelsy). Il y avait là de petites maisons garnies de rosiers qui furent pour moi la véritable élogie. Ce fut la première fois que ce genre fade me touchait³.

Je comprends⁴ aujourd'hui que mon âme était toujours bien malade. J'avais une horreur presque hydrophobique à l'aspect de tout être grossier. La conversation d'un gros marchand de province grossier m'hébétait et me rendait malheureux pour tout le reste de la journée, par exemple, le riche banquier Charles Durand de Grenoble qui me parlait avec amitié²⁸¹. Cette disposition d'enfance

qui m'a donné tant de moments noirs de 15 ans à 25, reprenait avec force.

2^{do} J'étais si malheureux que j'aimais les figures connues. Toute figure nouvelle, qui dans l'état de santé m'amuse, alors m'importunait.

Le hasard me conduisit à Tavistock Hotel, Covent-Garden. C'est l'hôtel des gens aisés qui de la province viennent à Londres. Ma chambre, toujours ouverte dans ce pays du vol avec impunité²⁸², avait 8 pieds de large et 10 de long. Mais en revanche on allait déjeuner dans un salon qui pouvait avoir cent pieds de long, 30 de large et 20 de haut. Là, on mangeait⁵ tout ce qu'on voulait et tant qu'on voulait pour 50 sous (2 shillings). On vous faisait des biftecks à l'infini, ou l'on plaçait devant vous un morceau de bœuf rôti de 40 livres avec un couteau bien tranchant. Ensuite venait le thé pour cuire toutes ces viandes. Ce salon s'ouvrait en arcades sur la place de Covent-Garden. Je trouvais là tous les matins une trentaine de bons Anglais marchant avec gravité et beaucoup avec l'air malheureux. Il n'y avait ni affectation ni fatuité françaises et bruyantes. Cela me convint, j'étais moins malheureux dans ce salon. Le déjeuner me faisait toujours passer non pas une heure ou deux comme une diversion, mais une bonne heure.

Cahier n°2¹

[Suite de la *Vie de Henri Brulard*]²⁸³

LIFE
2nd Cahier de 151 à 270

[*Suite du mémoire de ce qui lui est arrivé pendant ce qu'il appelle son dernier voyage à Paris, du 21 juin 1821 au 6 novembre 1830, époque à laquelle il se rendit à Trieste, en qualité de consul de France (Pour le commencement, voir le cahier n° 1, pages 1 à 150).*]

J'appris à lire machinalement les journaux anglais, qui au fond ne m'intéressaient point. Plus tard, en 1826, j'ai été bien malheureux sur cette même place de Covent-Garden²⁸⁴ au Ouxkum Hotel²⁸⁵ ou quelque nom aussi disgracieux, à l'angle opposé à Tavistock. De 1826 à 1832 je n'ai pas eu de malheurs.

On ne donnait point encore Shakespeare le jour de mon arrivée à Londres, j'allai à Haymarket qui ce me semble était ouvert. Malgré l'air malheureux de la salle je m'y amusai assez.

She stoops to conquer, comédie de ...²⁸⁶, m'amusa infiniment à cause du jeu de Jones, de l'acteur qui faisait le mari de Miss ..., qui s'abaissait pour conquérir : c'est un peu le sujet des ... de Marivaux. Une jeune fille à marier se déguise en femme de chambre²⁸⁷.

*Beaux Stratagem*²⁸⁸ m'amusa fort. Le jour j'errais dans les environs de Londres. J'allais souvent à Richmond.

Cette fameuse terrasse offre le même mouvement de terrain que Saint-Germain-en-Laye. Mais la vue plonge de moins haut peut-être sur des prés d'une charmante verdure parsemés de grands arbres vénérables par leur antiquité. On n'aperçoit au contraire du haut de la terrasse de Saint-Germain que du sec et du rocailleux. Rien n'est égal à cette fraîcheur du vert en Angleterre et à la beauté de ses arbres, les couper serait un crime et un déshonneur, tandis qu'au plus petit besoin d'argent le propriétaire français vend les 5 ou 6 grands chênes qui sont dans son domaine²⁸⁹. La vue de Richmond,

celle de Windsor me rappelaient ma chère Lombardie, les monts de Brianza, Desio, Como, la Cadenabbia, le sanctuaire de Varèse, beaux pays où se sont placés mes beaux jours. J'étais si fou dans ces moments de bonheur que je n'ai presque aucun souvenir distinct, tout au plus quelque date pour marquer sur un livre nouvellement acheté l'endroit où je l'avais lu. La moindre remarque marginale fait que si je relis jamais ce livre je reprends le fil de mes idées et *vais en avant*. Si je ne trouve aucun souvenir en relisant un livre, le travail est à recommencer²⁹⁰.

Un soir, assis sur le pont qui est au bas de la terrasse de Richmond, je lisais les Mémoires de Mme Hutchinson, c'est l'une de mes passions²⁹¹. « Mister Bell ! » dit un homme en s'arrêtant droit devant moi.

C'était M. B... que j'avais vu en Italie, chez Milady Jersey à Milan²⁹². M. B..., homme très fin de quelque 50 ans, sans être précisément de la bonne compagnie y était admis (en Angleterre les classes sont marquées, comme aux Indes au pays des Parias, voyez la *Chaumière indienne*²⁹³).

« Avez-vous vu Lady Jersey ? – Non, je la connaissais trop peu à Milan et l'on dit que vous autres voyageurs anglais êtes un peu sujets à perdre la mémoire en repassant la Manche. – Quelle idée ! Allez-y. – Être reçu froidement, simplement n'être pas reconnu me ferait beaucoup plus de peine que ne pourrait me faire de plaisir la réception la plus empressée. – Vous n'avez pas vu MM. Hobhouse²⁹⁴, Brougham ? » Même réponse.

M. B..., qui avait toute l'activité d'un diplomate, me demanda beaucoup de nouvelles de France. « Les jeunes gens de la petite-bourgeoisie bien élevés et ne sachant où se placer, trouvant partout devant eux les protégés de la Congrégation, renverseront la Congrégation et, par occasion, les Bourbons²⁹⁵. » (Ceci ayant l'air d'une prédiction je laisse au lecteur bienveillant²⁹⁶ toute liberté de n'y pas croire.) J'ai placé cette phrase pour ajouter que mon extrême dégoût de tout ce dont je parlais me donna apparemment cet air malheureux sans lequel on n'est pas considéré en Angleterre.

Quand M. B... comprit que je connaissais M. de La Fayette, M. de Tracy :

« Eh, me dit-il avec l'air du plus profond étonnement, vous *n'avez pas donné plus d'ampleur à votre voyage !*

Il dépendait de vous de dîner deux fois la semaine chez Lord Holland²⁹⁷, chez Lady N..., chez Lady...

– Je n'ai pas même dit à Paris que je venais à Londres. Je n'ai qu'un objet : voir jouer les pièces de Shakespeare. »

Quand M. B... m'eut bien compris, il crut que j'étais devenu fou. La première fois que j'allai au bal d'*Almack*²⁹⁸, mon banquier voyant

mon billet d'admission me dit avec un soupir : « Il y a 22 ans Monsieur que je travaille pour aller à ce bal, où vous serez dans une heure ! »

La société étant divisée par tranches comme un bambou, la grande affaire d'un homme est de monter dans la classe supérieure à la sienne, et tout l'effort de cette classe est de l'empêcher de monter.

Je n'ai trouvé ces mœurs en France qu'une fois. C'est quand les Généraux de l'ancienne armée de Napoléon qui s'étaient vendus à Louis XVIII essayaient à force de bassesses de se faire admettre dans le Salon de Mme de Talaru²⁹⁹ et autres du faubourg Saint-Germain. Les humiliations que ces êtres vils empochaient chaque jour rempliraient 50 pages. Le pauvre Amédée de Pastoret³⁰⁰, s'il écrivait jamais ses souvenirs, en aurait de belles à raconter. Eh bien ! je ne crois pas que les jeunes gens qui font leur droit en 1832, aient en eux de supporter de telles humiliations. Ils feront une bassesse, une scélératesse, si l'on veut, commise en un jour, mais se faire assassiner ainsi à coups d'épingle par le mépris c'est ce qui est hors de nature pour qui n'est pas né dans les salons de 1780 ressuscités de 1804 à 1830³⁰¹.

Cette bassesse, qui supporte tout de la femme d'un Cordon bleu³⁰² (Mme de Talaru), ne paraîtra plus que parmi les jeunes gens nés à Paris. Et Louis-Philippe prend trop peu de c[on]sistance pour que de tels Salons se reforment de longtemps à Paris.

Probablement le *bill* de réforme (Juin 1832)³⁰³ va faire cesser en Angleterre la fabrique de gens tels que M. B... qui ne me pardonna jamais de n'avoir pas donné plus d'*ampleur* à mon voyage. Je ne me doutais pas en 1821 d'une objection que j'ai comprise à mon voyage de 1826 : les dîners et les bals de l'Aristocratie coûtent un argent fou, et le plus mal dépensé du monde.

J'eus une obligation à M. B... : il m'apprit à revenir de Richmond à Londres par eau, c'est un voyage délicieux.

Enfin, le ... 1821³⁰⁴, on afficha *Othello* par Kean. Je faillis être écrasé avant d'atteindre à mon billet de parterre. Les moments d'attente de la queue me rappelèrent vivement les beaux jours de ma jeunesse quand nous nous faisions écraser en 1800 pour voir la première représentation de *Pinto* (Germinal an VIII)³⁰⁵. Le malheureux qui veut un billet à Covent Garden est engagé dans des passages tortueux larges de 3 pieds, et garnis de planches que le frottement des habits des patients a rendues parfaitement lisses.

La tête remplie d'idées littéraires, ce n'est qu'engagé dans ces affreux passages et quand la colère m'eut donné une force supérieure à celle de mes voisins que je me dis : Tout plaisir est impossible ce soir pour moi. Quelle sottise de ne pas acheter

d'avance un billet de loge !

Heureusement, à peine dans le parterre, les gens avec qui j'avais fait le coup d'épaule me regardèrent avec l'air bon et ouvert. Nous nous dîmes quelques mots bienveillants sur les peines passées² ; n'étant plus en colère, je fus tout à mon admiration pour Kean, que je ne connaissais que par les hyperboles de mon compagnon de voyage Edouard Edwards. Il paraît que Kean est un héros d'estaminet, un crâne de mauvais ton.

Je l'excusais facilement. S'il fût né riche ou dans une famille de bon ton il ne serait pas Kean, mais quelque fat bien froid. La politesse des hautes classes de France, et probablement d'Angleterre, *proscrit toute énergie*, et l'use si elle existait par hasard. Parfaitement poli et parfaitement pur de toute énergie, tel est l'être que je m'attends à voir quand on annonce chez M. de Tracy, M. de Syon ou tout autre jeune homme du faubourg Saint-Germain. Et encore je n'étais pas bien placé en 1821 pour juger de toute l'insignifiance de ces êtres étiolés. M. de Syon, qui vient chez le Général La Fayette, qui est allé en Amérique à sa suite je crois, doit être un monstre d'énergie dans le salon de Mme de La Trémoille.

Grand Dieu ! comment est-il possible d'être aussi insignifiant ! comment peindre de telles gens ! Questions que je me faisais pendant l'hiver de 1830³⁰⁶, en étudiant ces jeunes gens. Alors leur grande affaire était la peur que leurs cheveux arrangés de façon à former un bourrelet d'un côté du front à l'autre ne vinssent à tomber.

(*For me.* Je suis découragé par le manque absolu de dates. L'imagination se perd à courir après les dates au lieu de se figurer les objets.)

Mon plaisir en voyant Kean fut mêlé de beaucoup d'étonnement. Les Anglais, peuple *fâché*, ont des gestes fort différents des nôtres pour exprimer les mêmes mouvements de l'âme.

Le Baron de Lussinge³ et l'excellent Barot vinrent me rejoindre à Londres³⁰⁷, peut-être Lussinge y était-il venu avec moi. J'ai un talent malheureux pour communiquer mes goûts ; souvent, en parlant de mes maîtresses à mes amis je les en ai rendus amoureux, ou ce qui est bien pis j'ai rendu ma maîtresse amoureuse de l'ami que j'aimais réellement³⁰⁸. C'est ce qui m'est arrivé pour Mme Azur et Mérimée. J'en fus au désespoir pendant 4 jours. Le désespoir diminuant, j'allai prier Mérimée d'épargner ma douleur pendant 15 jours. – 15 mois, me répondit-il, je n'ai aucun goût pour elle. J'ai vu ses bas plissés sur sa jambe (en garaude³⁰⁹, français de Grenoble).

Barot qui fait les choses avec règle et raison comme un négociant nous engagea à prendre un valet de place. C'était un petit fat

anglais. Je les méprise plus que les autres, la mode chez eux n'est pas un plaisir mais un devoir sérieux auquel il ne faut pas manquer. J'avais du bon sens pour tout ce qui n'avait pas rapport à certains souvenirs, je sentis sur-le-champ le ridicule des dix-huit heures de travail de l'ouvrier anglais³¹⁰. Le pauvre Italien tout déguenillé est bien plus près du bonheur. Il a le temps de faire l'amour, il se livre 80 ou 100 jours par an à une religion d'autant plus amusante qu'elle lui fait un peu peur etc. etc.

Mes compagnons se moquèrent rudement de moi. Mon paradoxe devient vérité à vue d'œil, et sera lieu commun en 1840. Mes compagnons me trouvaient fou tout à fait quand j'ajoutais : « Le travail exorbitant et accablant de l'ouvrier anglais nous venge de Waterloo et de 4 coalitions. Nous, nous avons enterré nos morts, et nos survivants sont plus heureux que les Anglais. » Toute leur vie Barot et Lussinge me croiront une mauvaise tête. 10 ans après je cherche à leur faire honte : « Vous pensez aujourd'hui comme moi à Londres en 1821. » Ils le nient et la réputation de mauvaise tête me reste. Qu'on juge de ce qui m'arrivait quand j'avais le malheur de parler littérature. Mon cousin Colomb m'a cru longtemps réellement *envieux* parce que je lui disais que le *Lascaris* de M. Villemain³¹¹ était ennuyeux à dormir debout. Qu'était-ce, grand Dieu ! quand j'abordais les principes généraux. Un jour que je parlais du travail anglais le petit fat qui nous servait de valet de place prétendit son honneur national offensé. « Vous avez raison, lui dis-je, mais nous sommes malheureux, nous n'avons plus de connaissances agréables. – Monsieur je ferai votre affaire. Je ferai le marché moi-même... Ne vous adressez pas à d'autres, on vous rançonnerait » etc. etc.

Mes amis riaient. Ainsi pour me moquer de l'honneur du fat je me trouvai engagé dans une partie de filles. Rien de plus maussade et repoussant que les détails du marché que notre homme nous fit essuyer le lendemain en nous montrant Londres.

D'abord, nos jeunes filles habitaient un quartier perdu, Westminster Road³¹², admirablement disposé pour que 4 matelots souteneurs pussent rosser des Français. Quand nous en parlâmes à un ami anglais : « Gardez-vous bien de ce guet-apens », nous dit-il. Le fat ajoutait qu'il avait longuement marchandé pour nous faire donner du thé le matin en nous levant. Les filles ne voulaient pas accorder leurs bonnes grâces et leur thé pour 21 shillings (25 francs 5 sous). Mais enfin elles avaient consenti. 2 ou 3 Anglais nous dirent : « Jamais un Anglais ne donnerait dans un tel piège. Savez-vous qu'on vous mènera à une lieue de Londres ? » Il fut bien convenu entre nous que nous n'y irions pas. Le soir venu, Barot me regarda, je le compris. « Nous sommes forts, lui dis-je, nous avons

des armes. » Lussinge n'osa jamais venir.

Nous prîmes un fiacre, Barot et moi, nous passâmes le pont de Westminster. Ensuite le fiacre nous engagea dans des rues sans maisons, entre des jardins. Barot riait. « Si vous avez été si brillant avec Alexandrine dans une maison charmante, au centre de Paris, que n'allez-vous pas faire ici ? » J'avais un dégoût profond ; sans l'ennui de l'après-dîner à Londres quand il n'y a pas de spectacle comme c'était le cas ce jour-là, et sans la petite pointe de danger, jamais Westminster Road ne m'aurait vu. Enfin, après avoir été 2 ou 3 fois sur le point de verser dans de prétendues rues sans pavé, ce me semble, le fiacre jurant nous arrêta devant une maison à 3 étages qui tout entière pouvait avoir 25 pieds de haut. De la vie je n'ai vu quelque chose de si petit.

Certainement sans l'idée du danger je ne serais pas entré ; je m'attendais à voir trois infâmes salopes. Elles étaient menues, trois petites filles avec de beaux cheveux châains, un peu timides, très empressées, fort pâles.

Les meubles étaient de la petitesse la plus ridicule. Barot est gros et grand, moi gros, nous ne trouvions pas à nous asseoir exactement parlant, les meubles avaient l'air faits pour des poupées. Nous avions peur de les écraser. Nos petites filles virent notre embarras, le leur s'accrut. Nous ne savions que dire absolument. Heureusement Barot eut l'idée de parler du jardin.

« Ho, nous avons un jardin », dirent-elles, avec non pas de l'orgueil, mais enfin un peu de joie d'avoir quelque objet de luxe à montrer. Nous descendîmes au jardin avec des chandelles pour le voir ; il avait 25 pieds de long et 10 de large. Barot et moi partîmes d'un éclat de rire. Là étaient tous les instruments d'économie domestique de ces pauvres filles, leur petit cuvier pour faire la lessive, leur petite cuve avec un appareil elliptique pour brasser elles-mêmes leur Bière.

Je fus touché et Barot dégoûté. Il me dit en français : « Payons-les et décampons. – Elles vont être si humiliées, lui dis-je. – Bah ! humiliées ! vous les connaissez bien. Elles enverront chercher d'autres pratiques s'il n'est pas trop tard, ou leurs amants si les choses se passent ici comme en France. »

Ces vérités ne firent aucune impression sur moi. Leur misère, tous ces petits meubles bien propres et bien vieux m'avaient touché. Nous n'avions pas fini de prendre le thé que j'étais intime avec elles au point de leur confier en mauvais anglais notre crainte d'être assassinés. Cela les déconcerta beaucoup. « Mais enfin, ajoutai-je, la preuve que nous vous rendons justice c'est que je vous raconte tout cela. »

Nous renvoyâmes le fat. Alors je fus comme avec des amis

tendres que je reverrais après un voyage d'un an³¹³.

Aucune porte ne fermait, autre sujet de soupçons quand nous allâmes nous coucher. Mais à quoi eussent servi des portes et de bonnes serrures ? Partout avec un coup de poing on eût enfoncé les petites séparations en briques. Tout s'entendait dans cette maison. Barot qui était monté au second dans la chambre au-dessus de la mienne me cria : « Si l'on vous assassine, appelez-moi. »

Je voulus garder de la lumière, la pudeur de ma nouvelle amie, d'ailleurs si soumise, et si bonne, n'y voulut jamais consentir. Elle eut un mouvement de peur bien marqué, quand elle me vit étaler pistolets et poignard sur la table de nuit placée du côté du lit opposé à la porte. Elle était charmante, petite, bien faite, pâle.

Personne ne nous assassina. Le lendemain nous les tînmes quittes de leur thé, nous envoyâmes chercher Lussinge par le valet de place en lui recommandant d'arriver avec des viandes froides, du vin. Il parut bien vite escorté d'un excellent déjeuner, et tout étonné de notre enthousiasme.

Les deux sœurs envoyèrent chercher une de leurs amies⁴. Nous leur laissâmes du vin et des viandes froides dont la beauté avait l'air de surprendre ces pauvres filles.

Elles crurent que nous nous moquions d'elles, quand nous leur dîmes que nous reviendr[i]ons. Miss ..., mon amie, me dit à part : « Je ne sortirais pas si je pouvais espérer que vous reviendrez ce soir. Mais notre maison est trop pauvre pour des gens comme vous. »

Je ne pensai toute la journée qu'à la soirée bonne, douce, tranquille (*full of snugness*³¹⁴), qui m'attendait. Le spectacle me parut long. Barot et Luss[inge] voulurent voir toutes les Demoiselles effrontées qui remplissaient le foyer de Covent-Garden. Enfin Barot et moi nous arrivâmes dans notre petite maison. Quand ces Demoiselles virent déballer des bouteilles de Claret³¹⁵ et de Champagne, les pauvres filles ouvrirent de grands yeux. Je croirais assez qu'elles ne s'étaient jamais trouvées vis-à-vis une bouteille non déjà entamée de *real Champaign*, Champagne véritable.

Heureusement le bouchon du nôtre sauta, elles furent parfaitement heureuses, mais leurs transports étaient tranquilles et décents. Rien de plus décent que toute leur conduite. Nous savions déjà cela³¹⁶.

Ce fut la première consolation réelle et intime au malheur qui empoisonnait tous mes moments de solitude. On voit bien que je n'avais que 20 ans en 1821. Si j'en avais eu 38 comme semblait le prouver mon extrait de baptême j'aurais pu essayer de trouver cette consolation auprès des femmes honnêtes de Paris qui me marquaient de la sympathie. Je doute cependant quelquefois que

j'eusse pu y réussir. Ce qui s'appelle air du grand monde, ce qui fait que Mme de Marmier a l'air différent de Mme Edwards me semble souvent damnable affectation et pour un instant ferme hermétiquement mon cœur.

Voilà un de mes grands malheurs, l'éprouvez-vous comme moi ? Je suis mortellement choqué des plus petites nuances.

Un peu plus ou un peu moins des façons du grand monde fait que je m'écrie intérieurement *Bourgeoise !* ou *poupée du faubourg Saint-Germain !*, et à l'instant je n'ai plus que du dégoût ou de l'*ironie* au service du prochain.

On peut connaître tout excepté soi-même : « Je suis bien loin de croire tout connaître », ajouterait un homme poli du noble faubourg attentif à garder toutes les avenues contre le Ridicule. Mes médecins quand j'ai été malade m'ont toujours traité avec plaisir comme étant un monstre, pour l'excessive *irritabilité nerveuse*. Une fois, une fenêtre ouverte dans la chambre voisine, dont la porte était fermée, me faisait froid. La moindre odeur (excepté les mauvaises) affaiblit mon bras et ma jambe gauches et me donne envie de tomber de ce côté³¹⁷.

Mais c'est de l'égotisme abominable que ces détails ! – Sans doute, et qu'est ce livre autre chose⁵ qu'un abominable égotisme ? À quoi bon étaler de la grâce de Pédant comme M. Villemain dans un article d'hier sur l'arrestation de M. de Chateaubriand³¹⁸ ?

Si ce livre est ennuyeux, au bout de deux ans, il enveloppera le beurre chez l'épicier, s'il n'ennuie pas, on verra que l'égotisme, *mais sincère*, est une façon de peindre ce cœur humain dans la connaissance duquel nous avons fait des pas de géant depuis 1721, époque des *Lettres persanes* de ce grand homme que j'ai tant étudié, Montesquieu³¹⁹.

Le progrès est quelquefois si étonnant que Montesquieu en paraît grossier⁶.

Je me trouvais si bien de mon séjour à Londres depuis que toute la soirée je pouvais être bonhomme, en mauvais anglais, que je laissai repartir pour Paris le Baron appelé par son Bureau, et Barot appelé par ses affaires de Baccarat et de Cardes³²⁰. Leur société m'était cependant fort agréable, nous ne parlions pas beaux-arts, ce qui a toujours été ma pierre d'achoppement avec mes amis. Les Anglais sont je crois le peuple du monde le plus obtus, le plus barbare. Cela est au point que je leur pardonne les infamies de Sainte-Hélène.

Ils ne les sentaient pas. Certainement, un Espagnol, un Italien, un Allemand même, se serait figuré le Martyre de Napoléon. Ces honnêtes Anglais, sans cesse *côtoyés* par l'abîme du danger de mourir de faim s'ils oublient un instant de travailler, chassaient

l'idée de Sainte-Hélène, comme ils chassent l'idée de Raphaël, comme propre à leur faire *perdre du temps* et voilà tout.

À nous trois, moi pour la rêverie et la connaissance de Say et de Smith (Adam)³²¹, le Baron de Lussinge pour le mauvais côté à voir en tout, Barot pour le travail (qui change une livre d'acier valant 12 francs en 3/4 de livre de ressorts de montre valant 10 000 francs), nous formions un voyageur assez complet.

Quand je fus seul l'honnêteté de la famille anglaise qui a 10 000 francs de rente se battit dans mon cœur³²² avec la démoralisation complète de l'Anglais qui ayant des goûts chers s'est aperçu que pour les satisfaire il faut se vendre au gouvernement. Le Philippe de Ségur anglais est pour moi à la fois l'être le plus vil et le plus absurde à écouter.

Je partis comme ... sans savoir, à cause du combat de ces deux idées, s'il fallait désirer une *terreur* qui nettoierait l'étable d'Augias en Angleterre.

La fille pauvre chez laquelle je passais les soirées m'assurait qu'elle mangerait des pommes³²³ et ne me coûterait rien si je voulais l'emmener en France.

J'ai été sévèrement puni d'avoir donné à une sœur que j'avais le conseil de venir à Milan, en 1816 je crois. Mme Périer s'est attachée à moi comme une huître, me chargeant à tout jamais de la responsabilité de son sort. Mme Périer avait toutes les vertus et assez de raison et d'amabilité. J'ai été obligé de me brouiller pour me délivrer de cette huître ennuyeusement attachée à la carène de mon vaisseau, et qui bon gré mal gré me rendait responsable de tout son bonheur à venir. Chose effroyable³²⁴ !

Ce fut cette effrayante idée qui m'empêcha d'emmener Miss Apleby à Paris. J'aurais évité bien des moments d'un noir diabolique. Pour mon malheur, l'affectation m'étant tellement antipathique, il m'est fort difficile d'être simple, sincère, bon, en un mot parfaitement allemand, avec une femme française.

(J'augmenterai cet article de Londres en 1821 quand je retrouverai mes pièces anglaises avec les dates des jours où je les avais vu jouer.)

Un jour l'on annonça qu'on pendrait 8 pauvres Diabes. À mes yeux quand on pend un voleur ou un assassin en Angleterre c'est l'Aristocratie qui immole une victime à sa sûreté, car c'est elle qui l'a forcé à être scélérat etc. etc. Cette vérité si paradoxale aujourd'hui sera peut-être un lieu commun quand on lira mes bavardages³²⁵.

Je passai la nuit à me dire que c'est le devoir du voyageur de voir ces spectacles et l'effet qu'ils produisent sur le peuple qui est resté de son pays (*who has raciness*³²⁶). Le lendemain quand on m'éveilla

à 8 heures, il pleuvait à verse. La chose à laquelle je voulais me forcer était si pénible que je me souviens encore du combat. Je ne vis point ce spectacle atroce.

Chapitre [7]

À mon retour à Paris vers le mois de Décembre³²⁸ il se trouva que je prenais un peu plus d'intérêt aux hommes et aux choses. Je vois aujourd'hui que c'est parce que je savais qu'indépendamment de ce que j'avais laissé à Milan je pouvais trouver un peu de bonheur ou du moins d'amusement autre part. Cet autre part était la petite maison de Miss Apleby.

Mais je n'eus pas assez de bon sens pour arranger systématiquement ma vie. Le hasard guidait toujours mes relations. Par exemple :

Il y avait une fois un ministre de la Guerre à Naples qui s'appelait Micheroux. Ce pauvre officier de fortune était, je pense, de Liège. Il laissa à ses deux fils des pensions de la Cour ; à Naples on compte sur les grâces du roi comme sur un patrimoine.

Le Chevalier Alexandre Micheroux dînait à la table d'hôte du n° 47 rue de Richelieu. C'est un beau garçon qui a l'apparence flegmatique d'un Hollandais. Il était consumé de chagrins. Lors de la révolution de 1820³²⁹, il était tranquille à Naples et royaliste.

Francesco, prince royal et depuis le plus méprisé des *Kings*, était Régent³³⁰ et protecteur spécial du Chevalier de M[icheroux]. Il le fit appeler et le pria, en le tutoyant, d'accepter la place de Ministre à Dresde, de laquelle l'apathique Mich[eroux] ne se souciait nullement. Cependant comme il n'avait pas le courage de déplaire à une Altesse royale et à un prince héréditaire il alla à Dresde. Bientôt Francesco l'exila, le condamna à mort je crois ou du moins lui confisqua ses pensions.

Sans aucun esprit ou disposition pour rien le Chevalier a été un bourreau pour lui-même, il a longtemps travaillé 18 heures par jour comme un Anglais, pour devenir Peintre, musicien, métaphysicien, que sais-je ? Cette éducation était dirigée comme pour faire pièce à la Logique.

Je sais ses étonnants travaux d'une actrice de mes amies qui de sa fenêtre voyait ce beau jeune homme travailler de 5 heures du matin à 5 heures du soir à la peinture, et ensuite lire toute la soirée. De ces travaux effroyables il était resté au Chevalier l'art d'accompagner supérieurement au Piano et assez de bon sens ou de bon goût musical, comme on voudra, pour n'être pas dupe tout à

fait de la crème fouettée et des fanfaronnades de Rossini³³¹. Dès qu'il voulait raisonner, cet esprit faible, accablé de fausse science, tombait dans les sottises les plus comiques. En politique surtout il était curieux. Au reste je n'ai jamais rien connu de plus poétique et de plus absurde que le libéral italien ou *Carbonaro* qui de 1821 à 1830 remplissait les salons libéraux de Paris.

Un soir après dîner Mi[cheroux] monta chez lui. Deux heures après, ne le voyant point venir au Café de Foy où l'un de nous qui avait perdu le Café le payait, nous montâmes chez lui. Nous le trouvâmes évanoui de douleur. Il avait le *scolozione*³³² ; après dîner, la douleur locale avait redoublé, cet esprit flegmatique et triste s'était mis à considérer toutes ses misères y compris la misère d'argent. La douleur l'avait accablé. Un autre se serait tué ; quant à lui, il se serait contenté de mourir évanoui si à grand-peine nous ne l'eussions réveillé.

Ce sort me toucha. Peut-être un peu par la réflexion : « Voilà un être cependant plus malheureux que moi. » Barot lui prêta 500 francs qui ont été rendus. Le lendemain Lussinge ou moi le présentâmes à Mme Pasta.

Huit jours après nous nous aperçûmes qu'il était l'ami préféré. Rien de plus froid, rien de plus raisonnable que ces deux êtres l'un vis-à-vis de l'autre. Je les ai vus tous les jours pendant 4 ou 5 ans, je n'aurais pas été étonné après tout ce temps qu'un magicien, me donnant la faculté d'être invisible, me mît à même de voir qu'ils ne faisaient pas l'amour ensemble mais simplement parlaient musique. Je suis sûr que Mme Pasta, qui pendant 8 ou 10 ans non seulement a habité Paris mais y a été à la mode les trois quarts de ce temps, n'a jamais eu d'amant français.

Dans le temps¹ où on lui présentait M[icheroux], le beau Lagrange venait chaque soir passer 3 heures à nous ennuyer, assis à côté d'elle sur son canapé. C'est ce Général qui jouait le rôle d'Apollon ou du bel Espagnol délivré aux Ballets de la Cour impériale³³³. J'ai vu la Reine Caroline Murat et la divine Princesse Borghèse danser en costumes de sauvage avec lui³³⁴. C'est un des êtres les plus vides de la bonne compagnie, assurément ; c'est beaucoup dire.

Comme tomber dans une inconvenance de parole est beaucoup plus funeste à un jeune homme qu'il ne lui est avantageux de dire un joli mot, la postérité probablement moins niaise ne se fera pas d'idée de l'insipidité de la bonne compagnie.

Le Chevalier Missirini³³⁵ avait des manières distinguées, presque élégantes. À cet égard c'était un contraste parfait avec Lussinge et même Barot, qui² n'est qu'un bon et brave garçon de Province qui par hasard a gagné des millions. Les façons élégantes de Missi[rini] me lièrent avec lui. Je m'aperçus bientôt que c'était une âme

parfaitement froide.

Il avait appris la musique comme un savant de l'Académie des inscriptions apprend ou fait semblant d'apprendre le persan. Il avait *appris* à admirer tel morceau, la première qualité était toujours dans un son d'être juste, dans une phrase d'être correcte.

À mes yeux, la première qualité, de bien loin, est d'être *expressif*.

La première qualité pour moi, dans tout ce qui est noir sur du blanc, est de pouvoir dire avec Boileau :

Et mon vers bien ou mal dit toujours quelque chose³³⁶.

La liaison avec Missirini et Mme Pasta se renforçant, j'allai loger au 3^e étage de l'hôtel des Lillois dont cette aimable femme occupa successivement le 2nd et le 1^{er} étage³³⁷.

Elle a été, à mes yeux, sans vices, sans défauts, caractère simple, uni, juste, naturel, et avec le plus grand talent tragique que j'aie jamais connu.

Par habitude de jeune homme (on se rappelle que je n'avais que 20 ans en 1821), j'aurais d'abord voulu qu'elle eût de l'amour pour moi qui avais tant d'admiration pour elle. Je vois aujourd'hui qu'elle était trop froide, trop raisonnable, pas assez folle, pas assez caressante pour que notre liaison, si elle eût été d'amour, pût continuer. Ce n'aurait été qu'une passade de ma part ; elle, justement indignée, se fût brouillée. Il est donc mieux que la chose se soit bornée à la plus sainte et plus dévouée amitié de ma part, et de la sienne à un sentiment de même nature mais qui a eu des hauts et des bas.

Missirini, me craignant un peu, m'affubla de 2 ou 3 bonnes calomnies que *j'usai* en n'y faisant pas attention. Au bout de 6 ou 8 mois, je suppose que Mme Pasta se disait : « Mais cela n'a pas le sens commun ! »

Mais il en reste toujours quelque chose ; mais au bout de 6 ou 8 ans ces calomnies ont fait que notre amitié est devenue fort tranquille. Je n'ai jamais eu un moment de colère contre Missir[ini]. Après le procédé si royal de François, il pouvait dire alors, comme je ne sais quel héros de Voltaire :

Une pauvreté noble est tout ce qui me reste³³⁸,

et je suppose que *la Giuditta*, comme nous l'appelions en italien, lui prêtait quelques petites sommes pour le garantir des pointes les plus dures de cette pauvreté.

Je n'avais pas grand esprit alors, pourtant j'avais déjà des jaloux. M. de Perrety, l'espion de la société de M. de Tracy, sut ma liaison

d'amitié avec Mme Pasta : ces gens-là savent tout par leurs camarades. Il l'arrangea de la façon la plus odieuse aux yeux des dames de la rue d'Anjou. La femme la plus honnête, à l'esprit de laquelle toute idée de liaison est le plus étrangère, ne pardonne pas l'idée de liaison avec une actrice. Cela m'était déjà arrivé à Marseille en 1805, mais alors Mme Séraphie T³³⁹ avait raison de ne plus vouloir me voir chaque soir quand elle sut ma liaison avec Mlle Loison (cette femme de tant d'esprit, depuis Mme de Barkoff³⁴⁰).

Dans la rue d'Anjou qui au fond était ma société la plus respectable, pas même le vieux M. de Tracy, le philosophe, ne me pardonna ma liaison avec une actrice.

Je suis vif, passionné, fou, sincère à l'excès en amitié et en amour jusqu'au premier froid. Alors, de la folie de 16 ans je passe en un clin d'œil au Machiavélisme de 50 et au bout de 8 jours il n'y a plus rien que *glace fondante*, froid parfait. (Cela vient encore de m'arriver ces jours-ci *with Lady Angelica*³⁴¹, 1832 Mai.)

J'allais donner tout ce qu'il y a d'amitié dans mon cœur à la société Tracy quand je m'aperçus d'une superficie de gelée blanche. De 1821 à 1830 je n'y ai plus été que froid et machiavélique, c'est-à-dire parfaitement prudent. Je vois encore les tiges rompues de plusieurs amitiés qui allaient commencer dans la rue d'Anjou. L'excellente Comtesse de Tracy que je me reproche amèrement de ne pas avoir aimée davantage ne me marqua pas cette nuance de froid. Cependant je revenais d'Angleterre pour elle avec une ouverture de cœur, un besoin d'être ami sincère qui se calma par *Consenso*³⁴² pur, en prenant la résolution d'être froid et calculateur avec tout le reste du Salon.

En Italie j'adorais l'opéra. Les plus doux moments de ma vie sans comparaison se sont passés dans les salles de spectacle. À force d'être heureux à *la Scala* (salle de Milan), j'étais devenu une espèce de connaisseur³⁴³.

À 10 ans, mon père, qui avait tous les préjugés de la Religion et de l'Aristocratie, m'empêcha violemment d'étudier la musique. À 16, j'appris successivement à jouer du violon, à chanter, et à jouer de la clarinette. De cette dernière façon seule j'arrivai à produire des sons qui me faisaient plaisir. Mon maître, un bon et bel Allemand nommé Hermann³⁴⁴, me faisait jouer des Cantilènes tendres. Qui sait, peut-être il connaissait Mozart ? c'était en 1797, Mozart venait de mourir³⁴⁵.

Mais alors ce grand nom ne me fut point révélé. Une grande passion pour les mathématiques m'entraîna ; pendant deux ans, je n'ai pensé qu'à elles³⁴⁶. Je partis pour Paris où j'arrivai le lendemain du 18 Brumaire (10 Novembre [17]99). Depuis, quand j'ai voulu

étudier la musique, j'ai connu qu'il était trop tard à ce signe : ma passion diminuait à mesure qu'il me venait un peu de connaissance. Les sons que je produisais me faisaient horreur, à la différence de tant d'exécutants du 4^e ordre qui ne doivent leur peu de talent, qui toutefois le soir à la campagne fait plaisir, qu'à l'intrépidité avec laquelle le matin ils s'écorchent les oreilles à eux-mêmes. Mais ils ne se les écorchent pas car... Cette métaphysique ne finirait jamais.

Enfin j'ai adoré la musique et avec le plus grand bonheur pour moi de 1806 à 1810 en Allemagne. De 1814 à 1821 en Italie. En Italie je pouvais discuter musique avec le vieux Mayer, avec le jeune Paccini³⁴⁷, avec les compositeurs. Les exécutants, le Marquis Caraffa-Viscontini de Milan³⁴⁸ trouvaient au contraire que je n'avais pas le sens commun. C'est comme aujourd'hui si je parlais politique à un Sous-Préfet.

Un des étonnements du Comte Daru, véritable homme de lettres de la tête au pied, digne de l'hébétement de l'Académie des inscriptions de 1828, était que je pusse écrire une page qui fît plaisir à quelqu'un. Un jour il acheta de Delaunay, qui me l'a dit, un petit ouvrage de moi qui à cause de l'épuisement de l'édition se vendait 40 francs³⁴⁹. Son étonnement fut à mourir de rire, dit le libraire.

« Comment, 40 francs ! – Oui, M. le Comte, et par grâce, et vous ferez plaisir au marchand en ne le prenant pas à ce prix. – Est-il possible ! disait l'Académicien en levant les yeux au ciel. Cet enfant ! ignorant comme une carpe ! »

Il était parfaitement de bonne foi. Les gens des antipodes, regardant la lune lorsqu'elle n'a qu'un petit croissant pour nous, se disent : « Quelle admirable clarté ! la lune est presque pleine ! » M. le Comte Daru, membre de l'Académie française, associé de l'Académie des sciences etc. etc., et moi nous regardions le cœur de l'homme, la nature etc. de côtés opposés.

Une des admirations de Missirini, dont la jolie chambre était voisine de la mienne au second étage de l'hôtel des Lillois, c'est qu'il y eût des êtres qui pussent m'écouter quand je parlais musique. Il ne revint pas de sa surprise quand il sut que c'était moi qui avais fait une brochure sur Haydn³⁵⁰. Il approuvait assez le livre, trop métaphysique, disait-il. Mais que j'eusse pu l'écrire, mais que j'en fusse l'auteur, moi incapable de frapper un accord de 7^e diminuée sur un Piano, voilà ce qui lui faisait ouvrir de grands yeux. Et il les avait fort beaux quand il y avait par hasard un peu d'expression.

Cet étonnement que je viens de décrire un peu au long je l'ai trouvé petit ou grand chez tous mes interlocuteurs jusqu'à l'époque (1827) où je me suis mis à avoir de l'esprit³⁵¹.

Je suis comme une femme honnête qui se ferait fille, j'ai besoin de vaincre à chaque instant cette pudeur d'honnête homme qui a horreur de parler de soi. Ce livre n'est fait d'autre chose cependant. Je ne prévoyais pas cet accident, peut-être il me fera tout abandonner. Je ne prévoyais d'autre difficulté que d'avoir le courage de dire la vérité sur tout. C'est la moindre chose.

Les détails me manquent un peu sur ces époques reculées, je deviendrai moins sec et même verbeux à mesure que je m'approcherai de l'intervalle de 1826 à 1830. Alors, mon malheur me força à avoir de l'esprit ; je me souviens de tout comme de hier.

Par une malheureuse disposition physique qui m'a fait passer pour menteur, pour bizarre et surtout pour mauvais Français, je ne [puis] que très difficilement avoir du plaisir par de la musique chantée dans une salle française.

Ma grande affaire comme celle de tous mes amis en 1821 n'en était pas moins *l'opera buffa*.

Mme Pasta y jouait *Tancrède, Otello, Roméo et Juliette*³⁵² d'une façon qui non seulement n'a jamais été égalée mais qui n'avait certainement jamais été prévue par les compositeurs de ces opéras.

Talma³⁵³, que la postérité élèvera peut-être si haut, avait l'âme tragique, mais il était si bête qu'il tombait dans les affectations les plus ridicules. Je soupçonne que, outre l'éclipse totale d'esprit, il avait encore cette servilité indispensable pour commencer les succès, et que j'ai retrouvée avec tant de peine jusque chez l'admirable et aimable Béranger³⁵⁴.

Talma fut donc probablement servile, bas, rampant, flatteur etc. et peut-être quelque chose de plus envers Mme de Staël qui continuellement et bêtement aussi occupée de sa laideur (si un tel mot que bête peut s'écrire à propos de cette femme admirable)³⁵⁵ avait besoin pour être rassurée de raisons palpables et sans cesse renaissantes.

Mme de Staël qui avait admirablement, comme un de ses amants M. le Prince de Talleyrand, *l'art du succès à Paris* comprit³ qu'elle aurait tout à gagner à donner son cachet au succès de Talma, qui commençait à devenir général et à perdre par sa durée, le peu respectable caractère de *Mode*⁴.

Le succès de Talma commença par de la hardiesse, il eut le courage d'innover, le seul des courages qui soit étonnant en France. Il fut neuf dans le *Brutus* de Voltaire et bientôt après dans cette pauvre amplification, le *Charles IX* de M. de Chénier³⁵⁶.

Un vieil et très mauvais acteur que j'ai connu, l'ennuyeux et royaliste Naudet, fut si choqué du génie innovateur du jeune Talma qu'il le provoqua plusieurs fois en Duel³⁵⁷. Je ne sais en vérité où Talma avait pris l'idée et le courage d'innover ; je l'ai connu bien

au-dessous de cela.

Malgré sa grosse voix factice et l'affectation presque aussi ennuyeuse de ses poignets disloqués, l'être en France qui avait de la disposition à être ému par les beaux sentiments tragiques du 3^e acte de l'*Hamlet* de Ducis³⁵⁸ ou les belles scènes des derniers actes d'*Andromaque* n'avait d'autre ressource que de voir Talma.

Il avait l'âme tragique et à un point étonnant. S'il y eût joint un caractère simple et le courage de demander conseil il eût pu aller bien loin, par exemple être aussi sublime que Monvel³⁵⁹ dans Auguste (*Cinna*). Je parle ici de toutes choses que j'ai vues et bien vues ou du moins fort en détail, ayant été amateur passionné du Théâtre-Français.

Heureusement pour Talma, avant qu'un écrivain, homme d'esprit et parlant souvent en public (M. l'abbé Geoffroy)³⁶⁰, s'amusât à vouloir détruire sa réputation, il avait été dans les convenances de Mme de Staël de le porter aux nues³⁶¹. Cette femme éloquente se chargea d'apprendre aux sots en quels termes ils devaient parler de Talma. On peut penser que l'emphase ne fut pas épargnée. Le nom de Talma devint européen.

Son abominable affectation devint de plus en plus invisible aux Français, gent moutonnaire. Je ne suis pas mouton, ce qui fait que je ne suis rien.

La mélancolie vague et donnée par la fatalité, comme dans *Oédipe*³⁶², n'aura jamais d'acteur comparable à Talma. Dans Manlius³⁶³, il était bien romain : « Prends, lis », et « Connais-tu la main de Rutile ? » étaient divins. C'est qu'il n'y avait pas moyen de mettre là l'abominable chant du vers alexandrin³⁶⁴. Quelle hardiesse il me fallait pour penser cela en 1805. Je frémis presque d'écrire de tels blasphèmes aujourd'hui (1832) que les deux idoles sont tombées. Cependant en 1805 je prédisais 1832 et le succès m'étonne et me *rend stupide* (*Cinna*)³⁶⁵.

M'en arrivera-t-il autant avec la ti³⁶⁶...

Le chant continu, la grosse voix, le tremblement des poignets, la démarche affectée m'empêchaient d'avoir un plaisir pur 5 minutes de suite en voyant Talma. À chaque instant, il fallait choisir, vilaine occupation pour l'imagination, ou plutôt alors la tête tue l'imagination. Il n'y avait de parfait dans Talma que sa tête et son *regard vague*. Je reviendrai sur ce grand mot à propos des madones de Raphaël et de Mlle Virginie de La Fayette³⁶⁷ (Mme Adolphe Perier) qui avait cette beauté en un degré suprême et dont sa bonne grand'mère Mme la Comtesse de Tracy était bien fière.

Je trouvai le tragique qui me convenait dans Kean et je l'adorai. Il remplit mes yeux et mon cœur. Je vois encore là devant moi Richard III, et Othello.

Mais le tragique dans une femme, où pour moi il est le plus touchant, je ne l'ai trouvé que chez Mme Pasta et là il était pur, parfait, sans mélange. Chez elle, elle était silencieuse et impassible. Le soir pendant 2 heures elle était ...³⁶⁸. En rentrant, elle passait 2 heures sur son canapé à pleurer et à avoir un accès de nerfs.

Toutefois ce talent tragique était mêlé avec le talent de chanter. L'oreille achevait l'émotion commencée par les yeux, et Mme Pasta restait longtemps, par exemple deux secondes ou trois, dans la même position. Cela a-t-il été une facilitation ou un obstacle de plus à vaincre ? J'y ai souvent rêvé. Je penche à croire que cette circonstance de rester forcément longtemps dans la même position ne donne ni facilité ni difficulté nouvelles. Reste pour l'âme de Mme Pasta la difficulté de donner son attention à bien chanter.

Le chevalier Missirini, Lussinge, di Fiori, Sutton Sharp³⁶⁹ et quelques autres réunis par notre admiration pour la *gran donna*, nous avions un éternel sujet de discussion, dans la manière dont elle avait joué Roméo à la dernière représentation, dans les sottises que disaient à cette occasion ces pauvres gens de lettres français obligés d'avoir un avis sur une chose si antipathique au caractère français : *la musique*. L'abbé Geoffroy, de bien loin le plus spirituel et le plus savant des journalistes, appelait sans façon Mozart *un faiseur de Charivari*³⁷⁰ ; il était de bonne foi et ne sentait que *Grétry*, et *Monsigny*, qu'il avait appris³⁷¹.

De grâce, Lecteur bienveillant, comprenez bien ce mot. C'est l'histoire de la musique en France.

Qu'on juge des âneries que disaient en 1822 toute la tourbe des gens de lettres, journalistes tellement inférieurs à M. Geoffroy. On a réuni les feuilletons de ce spirituel maître d'École³⁷², et dit-on, c'est une plate réunion. Ils étaient divins, servis en impromptu, deux fois la semaine, et mille fois supérieurs aux lourds articles d'un M. Hoffmann ou d'un M. Féletz³⁷³ qui réunis font peut-être meilleure figure que les délicieux feuilletons de Geoffroy. Dans leur temps je déjeunais au Café Hardy alors à la mode avec de délicieux rognons à la brochette. Hé bien les jours où il n'y avait pas feuilleton de Geoffroy je déjeunais mal.

Il les faisait en entendant la lecture des thèmes latins de ses écoliers à la pension ...³⁷⁴ où il était maître. Un jour, faisant entrer ses écoliers dans un Café près la Bastille pour prendre de la bière, ceux-ci eurent la joie de trouver un Journal qui leur apprit ce que faisait leur maître qu'ils voyaient souvent écrire en portant le papier au bout de son nez tant il avait la vue basse.

C'était aussi à sa vue basse que Talma devait ce beau regard vague et qui montre tant d'âme (comme une demi-concentration intérieure dès que quelque chose d'intéressant ne tire pas forcément

l'attention dehors).

Je trouve une diminution au talent de Mme Pasta. Elle n'avait pas⁵ grand-peine à jouer naturellement la grande âme : elle l'avait ainsi.

Par exemple elle était avare, ou si l'on veut économe par raison, ayant un mari prodigue. Hé bien en un seul mois il lui est arrivé de faire distribuer 200 francs à de pauvres réfugiés italiens. Et il y en avait de bien peu gracieux, de bien faits pour dégoûter de la bienfaisance ; par exemple M. Gianonne, le poète de Modène, que le ciel absolve³⁷⁵. Quel regard il avait !

M. di Fiori, qui ressemble comme deux gouttes d'eau au *Jupiter Mansuetus*, condamné à mort à 23 ans, à Naples en 1799, se chargeait de distribuer judicieusement les secours de Mme Pasta. Lui seul le savait et me l'a dit longtemps après en confidence. La Reine de France³⁷⁶ dans le journal de ce jour a fait enregistrer un secours de 70 francs envoyé à une vieille femme ! (Juin 1832)

Chapitre [8]

Outre l'impudence de parler de soi continuellement ce travail offre un autre découragement : que de choses hardies et que je n'avance qu'en tremblant seront de plats lieux communs dix ans après ma mort, pour peu que le Ciel m'accorde une vie un peu honnête de 80 ou 90 ans !

D'un autre côté il y a du plaisir à parler du Général Foy³⁷⁷, de Mme Pasta, de Lord Byron, de Napoléon etc., de tous ces grands hommes ou du moins ces êtres si distingués que mon bonheur a été de connaître et qui ont daigné parler avec moi !

Du reste, si le lecteur est envieux comme mes contemporains, qu'il se console, peu de ces grands hommes que j'ai tant aimés m'ont deviné. Je crois même qu'ils me trouvaient plus ennuyeux qu'un autre ; peut-être ils ne voyaient en moi qu'un *exagéré sentimental*.

C'est la pire espèce en effet. Ce n'est que depuis que j'ai de l'esprit que j'ai été apprécié et bien au-delà de mon mérite. Le Général Foy, Mme Pasta, M. de Tracy, Canova n'ont pas *deviné* en moi (j'ai sur le cœur ce mot sot : deviné) une âme remplie d'une rare bonté, j'en ai la *bosse* (système de Gall³⁷⁸) et un esprit enflammé et capable de les comprendre.

Un des hommes qui ne m'a pas compris et peut-être à tout prendre celui de tous que j'ai le plus aimé (il réalisait mon idéal comme a dit je ne sais quelle bête emphatique) c'est Andrea Corner de Venise, ancien aide de camp du Prince Eugène à Milan³⁷⁹.

J'étais en 1811 ami intime du comte *Vidman*, Capitaine de la Compagnie des gardes de Venise (j'étais l'amant de sa maîtresse)³⁸⁰. Je revis l'aimable Vidman à Moscou où il me demanda tout uniment de le faire Sénateur du Royaume d'Italie. On me croyait alors favori de M. le Comte Daru, mon cousin, qui ne m'a jamais aimé et au contraire. En 1811 Widman me fit connaître Corner qui me frappa comme une belle figure de Paul Véronèse.

Le Comte Corner a mangé 5 millions dit-on³⁸¹. Il a des actions de la générosité la plus rare¹ et les plus opposées au caractère de l'homme du monde français. Quant à la bravoure il a eu les 2 croix de la main de Napoléon († de fer³⁸² et la Légion d'honneur).

C'est lui qui disait si naïvement à 4 heures du soir le jour de la

bataille de la Moscowa (7 Septembre 1812) : « Mais cette diable de bataille ne finira donc jamais ! » Widman ou Migliorini³⁸³ me le dit le lendemain.

Aucun des Français si braves mais si affectés que j'ai connus à l'armée alors, par exemple le Général Caulaincourt, le général Monbrun³⁸⁴ etc. n'aurait osé dire un tel mot, pas même M. le duc de Frioul (Michel Duroc). Il avait cependant un naturel bien rare dans le caractère, mais pour cette qualité comme pour l'esprit amusant il était bien loin d'Andrea Corner.

Cet homme aimable était alors à Paris sans argent, commençant à devenir chauve. Tout lui manquait à 38 ans, à l'âge où quand on est désabusé, l'ennui commence à poindre. Aussi, et c'est le seul défaut que je lui ai jamais vu, quelquefois le soir il se promenait seul un peu ivre au milieu du jardin alors sombre du Palais-Royal. C'est la fin de tous les illustres malheureux : les princes détrônés, M. Pitt³⁸⁵ voyant les succès de Napoléon, et apprenant la bataille d'Austerlitz².

Lussinge³, l'homme le plus prudent que j'aie connu, voulant s'assurer un copromeneur pour tous les matins, avait la plus grande répugnance à me donner des connaissances.

Il me mena cependant chez M. de Maisonette, l'un des êtres les plus singuliers que j'aie vus à Paris. Il est noir, maigre, fort petit comme un Espagnol, il en a l'œil vif et la bravoure irritable.

Qu'il puisse écrire en une soirée 30 pages élégantes et verbeuses pour prouver une thèse politique sur un mot d'indication que le Ministre lui expédie à 6 heures du soir avant d'aller dîner, c'est ce que Maisonette a de commun avec les ..., les Vitet, les Léon Pillet, les Saint-Marc-Girardin et autres écrivains de la Trésorerie³⁸⁶. Le curieux, l'incroyable, c'est que Maisonette croit ce qu'il écrit. Il a été successivement amoureux, mais amoureux à sacrifier sa vie, de M. de Cazes, ensuite de M. de Villèle, ensuite, je crois, de M. de Martignac³⁸⁷. Au moins celui-ci était aimable.

Bien des fois j'ai essayé de deviner M[aisonette]. J'ai cru voir une totale absence de Logique et quelquefois une capitulation de conscience, un étourdissement d'un petit remords qui demandait à naître. Tout cela fondé sur le grand axiome : il faut que je vive.

M[aisonette] n'a aucune idée des devoirs de Citoyen, il regarde cela comme je regarde moi les rapports de l'homme avec les anges que croit si fermement M. F[rédéric]c Ancillon, actuel ministre des Affaires étrangères à Berlin (de moi bien connu en 1806 et [1807])³⁸⁸. Maisonette est *pur* des devoirs du Citoyen comme Dominique de ceux de la religion. Si quelquefois en écrivant si souvent les mots *honneur* et *loyauté* il lui vient un petit remords il

s'en acquitte dans le for intérieur par son dévouement chevaleresque pour ses amis. Si j'avais voulu, après l'avoir négligé par ennui 6 mois de suite, je l'aurais fait lever à 5 heures du matin pour aller solliciter pour moi. Il serait allé chercher sous le pôle, pour se battre avec lui, un homme qui aurait douté de son honneur comme homme de société.

Ne perdant jamais son esprit dans les utopies de bonheur public, de constitution sage, il était admirable pour savoir les faits particuliers. Un soir Lussinge, Gazul³⁸⁹ et moi parlions de M. de Jouy, alors l'auteur à la mode, le successeur de Voltaire, il se lève et va chercher dans un de ses volumineux recueils la lettre autographe par laquelle M. de Jouy demandait aux Bourbons la croix de Saint-Louis. Il ne fut pas 2 minutes à trouver cette pièce qui jurait d'une manière si plaisante avec la vertu farouche du libéral M. de Jouy.

M[aisone]tte n'avait pas la coquinerie lâche et profonde, le parfait Jésuitisme des rédacteurs du *Journal des Débats*. Aussi aux *Débats* on était scandalisé des 15 ou 20 000 francs que M. de Villèle, cet homme si positif, donnait à M[aisone]tte.

Les gens de la rue des Prêtres³⁹⁰ le regardaient comme un niais, cependant ses appointements les empêchaient de dormir comme les lauriers de Miltiade³⁹¹.

Quand nous eûmes admiré la lettre de l'adjutant général de Jouy, M[aisone]tte dit : « Il est singulier que les deux Coryphées de la littérature et du libéralisme actuels s'appellent tous les deux Étienne³⁹². » M. de Jouy naquit à Jouy, d'un bourgeois nommé Étienne. Doué de cette effronterie française⁴ que les pauvres Allemands ne peuvent pas concevoir, à 14 ans le petit Étienne quitta Jouy près Versailles pour aller aux Indes. Là il se fit appeler Étienne de Jouy, É. de Jouy et enfin de Jouy tout court. Il devint réellement Capitaine ; plus tard un représentant je crois le fit Colonel. Quoique brave il a peu ou point servi. Il était fort joli homme. Un jour dans l'Inde lui et 2 ou 3 amis entrèrent dans un temple pour éviter une chaleur épouvantable. Ils y trouvèrent la Prêtresse, espèce de Vestale. M. de Jouy trouva plaisant de la rendre infidèle à Brama sur l'autel même de son Dieu.

Les Indiens s'en aperçurent, accoururent en armes, coupèrent les poignets et ensuite la tête à la Vestale, scièrent en deux l'officier, Camarade de l'auteur de *Sylla*³⁹³ qui après la mort de son ami put monter à cheval et galope encore.

Avant que M. de Jouy appliquât son talent pour l'intrigue à la littérature, il était secrétaire général de la Préfecture de Bruxelles vers 1810. Là je pense il était l'amant de la Préfète et le factotum de M. de Pontécoulant, Préfet, homme d'un véritable esprit. Entre

M. de Jouy et lui ils supprimèrent la mendicité. Ce qui est immense partout et plus qu'ailleurs en Belgique, pays éminemment catholique.

À la chute du grand homme M. de Jouy demanda la croix de Saint-Louis, les imbéciles qui régnaient la lui ayant refusée il se mit à se moquer d'eux par la littérature et leur a fait plus de mal que tous les gens de lettres des *Débats* si grassement payés ne leur ont fait de bien. Voir en 1820 la fureur des *Débats* contre la *Minerve*³⁹⁴ !

M. de Jouy, par son *Ermite de la Chaussée d'Antin*³⁹⁵, livre si bien adapté à l'esprit du bourgeois de France et à la curiosité bête de l'Allemand, s'est vu et *s'est cru*, pendant 5 ou 6 ans, le successeur de Voltaire dont à cause de cela, il avait le buste dans son jardin de la maison des 3 Frères³⁹⁶.

Depuis 1829 les littérateurs romantiques qui n'ont pas même autant d'esprit que M. de Jouy le font passer pour le *Cottin* de l'époque (Boileau)³⁹⁷, et sa vieillesse est rendue malheureuse (*amaregiata*) par la gloire extravagante de son âge mûr.

Il partageait la dictature littéraire, quand j'arrivai en 1821, avec un autre sot bien autrement grossier, M. A.-V. Arnault, de l'Institut, amant de Mme Brac³⁹⁸. J'ai beaucoup vu celui-ci chez Mme Cuvier, sœur de sa maîtresse. Il avait l'esprit d'un Portier ivre. Il a cependant fait ces jolis vers :

Où vas-tu feuille de chêne
Je vais où le vent me mène³⁹⁹

Il les fit la veille de son départ pour l'exil. Le malheur personnel avait donné quelque vie à cette âme de liège. Je l'avais connu bien bas, bien rampant vers 1811 chez M. le Comte Daru qu'il reçut à l'Académie française. M. de Jouy, beaucoup plus gentil, vendait les restes de sa mâle beauté à Mme Davillier, la plus vieille et la plus ennuyeuse des coquettes de l'époque⁴⁰⁰. Elle était ou elle est encore bien plus ridicule que Mme la Comtesse Baraguey d'Hilliers qui dans l'âge tendre de 57 ans recrutait alors des amants parmi les gens d'esprit. Je ne sais si c'est à ce titre que je fus obligé de la fuir chez Mme Dubignon⁴⁰¹. Elle prit ce lourdaud de Masson (Maître des Requêtes)⁴⁰², et comme une femme de mes amies lui disait : « Quoi ! un être si laid. – Je l'ai pris pour son esprit », dit-elle. Le Bon, c'est que ce triste secrétaire de M. Beugnot avait autant d'esprit que de beauté. On ne peut lui refuser l'esprit de conduite, l'art d'avancer par la patience et en avalant des couleuvres, et, d'ailleurs, des connaissances non pas en finances mais dans l'art de noter les opérations des finances de l'État. Les nigauds confondent ces 2 choses. Mme d'Hilliers, dont je regardais les bras qu'elle avait encore superbes, me dit : « Je vous apprendrai à faire fortune par

vos talents. Tout seul vous vous casserez le nez. »

Je n'avais pas assez d'esprit pour la comprendre. Je regardais souvent cette vieille Comtesse à cause des charmantes robes de Victorine⁴⁰³ qu'elle portait. J'aime à la folie une robe bien faite, c'est pour moi la volupté. Jadis, Mme N.C.D. me donna ce goût lié aux souvenirs délicieux de Cideville⁴⁰⁴.

Ce fut je crois Mme Baraguey d'Hilliers qui m'apprit que l'auteur d'une chanson délicieuse que j'adorais et avais dans ma poche, faisait de petites pièces de vers pour les jours de naissance de ces deux vieux singes MM. de Jouy et Arnault, et de l'effroyable Mme Davillier. Voilà ce que je n'ai jamais fait, mais aussi je n'ai pas fait

le Roi d'Yvetot,

le Sénateur,

*la Grand-mère*⁴⁰⁵.

M. de Béranger, content d'avoir acquis en flattant ces magots⁴⁰⁶ le titre de grand poète (d'ailleurs si mérité), a dédaigné de flatter le gouvernement de Louis-Philippe auquel tant de libéraux se sont vendus.

Chapitre [9]

Mais il faut revenir à un petit jardin de la rue Caumartin⁴⁰⁸. Là chaque soir en Été nous attendaient de bonnes Bouteilles de Bière bien fraîche à nous versée par une grande et belle femme, Mme Romance, femme séparée d'un imprimeur fripon⁴⁰⁹ et maîtresse de M. de Maisonette, qui l'avait achetée dudit mari 2 ou 3 000 francs.

Là nous allions souvent Lussinge et moi. Le soir nous rencontrions, sur le boulevard, M. Darbelles⁴¹⁰, homme de 6 pieds, notre ami d'enfance, mais bien ennuyeux. Il nous parlait de Court de Gébelin⁴¹¹ et voulait avancer par la science. Il a été plus heureux d'une autre façon, puisqu'il est Ministre aujourd'hui. Il allait voir sa mère rue Caumartin ; pour nous débarrasser de lui nous entrions chez Maisonette.

Je commençais cet été-là à renaître un peu aux idées de ce monde. Je parvenais à ne plus penser à Milan pendant 5 ou 6 heures de suite, le réveil seul était encore amer pour moi. Quelquefois je restais dans mon lit jusqu'à midi occupé à broyer du noir. J'écoutais donc dans la bouche de M[aisone]tte la description de la manière dont le *pouvoir*, seule chose réelle, était distribué à Paris alors, en 1821.

En arrivant dans une ville je demande toujours

1° quelles sont les 12 plus jolies femmes

2° quels sont les 12 hommes les plus riches

3° quel est l'homme qui peut me faire pendre.

M[aisone]tte répondait assez bien à mes questions. L'étonnant pour moi c'est qu'il fût de bonne foi dans son amour pour le mot de *Roi*. « Quel mot pour un Français, me disait-il avec enthousiasme et ses petits yeux noirs et égarés se levant au ciel, que ce mot *Le Roi*⁴¹². » M[aisone]tte était Professeur de Rhétorique en 1811, il donna spontanément congé à ses élèves le jour de la naissance du roi de Rome⁴¹³. En 1815 il fit un Pamphlet en faveur des Bourbons⁴¹⁴. M. de Cazes le lut, l'appela et le fit écrivain politique avec 8 000 francs. Aujourd'hui M[aisone]tte est bien commode pour un Premier ministre, il sait parfaitement et sûrement comme un dictionnaire tous les petits faits, tous les dessous de cartes des intrigues politiques de Paris de 1815 à 1832.

Je ne voyais pas ce mérite, qu'il faut interroger pour le voir. Je n'apercevais que cette incroyable manière de raisonner.

Je me disais : « De qui se moque-t-on ici ? Est-ce de moi ? Mais à quoi bon ? Est-ce de Lussinge ? Est-ce de ce pauvre jeune homme en redingote grise et si laid avec son nez retroussé ? » Ce jeune homme avait quelque chose d'effronté et d'extrêmement déplaisant. Ses yeux petits et sans expression avaient un air toujours le même et cet air était méchant.

Telle fut la première vue du meilleur de mes amis actuels⁴¹⁵. Je ne suis pas trop sûr de son cœur mais je suis sûr de ses talents, c'est M. le Comte Gazul, aujourd'hui si connu, et dont une lettre reçue la semaine passée m'a rendu heureux pendant deux jours¹. Il devait avoir 18 ans, étant né, ce me semble, en 1804²⁴¹⁶. Je croirais assez, avec Buffon, que nous tenons beaucoup de nos mères, toute plaisanterie à part sur l'incertitude paternelle, incertitude qui est bien rare pour le premier enfant⁴¹⁷.

Cette théorie me semble confirmée par le Comte Gazul. Sa mère a beaucoup d'esprit français et une raison supérieure. Comme son fils elle me semble susceptible d'attendrissement une fois par an. Je trouve la sensation du *sec* dans plusieurs des ouvrages de M. Gazul, mais j'escompte sur l'avenir.

Dans le temps du joli petit jardin de la rue Caumartin Gazul était l'élève en Rhétorique du plus abominable maître. Le mot *abominable* est bien étonné de se voir accolé au nom de Maisonnette, le meilleur des êtres. Mais tel était son goût dans les arts, le faux, le brillant, le vaudevillique avant tout.

Il était élève de M. Luce de Lancival⁴¹⁸ que j'ai connu dans ma première jeunesse chez M. de Maisonneuve⁴¹⁹ qui n'imprimait pas ses tragédies quoiqu'elles eussent *rencontré le succès*. Ce brave homme me rendit le grand service de dire que j'avais un esprit supérieur. « Vous voulez dire un *orgueil supérieur* », dit en riant Martial Daru qui me croyait presque stupide. Mais je lui pardonnais tout, il me menait chez Clotilde (alors la première danseuse de l'Opéra). Quelquefois, quels jours pour moi, je me trouvais dans sa loge à l'Opéra, et devant moi, quatrième, elle s'habillait et se déshabillait. Quel moment pour un Provincial !

Luce de Lancival avait une jambe de bois et de la gentillesse, du reste il eût mis un calembour dans une tragédie. Je me figure que c'est ainsi que Dorat⁴²⁰ devait penser dans les arts. Je trouve le mot juste : c'est un berger de Boucher⁴²¹. Peut-être en 1860 y aura-t-il encore des tableaux de Boucher au Musée.

Maisonnette avait été l'élève de Luce, et Gazul est l'élève de Maisonnette. C'est ainsi qu'Annibal Carrache est élève du Flamand Calvart⁴²².

Outre sa passion prodigieuse autant que sincère pour le Ministre régnant, et sa bravoure, M[aisone]tte avait une autre qualité qui me plaît. Il recevait 22 000 francs du Ministre pour prouver aux Français que les Bourbons étaient adorables, et il en mangeait 30⁴²³.

Après avoir écrit quelquefois 12 heures de suite pour persuader les Français, M[aisone]tte allait voir une femme honnête du peuple à laquelle il offrait 500 francs. Il était laid, petit, mais il avait un feu tellement espagnol qu'après trois visites ces dames oubliaient sa singulière figure pour ne plus voir que la sublimité du billet de 500 francs.

Il faut que j'ajoute quelque chose pour l'œil d'une femme honnête et sage si jamais un tel œil s'arrête sur ces pages. D'abord 500 francs en 1822 c'est comme 1 000 en 1872. Ensuite une charmante marchande de cachets m'avoua qu'avant le billet de 500 francs de Maisonette elle n'avait jamais eu à elle un double Napoléon.

Les gens riches sont bien injustes et bien comiques lorsqu'ils se font juges dédaigneux de tous les péchés et crimes commis pour de l'argent. Voyez les effroyables bassesses et les 10 ans de soins qu'ils se donnent à la Cour pour un Portefeuille. Voyez la vie de M. le Duc de Cazes depuis sa chute en 1820, après l'action de Louvel, jusqu'à ce jour.

Me voici donc en 1822 passant trois soirées par semaine à l'*Opera Buffa*⁴²⁴ et une ou deux chez Maisonette rue Caumartin. Quand j'ai eu du chagrin la soirée a toujours été le moment difficile de ma vie. Les jours d'Opéra de minuit à deux heures j'étais chez Mme Pasta avec Lussinge, Missirini, Fiori etc.

Je faillis avoir un duel avec un homme fort gai et fort brave qui voulait que je le présentasse chez Mme Pasta. C'est l'aimable Edouard Edwards, cet Anglais, le seul de sa race qui eût l'habitude de faire de la gaieté, mon compagnon de voyage en Angleterre, celui qui à Londres voulait se battre pour moi.

Vous n'avez pas oublié qu'il m'avait averti d'une vilaine faute : de n'avoir pas pris assez garde à une insinuation offensante d'une espèce de Paysan, Capitaine d'un bateau à Calais.

Je déclinai de le présenter. C'était le soir et déjà alors ce pauvre Edwards, à 9 heures du soir, n'était plus l'homme du matin⁴²⁵.

« Savez-vous, mon cher B, me dit-il, qu'il ne tiendrait qu'à moi d'être offensé.

– Savez-vous, mon cher Edwards, que j'ai autant d'orgueil que vous et que votre fâcherie m'est fort indifférente » etc. etc.

Cela alla fort loin. Je tire fort bien⁴²⁶, je casse 9 poupées sur 12. (M. Prosper Mérimée l'a vu au tir du Luxembourg³.) Edwards tirait bien aussi, peut-être un peu moins bien.

Enfin cette querelle augmenta notre amitié. Je m'en souviens parce que avec une étourderie bien digne de moi je lui demandai le lendemain ou le surlendemain au plus tard de me présenter au fameux docteur Edwards, son frère, dont on parlait beaucoup en 1822⁴²⁷. Il tuait mille grenouilles par mois, et allait, dit-on, découvrir comment nous respirons et un remède pour les maladies de poitrine des jolies femmes. Vous savez que le froid au sortir du bal tue chaque année à Paris 1 100 jeunes femmes. J'ai vu le chiffre officiel.

Or le savant, sage, tranquille, appliqué Docteur Edwards avait en fort petite recommandation les amis de son frère Edouard. D'abord le docteur avait 16 frères et mon ami était le plus mauvais sujet de tous. C'est à cause de son ton trop gai et de son amour passionné pour la plus mauvaise plaisanterie, qu'il ne voulait pas laisser perdre si elle lui venait, que je n'avais pas voulu le mener chez Mme Pasta. Il avait une grosse tête, de beaux yeux d'ivrogne, et les plus jolis cheveux blonds que j'aie vus. Sans cette diable de manie de vouloir avoir autant d'esprit qu'un Français il eût été fort aimable, et il n'a tenu qu'à lui d'avoir les plus grands beaux succès auprès des femmes comme je le dirai en parlant d'*Eugeny*⁴²⁸. Mais elle est encore si jeune que peut-être est-il mal d'en parler dans ce bavardage qui peut être imprimé 10 ans après ma mort. Si je mets 20, toutes les *nuances de la vie* seront changées, le lecteur ne verra plus que les masses. Et où diable sont les *Masses* dans ces jeux de ma plume ? C'est une chose à examiner.

Je crois pour se venger noblement car il avait l'âme noble quand elle n'était pas offusquée par 50 verres d'eau-de-vie, Edwards travailla beaucoup pour obtenir la permission de me présenter au Docteur.

Je trouvais un petit salon archi-bourgeois, une femme du plus grand mérite qui parlait morale et que je pris pour une *Quakeresse*⁴²⁹, et enfin dans le Docteur un homme du plus rare mérite caché dans un petit corps malingre duquel la vie avait l'air de s'échapper. On n'y voyait pas dans ce salon (rue du Helder n° 12), on m'y reçut fraîchement.

Quelle diable d'idée de m'y faire présenter ! Ce fut un caprice imprévu, une folie. Au fond si je désirais quelque chose c'était de connaître les hommes. Tous les mois peut-être je retrouvais cette idée mais il fallait que les goûts, les passions, les cent folies qui remplissaient ma vie laissassent tranquille la surface de l'eau pour que cette image pût y apparaître. Je me disais alors : Je ne suis pas comme ..., comme ..., des fats de ma connaissance. Je ne choisis pas mes amis.

Je prends au hasard ce que le sort place sur ma route.

Cette phrase a fait mon orgueil pendant 10 ans.

Il m'a fallu 3 années de soins pour vaincre la répugnance et la frayeur que j'inspirais dans le Salon de Mme Edwards. On me prenait pour un Don Juan (voir Mozart et Molière), pour un monstre de séduction et d'esprit infernal. Certainement il ne m'en eût pas coûté davantage pour me faire supporter dans le Salon de Mme de Talaru, ou de Mme de Duras⁴³⁰, ou de Mme de Broglie⁴³¹ qui admettait tout couramment des bourgeois, ou de Mme Guizot que j'aimais (je parle de Mlle Pauline de Meulan)⁴³², ou même dans le Salon de Mme Récamier.

Mais en 1822 je n'avais pas compris toute l'importance de la réponse à cette question sur un homme qui imprime un livre qu'on lit,

– *Quel homme est-ce ?*

J'ai été sauvé du mépris par cette réponse : « Il va beaucoup chez Mme de Tracy. » La société de 1829 a besoin de mépriser l'homme à qui à tort ou à raison elle accorde quelque esprit dans ses livres. Elle a peur. Elle n'est plus juge impartial. Qu'eût-ce été si l'on avait répondu : « Il va beaucoup chez Mme de Duras (Mlle de Kersaint). »

Hé bien même aujourd'hui, où je sais l'importance de ces réponses, à cause de cette importance même, je laisserais le salon à la mode. (Je viens de désertier le salon de *Lady Holye*⁴³³ – en 1832.)

Je fus fidèle au salon du docteur Edwards, qui n'était point aimable, comme on l'est à une maîtresse laide, parce que je pouvais le laisser chaque Mercredi (c'était le jour de Mme Edwards).

Je me soumettais à tout par le caprice du moment, si l'on me dit la veille « Demain il faudra vous soumettre à tel moment d'ennui », mon imagination en fait un monstre, et je me jetterais par la fenêtre plutôt que de me laisser mener dans un salon ennuyeux.

Chez Mme Edwards je connus M. Stritch⁴³⁴, Anglais impassible et triste, parfaitement honnête, victime de l'Aristocratie car il était irlandais et avocat, et cependant défendant comme faisant partie de son honneur les préjugés semés et cultivés dans les têtes anglaises par l'Aristocratie. J'ai retrouvé cette singulière absurdité mêlée avec la plus haute honnêteté, la plus parfaite délicatesse, chez M. Rogers⁴³⁵, près Birmingham (chez qui je passai quelque temps en Août 1826). Ce caractère est fort commun en Angleterre. Pour les idées semées et cultivées par l'intérêt de l'Aristocratie on peut dire, ce qui n'est pas peu, que l'Anglais manque de Logique presque autant qu'un Allemand.

La logique de l'Anglais, si admirable en finance et dans tout ce qui tient à un art qui produit de l'argent à la fin de chaque semaine, devient confuse et se perd dès qu'on s'élève à des sujets un peu abstraits et qui *directement ne produisent pas de l'argent*. Ils sont

devenus imbéciles dans les raisonnements relatifs à la haute littérature par le même mécanisme qui donne des imbéciles à la diplomatie *of the King of French*, on ne choisit que dans un fort petit nombre d'hommes. Tel homme fait pour raisonner sur le génie de Shakespeare et de Cervantès (grands hommes morts le même jour, 16 avril 16... je crois⁴³⁶) est marchand de fil de coton à Manchester. Il se reprocherait comme perte de temps d'ouvrir un livre non directement relatif au coton, et à son exportation en Allemagne quand il est filé, etc. etc.

De même le *K[in]g of Fr[ench]* ne choisit ses *matsdiplo* [diplomates] que parmi les jeunes gens de grande naissance ou de haute fortune. Il faut chercher le talent là où s'est formé M. Thiers (vendu en 1830). Il est fils d'un petit-bourgeois d'Aix-en-Provence⁴³⁷.

Arrivé à l'Été de 1822, un an à peu près après mon départ de Milan, je ne songeais plus que rarement à m'esquiver volontairement de ce monde. Ma vie se remplissait peu à peu non pas de choses agréables mais enfin de choses quelconques qui s'interposaient entre moi et le dernier bonheur qui avait fait l'objet de mon culte.

J'avais deux plaisirs fort innocents :

1° Bavarder après déjeuner en promenant avec Lussinge ou quelque homme de ma connaissance ; j'en avais 8 ou 10. Tous, comme à l'ordinaire, donnés par le hasard.

2° Quand il faisait chaud aller lire les Journaux anglais dans le jardin de Galignani⁴³⁸. Là je relus avec délices 4 ou 5 Romans de Walter Scott⁴³⁹. Le premier (celui où se trouvent Henry Morton et le Sergent Boswell, *Old Mortality* je crois⁴⁴⁰) me rappelait les souvenirs si vifs pour moi de Volterra. Je l'avais souvent ouvert par hasard, attendant Métilde à Florence dans le Cabinet littéraire de Molini sur l'Arno⁴⁴¹. Je le lus comme souvenir de 1818.

J'eus de longues disputes avec Lussinge. Je soutenais qu'un grand tiers du mérite de Sir Walter Scott était dû à un secrétaire qui lui ébauchait les descriptions de paysage en présence de la nature. Je le trouvais comme je le trouve faible en peinture de passion, en connaissance du cœur humain. La postérité confirmera-t-elle le jugement des contemporains qui place le Baronnet Ultra immédiatement après Shakespeare ?

Moi j'ai en horreur sa personne et j'ai plusieurs fois refusé de le voir (à Paris par M. de Mirbel⁴⁴², à Naples en 1832, à Rome (*idem*)). Fox⁴⁴³ lui donna une place de 50 ou cent mille francs et il est parti de là pour calomnier adroitement Lord Byron qui profita de cette haute leçon d'hypocrisie. Voir la lettre que Lord Byron m'écrivit en 1823⁴⁴⁴.

Avez-vous jamais vu⁴, lecteur bienveillant, un Ver à soie qui a mangé assez de feuille de Mûrier ? La comparaison n'est pas noble, mais elle est si juste ! Cette laide bête ne veut plus manger, elle a besoin de grimper et de faire sa prison de soie.

Tel est l'animal nommé écrivain⁴⁴⁵. Pour qui a goûté de la profonde occupation d'écrire, lire n'est plus qu'un plaisir secondaire. Tant de fois je croyais être à 2 heures, je regardais ma Pendule, il était 6 heures et demie. Voilà ma seule excuse pour avoir noirci tant de papier.

La santé morale me revenant dans l'été de 1822 je songeai à faire imprimer un livre intitulé *l'Amour* écrit au crayon à Milan en me promenant et songeant à Métilde. Je comptais le refaire à Paris et il en a grand besoin. Songer un peu profondément à ces sortes de choses me rendait trop triste. C'était passer la main violemment sur une blessure à peine cicatrisée. Je transcrivis à l'encre ce qui était encore au crayon.

Mon ami Edwards me trouva un Libraire (M. Mongie) qui ne me donna rien de mon manuscrit et me promit la moitié du bénéfice si jamais il y en avait⁴⁴⁶.

Aujourd'hui que le hasard m'a donné des galons je reçois des lettres de libraires à moi inconnus (1832 juin, de M. Thierry je crois⁴⁴⁷) qui m'offrent de payer comptant des manuscrits. Je ne me doutais pas de tout ce mécanisme de la basse littérature, cela m'a fait horreur et m'eût dégoûté d'écrire. Les intrigues de M. Hugo (voir *Gazette des Tribunaux* de 1831, je crois, son procès avec le libraire Bossan[ge] ou Plaçan⁴⁴⁸), les manœuvres de M. de Chateaubriand⁴⁴⁹, les courses de Béranger mais elles sont justifiables : ce grand poète avait été destitué par les Bourbons de sa place de 1 800 francs au ministère de l'Intérieur⁴⁵⁰.

Re sciocchi, re...

Trois vers de Monti⁴⁵¹.

La bêtise des B[ourbons] paraît dans tout son jour. S'ils n'eussent pas basement destitué ce pauvre commis pour une chanson gaie bien plus que méchante ce grand poète n'eût pas cultivé son talent, et ne fût pas devenu un des plus puissants leviers qui ont chassé les Bourbons⁴⁵². Il a formulé gaiement le mépris des Français pour ce *Trône pourri*. C'est ainsi que les appelait la Reine d'Espagne morte à Rome, l'amie du Prince de la paix⁴⁵³.

Le hasard me fit connaître cette Cour mais écrire autre chose que l'analyse du cœur humain m'ennuie. Si le hasard m'avait donné un secrétaire j'aurais été une autre espèce d'auteur. « Nous avons bien assez de celle-ci », dit l'avocat du diable.

Cette vieille Reine avait amené d'Espagne à Rome un vieux confesseur. Ce confesseur entretenait la belle-fille du cuisinier de

l'Académie de France. Cet Espagnol fort vieux et encore vert galant eut l'imprudence de dire (ici je ne puis donner des détails plaisants, les masques vivent)

de dire enfin que Ferdinand VII était le fils d'un tel et non de Charles IV, c'était là un des grands péchés de la vieille Reine⁴⁵⁴. Elle était morte. Un espion sut le propos du prêtre. Ferdinand l'a fait enlever à Rome, et cependant, au lieu de lui faire donner du poison, une contre-intrigue que j'ignore a fait jeter ce vieillard aux *Présides*⁴⁵⁵.

Oserai-je dire quelle était la maladie de cette vieille Reine remplie de bon sens ? (Je le sus à Rome en 1817 ou 1824⁴⁵⁶.) C'était une suite de galanteries si mal guéries qu'elle ne pouvait tomber sans se casser un os. La pauvre femme étant Reine avait honte de ces accidents fréquents et n'osait se faire bien guérir. Je trouvai le même genre de malheur à la Cour de Napoléon en 1811. Je connaissais hélas ! beaucoup l'excellent Cuillierier (l'oncle, le père, le vieux en un mot ; le jeune m'a l'air d'un fat). Je lui menai trois Dames à deux desquelles je bandai les yeux (rue de l'Odéon n° 26)⁴⁵⁷.

Il me dit deux jours après qu'elles avaient la fièvre (effet de la Vergogne et non de la maladie).

Ce parfaitement galant homme ne leva jamais les yeux pour les regarder.

Il est toujours heureux pour la race des Bourbons d'être débarrassée d'un stremon [monstre] comme Ferdinand VII⁴⁵⁸. M. le Duc de Laval, parfaitement honnête homme, mais noble et Duc (ce qui fait deux maladies mentales), s'honorait en me parlant de l'amitié de Ferdinand VII. Et cependant il avait été 3 ans ambassadeur à sa Cour⁴⁵⁹.

Cela rappelle la haine profonde de Louis XVI pour Franklin⁴⁶⁰. Ce prince trouva une manière vraiment bourbonique de se venger : il fit peindre la figure du vénérable vieillard au fond d'un pot de chambre de porcelaine.

Mme Campan⁴⁶¹ nous racontait cela chez Mme Cardon⁴⁶² (rue de Lille au coin de la rue de Bellechasse après le 18 Brumaire). Ses mémoires d'alors, qu'on lisait chez Mme Cardon, étaient bien opposés à la rapsodie larmoyante qui attendrit les jeunes femmes les plus distinguées du faubourg Saint-Honoré (ce qui a désenchanté l'une d'elles à mes faibles yeux vers 1827).

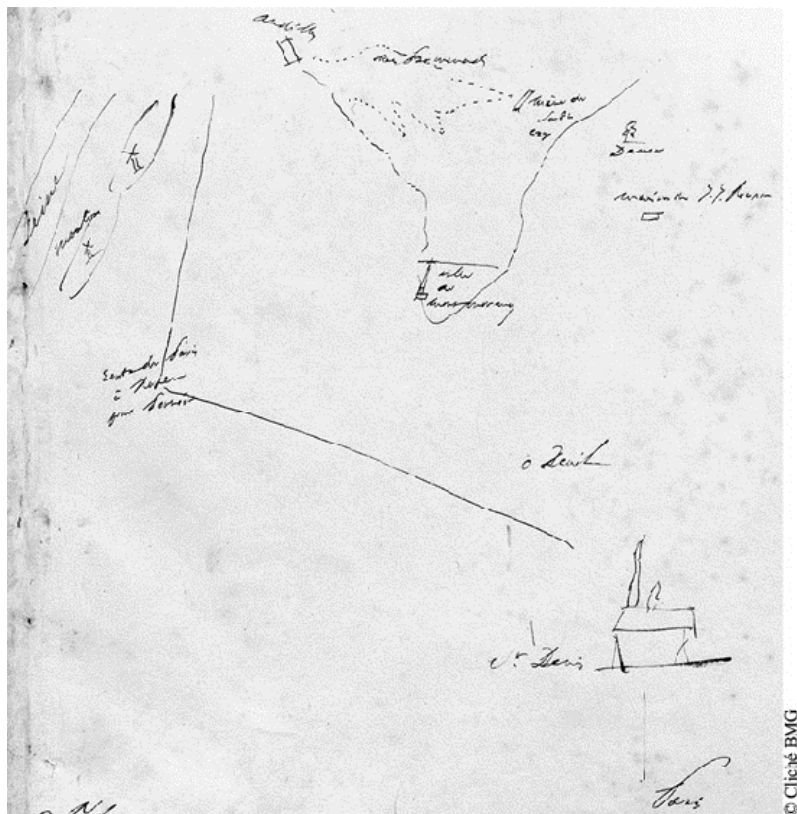
Chapitre [10]

Me voilà donc avec une occupation pendant l'été de 1822 : corriger les épreuves de l'*Amour* imprimé in-12 sur du mauvais papier. M. Mongie me jura avec indignation qu'on l'avait trompé, sur la qualité du papier. Je ne connaissais pas les Libraires en 1822. Je n'avais jamais eu affaire qu'à M. Pierre Didot⁴⁶³ auquel je payais tout papier comme d'après son Tarif. M. Mongie faisait des gorges chaudes de mon imbécillité. « Ah celui-là *n'est pas ficelle* ⁴⁶⁴ », disait-il en pâmant de rire et en me comparant aux Ancelot, aux Vitet, aux ... et autres auteurs de métier. Hé bien j'ai découvert par la suite que M. Mongie était de bien loin le libraire le plus honnête homme. Que dirai-je de mon ami M. Sautelet, jeune avocat, mon ami avant qu'il ne fût libraire⁴⁶⁵ ?

Mais le pauvre diable s'est tué du chagrin de se voir délaissé par une veuve riche, nommée Mme Bonnet ou Bourdet, quelque nom noble de ce genre et qui lui préférait un jeune Pair de France (cela commençait à être un son bien séduisant en 1828). Cet heureux Pair était je crois M. Pérignon⁴⁶⁶, qui avait eu mon amie Mme Viganò, la fille du grand homme (en 1820 je crois)¹.

C'était une chose bien dangereuse pour moi que de corriger les épreuves d'un livre qui me rappelait tant de nuances de sentiments que j'avais éprouvés en Italie. J'eus la faiblesse de prendre une chambre à Montmorency. J'y allais le soir en deux heures par la diligence de la rue Saint-Denis. Au milieu des bois, surtout à gauche de la Sablonnière en montant je corrigeais mes épreuves. Je faillis devenir fou.

Les folles idées de retourner à Milan que j'avais si souvent repoussées me revenaient avec une force étonnante. Je ne sais comment je fis pour résister. La force de la passion, qui fait qu'on ne regarde qu'une seule chose, ôte tout souvenir à la distance où je me trouve de ces temps-là. Je ne me rappelle distinctement que la forme des arbres de cette partie des bois de Montmorency.



© Clément BMG

Ce qu'on appelle la vallée de M[ontmorency] n'est qu'un promontoire qui s'avance vers la Vallée de la Seine, et directement sur le dôme des Invalides²⁴⁶⁷.

Quand Lanfranc⁴⁶⁸ peignait³ une Coupole à 150 pieds de hauteur, il outrait certains traits. « *L'aria dipinge* (l'air se charge de peindre) », disait-il. De même, comme on sera bien plus détrompé des *Kings*, des *blenos* [nobles] et des *tresprê* [prêtres] vers 1870 qu'aujourd'hui, il me vient la tentation d'outrer certains traits contre cette minever [vermine] de l'espèce humaine⁴⁶⁹. Mais j'y résiste, ce serait être *infidèle à la vérité* :

Infidèle à sa Couche.

Cymbeline⁴⁷⁰.

Seulement que n'ai-je un secrétaire pour pouvoir dicter des faits, des anecdotes et non pas des raisonnements sur ces 3 choses ? Mais ayant écrit 27 pages aujourd'hui je suis trop fatigué pour détailler les anecdotes sûres vues par moi, qui assiègent ma mémoire.

Chapitre [11]

J'allais assez souvent corriger les épreuves de l'*Amour* dans le parc de Mme Doligny à Corbeil. Là je pouvais éviter les rêveries tristes, à peine mon travail terminé, je rentrais au Salon.

Je fus bien près de rencontrer le bonheur en 1824. En pensant à la France durant les 6 ou 7 ans que j'ai passés à Milan, espérant bien ne jamais revoir Paris sali par les Bourbons ni la France, je me disais : « Une seule femme m'eût fait pardonner à ce pays-là, la Comtesse Fanny Berthois. » Je l'aimai en 1824. Nous pensions l'un à l'autre depuis que je l'avais vue les pieds nus en 1814, le lendemain de la bataille de Montmirail ou de Champaubert⁴⁷¹, entrant à 6 heures du matin chez sa mère, la M. de N.⁴⁷², pour demander des nouvelles de l'affaire. Hé bien Mme Berthois était à la Campagne chez Mme Doligny, son amie. Quand enfin je me déterminai à produire ma maussaderie chez Mme Doligny, elle me dit : « Mme Berthois vous a attendu. Elle ne m'a quittée qu'avant-hier à cause d'un événement affreux : elle vient de perdre une de ses charmantes filles⁴⁷³. »

Dans la bouche d'une femme aussi sensée que Mme Doligny ces paroles avaient une grande portée. En 1814 elle m'avait dit : « Mme Berthois sent tout ce que vous valez. » En 1823 ou [18]22 Mme Berthois avait la bonté de m'aimer un peu. Mme Doligny lui dit un jour : « Vos yeux s'arrêtent sur Belle ; s'il avait la taille plus élancée il y a longtemps qu'il vous aurait dit qu'il vous aime. »

Cela n'était pas exact. Ma mélancolie regardait avec plaisir les yeux si beaux de Mme Berthois. Dans ma stupidité je n'allais pas plus loin. Je ne me disais pas : « Pourquoi cette jeune femme me regarde-t-elle ? » J'oubliais tout à fait les excellentes leçons d'amour que m'avaient jadis données mon oncle Gagnon⁴⁷⁴ et mon ami et protecteur Martial Daru. Mon oncle Gagnon, né à Grenoble vers 1765, était réellement un homme charmant. Sa conversation qui était pour les hommes comme un roman emphatique et élégant était délicieuse pour les femmes. Il était toujours plaisant, délicat, rempli de ces phrases qui veulent tout dire si l'on veut. Il n'avait point cette gaieté qui fait peur, qui est devenue mon lot⁴⁷⁵. Il était difficile d'être plus joli et moins raisonnable que mon oncle Gagnon. Aussi n'a-t-il pas poussé loin sa fortune du côté des

hommes. Les jeunes gens l'enviaient sans pouvoir l'imiter. Les gens *mûrs*, comme on dit à Grenoble, le trouvaient *léger*. Ce mot suffit pour tuer une réputation. Mon oncle quoique fort ultra, comme toute ma famille en 1815, ayant même émigré vers 1792⁴⁷⁶, n'a jamais pu sous Louis XVIII être Conseiller à la cour royale de Grenoble ; et cela quand on remplissait cette cour de coquins comme Faure le notaire⁴⁷⁷ etc. etc. et de gens qui se vantaient de n'avoir jamais lu l'abominable Code civil de la révolution. En revanche mon oncle a eu exactement toutes les jolies femmes qui vers 1788 faisaient de Grenoble l'une des plus agréables villes de province. Le célèbre Laclos que je connus vieux Général d'Artillerie dans la loge de l'État-major à Milan, et auquel je fis la cour à cause des *Liaisons dangereuses*, apprenant de moi que j'étais de Grenoble, *s'attendrit*⁴⁷⁸.

Mon oncle donc quand il me vit partir¹ pour l'École polytechnique en Novembre 1799 me prit à part pour me donner 2 louis que je refusai, ce qui lui fit plaisir sans doute, car il avait toujours 2 ou 3 appartements en ville et peu d'argent. Après quoi prenant un air paternel qui m'attendrit car il avait des yeux admirables, de ces grands yeux qui louchent un peu à la moindre émotion :

« Mon ami, me dit-il, tu te crois une bonne tête, tu es rempli d'un orgueil insupportable à cause de tes succès dans les écoles de Mathématiques, mais tout cela n'est rien. On n'avance dans le monde que par les femmes. Or tu es laid, mais on ne te reprochera jamais ta laideur parce que tu as de la physionomie⁴⁷⁹. Tes maîtresses te quitteront ; or rappelle-toi ceci, dans le moment où l'on est quitté rien de plus facile que d'accrocher un ridicule. Après quoi un homme n'est plus bon à donner aux chiens aux yeux des autres femmes du pays. Dans les 24 heures où l'on t'aura quitté, fais une déclaration à une femme ; faute de mieux, fais une déclaration à une femme de chambre. »

Sur quoi il m'embrassa et je montai dans le Courrier de Lyon ; heureux si je me fusse souvenu des avis de ce grand tacticien ! Que de succès manqués ! Que d'humiliations reçues ! Mais si j'eusse été habile, je serais dégoûté des femmes jusqu'à la nausée, et par conséquent de la musique et de la peinture comme mes deux contemporains MM. de la Ziéro [Rosière] et Rochinper [Perrochin]⁴⁸⁰. Ils sont secs, dégoûtés du monde, philosophes ; au lieu de cela, dans tout ce qui touche aux femmes, j'ai le bonheur d'être dupe comme à 25 ans.

C'est ce qui fait que je ne me brûlerai jamais la cervelle par dégoût de tout, par ennui de la vie. Dans la carrière littéraire je vois encore une foule de choses à faire. J'ai des travaux possibles

de quoi occuper dix vies. La difficulté, dans ce moment-ci, 1832, est de m'habituer à n'être pas distrait par l'action de tirer une traite de 20 000 francs sur M. le Caissier des dépenses centrales du Trésor à Paris.

Chapitre [12]

Je ne sais¹ qui me mena chez M. de l'Étang⁴⁸¹. Il s'était fait donner ce me semble un exemplaire de l'*Histoire de la peinture en Italie* sous prétexte d'un compte rendu dans le *Lycée*⁴⁸², un de ces journaux éphémères qu'avait créés à Paris le succès de l'*Edinburgh Review*⁴⁸³. Il désira me connaître.

En Angleterre l'aristocratie méprise les Lettres. À Paris c'est une chose trop importante. Il est impossible pour des Français habitant Paris de dire la vérité sur les ouvrages d'autres Français habitant Paris. Je me suis fait 8 ou 10 ennemis mortels pour avoir dit aux rédacteurs du *Globe*, en forme de conseil et parlant à eux-mêmes, que *Le Globe* avait le ton un peu trop puritain, et manquant peut-être un peu d'*esprit*⁴⁸⁴.

Un Journal littéraire et consciencieux comme le fut l'*Edinburgh Review* n'est possible qu'autant qu'il sera imprimé à Genève, et dirigé, là-bas, par une tête de négociant capable de secret. Le directeur ferait tous les ans un voyage à Paris, et recevrait à Genève les articles pour le Journal du mois. Il choisirait, payerait bien (200 francs par feuille d'impression) et ne nommerait jamais ses rédacteurs⁴⁸⁵.

On me mena donc chez M. de l'Étang un Dimanche à 2 heures. C'est à cette heure incommode qu'il recevait. Il fallait monter 95 marches, car il tenait son académie au 6^e étage d'une maison qui lui appartenait à lui et à ses sœurs rue Gaillon⁴⁸⁶. De ses petites fenêtres on ne voyait qu'une forêt de cheminées en plâtre noirâtre. C'est pour moi une des vues les plus laides, mais les 4 petites chambres qu'habitait M. de l'Étang étaient ornées de gravures et d'objets d'art curieux et agréables.

Il y avait un superbe portrait du Cardinal de Richelieu que je regardais souvent. À côté était la grosse figure lourde, pesante, niaise de Racine. C'était avant d'être aussi gras que ce grand poète avait éprouvé les sentiments dont le souvenir est indispensable pour faire *Andromaque* et *Phèdre*.

Je trouvai chez M. de l'Étang, devant un petit mauvais feu, car ce fut ce me semble en Février 1822 qu'on m'y mena, 8 ou 10 personnes qui parlaient de tout. Je fus frappé de leur bon sens, de leur esprit et surtout du tact fin du maître de la maison qui sans

qu'il y parût dirigeait la discussion de façon à ce qu'on ne parlât jamais trois à la fois ou que l'on n'arrivât pas à de tristes moments de silence.

Je ne saurais exprimer trop d'estime pour cette société. Je n'ai jamais rien rencontré, je ne dirai pas de supérieur, mais même de comparable. Je fus frappé le premier jour et, 20 fois peut-être pendant les 3 ou 4 ans qu'elle a duré, je me suis surpris à faire le même acte d'admiration.

Une telle société n'est possible que dans la patrie de Voltaire, de Molière, de Courier.

Elle est impossible en Angleterre car chez M. de l'Étang on se serait moqué d'un duc comme d'un autre, et plus que d'un autre s'il eût été ridicule.

L'Allemagne ne pourrait la fournir : on y est trop accoutumé à croire avec enthousiasme la niaiserie philosophique à la mode (les anges de M. Ancillon). D'ailleurs, hors de leur enthousiasme, les Allemands sont trop bêtes.

Les Italiens auraient disserté, chacun y eût gardé la parole pendant 20 minutes et fût resté l'ennemi mortel de son antagoniste dans la discussion. À la 3^e séance on eût fait des sonnets satiriques les uns contre les autres.

Car la discussion y était ferme et franche, sur tout et avec tous. On était poli chez M. de l'Étang, mais à cause de lui. Il était souvent nécessaire qu'il protégeât la retraite des imprudents qui, cherchant une idée nouvelle, avaient avancé une absurdité trop marquante.

Je trouvai là M. de l'Étang, MM. Albert Stapfer⁴⁸⁷, J.-J. Ampère⁴⁸⁸, Sautelet, de Lussinge.

M. de l'Étang est un caractère² dans le genre du bon Vicaire de Wakefield⁴⁸⁹. Il faudrait pour en donner une idée toutes les demi-teintes de Goldsmith ou d'Addison⁴⁹⁰.

D'abord il est fort laid ; il a surtout, chose rare à Paris, le front ignoble et bas, il est bien fait et assez grand.

Il a toutes les petites choses d'un Bourgeois. S'il achète pour 36 francs une douzaine de mouchoirs chez le Marchand du coin, deux heures après il croit que ses mouchoirs sont une rareté, et que pour aucun prix on ne pourrait en trouver de semblables à Paris³.

Notes

Pages liminaires

1. Ce citoyen de Genève (1785-1855), ami d'Ingres et de Gérard, avait conquis une grande réputation comme peintre sur émail et porcelaine. La manufacture de Sèvres l'avait chargé de copier les grands chefs-d'œuvre italiens. Stendhal et lui firent connaissance à Paris, en 1826. De 1831 à 1833 puis de 1839 à 1841, à Rome, ils pratiquèrent harmonieusement la colocation. Stendhal, qui admirait sincèrement le talent de son ami, « l'homme de ce temps qui a le mieux connu Raphaël et qui l'a le mieux reproduit » (*Promenades dans Rome*, in *Voyages en Italie*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 1123), collabora avec lui pour publier, sous le seul nom de Constantin, à Florence, chez Vieusseux, le volume *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres* (1840). Il lui légua non seulement le manuscrit de *Souvenirs d'égotisme*, mais aussi ceux d'*Une position sociale* et de *Vie de Henry Brulard*. Le manuscrit montre que Stendhal avait d'abord inscrit comme légataire le nom de son cousin Romain Colomb (qui serait son exécuteur testamentaire).
2. Benvenuto Cellini, grand sculpteur et orfèvre florentin, mourut en 1571 ; la première édition de sa *Vita* ne parut qu'en 1730 à Cologne. Cellini, qui s'était évadé du château Saint-Ange comme Fabrice s'évadait de la tour Farnèse dans *La Chartreuse de Parme* (1839), a toujours paru à Stendhal un type superlatif d'italianité intégrale : énergie, imagination brûlante, désir sans frein, goût violent de la vie. Au début de *Vie de Henry Brulard*, Stendhal espérera à nouveau que son « fatras » soit retrouvé deux cents ans après sa mort, comme les Mémoires de Cellini.
3. Voir le *Journal* de Stendhal, 15 septembre 1813 : « Je suis comme ces devins qu'il fallait forcer de monter sur le trépied. »
4. Celle de la Fête-Dieu.
5. Cette note sur le manuscrit est de Romain Colomb.
6. Il s'agirait alors d'un cryptage au carré, puisque Doligny et Berthois sont déjà des pseudonymes (voir notes 41, p. 162 et 13, p. 157).
7. D'après Addison, le fondateur du *Spectator*, le mot « égotisme » aurait été utilisé par les solitaires de Port-Royal pour désigner un trait blâmable de style : l'emploi trop fréquent d'un pronom de la première personne ; et, de là, l'habitude de parler de soi. Sainte-Beuve citera ce mot d'un des Messieurs : « Feu M. Pascal, qui savait autant de véritable rhétorique que personne en ait jamais su, portait cette règle jusqu'à prétendre qu'un honnête homme devait éviter de se nommer, et même de se servir des mots de *je* et de *moi*... » (*Port-Royal*, Hachette, 1867 [3^e éd.], t. II, p. 402). Addison reprend le terme en 1714 et désigne Montaigne comme « le plus éminent égotiste ». William Hazlitt, que Stendhal appréciait, l'utilise en 1818. En 1870, le dictionnaire de Pierre Larousse le considère encore comme un néologisme en français, quoique attesté dès 1726. On le trouve chez Stendhal à maintes reprises à partir de 1823. Sur l'histoire du mot, voir V. Del Litto, *Œuvres intimes*, t. I, p. XIX-XXVII (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981), et G. Rannaud, « De Stendhal et de l'égotisme en 1892 », *Le Temps du Stendhal-Club (1880-1920)*, dir. Ph. Berthier et G. Rannaud, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, « Cribles », 1994.

Chapitre 1

8. C'est le 6 novembre que Stendhal quitta Paris pour rejoindre son poste à Trieste. Stendhal a d'abord écrit « l'histoire de ma vie » – expression biffée pour « un petit mémoire ».
9. *Nouvelleté* : terme archaïque pour « nouveauté ».
10. La courageuse Madone des Girondins a été pour Stendhal le modèle même de ce que devrait être une femme : le contraire d'une poupée (voir Ph. Berthier, « Stendhal et une autre Manon », *Littérature, politique et religion mêlées*, Classiques Garnier, 2011). Dans son enfance grenobloise, le géomètre patriote Louis-Gabriel Gros lui a proposé l'exemple d'une pensée rigoureuse et virile et d'un complet désintéressement. Ces deux figures seront de nouveau convoquées comme couple de destinataires idéaux de *Vie de Henry Brulard*.
11. Note biffée sur le manuscrit : *60 ans 1843. Impr[imé] en 1853, le lecteur né en 1820 aura quarante-trois ans en*

1853. On constate que, malgré ses dons en mathématiques, Stendhal ignore le calcul. Au début de *Vie de Henry Brulard*, il doit compter sur ses doigts pour se persuader qu'il est quinquagénaire.
12. Ce serait la source du roman inachevé *Mina de Vanghel* (1829-1830). Trois jours après avoir écrit ces lignes, répondant à la sollicitation de l'éditeur Dupuy, Stendhal décline sa proposition (« J'ai pris la résolution de ne rien publier tant que je serai employé par le gouvernement », *Correspondance générale*, éd. V. Del Litto, Champion, t. IV, 1999, p. 460), mais lui indique que s'il change de dessein, il lui confiera un roman dont l'action se situe à Dresde en 1813. Stendhal y a séjourné du 28 juillet au 14 août.
13. C'est ici que Nathalie Sarraute a volé le titre de son célèbre essai *L'Ère du soupçon* (1956), où elle prend acte du décès (selon elle) du modèle romanesque balzacien, avec personnages donnés pour réels et dotés d'une identité psychologique solide.
14. Pique dirigée contre Rousseau.
15. Vanité que Stendhal a toujours désignée comme l'unique passion nationale.
16. Au début de *Vie de Henry Brulard*, Stendhal se posera, dans les mêmes termes, les mêmes questions, auxquelles, par l'enquête autobiographique, il espère pouvoir apporter des réponses.
17. Déclaration à prendre avec des pincettes. S'il a éperdument admiré Bonaparte, et surtout son immortelle campagne d'Italie en 1796, moment sublime de l'histoire humaine, il a reproché à Napoléon d'avoir ramené les vieilles monarchies et tué la liberté. Ce qui ne l'a pas empêché de le servir jusqu'au bout avec un sincère dévouement, ni de le défendre après sa chute, par mépris pour les pygmées qui lui avaient succédé.
18. Stendhal avait connu le comte Beugnot (1761-1835) en Allemagne, en 1812, mais il avait ses entrées dans le salon parisien de la comtesse depuis 1810 et n'a jamais varié à son sujet, célébrant sa bonté et son dévouement pour ses amis. C'est elle qui intervint auprès de son mari pour « pousser » Beyle auprès des nouvelles autorités en mai 1814. Beugnot écrivit à Talleyrand pour qu'on lui donnât un consulat en Italie. Mais, dégoûté par le retour des Bourbons, l'intéressé ne donna pas suite et partit le 20 juillet 1814 pour Milan.
19. Un certain Joseph-François Gau, qui occupa la charge de 1815 à 1817.
20. Sous ce pseudonyme, et aussi celui de Mme Berthois, se cache Clémentine Curial, la fille du comte et de la comtesse Beugnot, avec qui Stendhal noua une liaison passionnée de 1824 à 1826.
21. *Var.* (biffée sur le manuscrit) : *comme un être aimable*.
22. Le 13 juin.
23. Il s'agit de Mathilde Visconti, épouse Dembowski, dite Métilde. Elle préférerait de beaucoup les intrigues politiques à l'amour transi de Stendhal. Stendhal écrit indifféremment *Métilde* ou *Metilde* ; nous harmonisons la graphie.
24. Le célèbre poète et romancier Ugo Foscolo (1778-1827), d'après la rumeur.
25. Dans ses grandes crises sentimentales, Stendhal envisage le suicide (voir G. Kliebenstein, entrée « Suicide » du *Dictionnaire de Stendhal*, dir. Y. Ansel, Ph. Berthier et N. Nerlich, Champion, 2003). Contre cette tentation, les principes du beylisme l'obligent à réagir car la tragédie intime, dont s'empare avidement la presse, est devenue un poncif social d'une repoussante vulgarité.
26. Derrière ce « Drame d'amour » peut-être faut-il voir *La Comtesse de Savoie*, tragédie à laquelle Stendhal travailla du 20 novembre 1820 au 4 janvier 1821. La *casa* Acerbi n'a pas été identifiée.
27. Métilde mourut à Milan le 1er mai 1825, à l'âge de trente-cinq ans. En l'apprenant, Stendhal nota la date sur son exemplaire de *De l'amour*, avec cette mention : « Death of the author ».
28. Marivaux, en fait (*Vie de Marianne*, XVe partie).
29. Le Saint-Gothard ne fut franchissable en voiture par service régulier qu'à partir de 1831. Stendhal avait visité le Cumberland lors de son troisième voyage en Angleterre (de juin à septembre 1826).
30. Le beylisme stipule qu'« entre le chagrin et nous il faut mettre des faits nouveaux, fût-ce de se casser le bras » (*Vie de Henry Brulard*, in *Œuvres intimes*, éd. V. Del Litto, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1982, p. 789).
31. De 1800 à 1801, Henri Beyle a été sous-lieutenant au 6^e régiment de dragons en Italie. Dans *Vie de Henry Brulard*, il raconte ses débuts de cavalier peu rassuré ; à Lucien Leuwen, il réservera la disgrâce (et la grâce) d'une chute mémorable sous les fenêtres de la belle Bathilde de Chasteller.
32. *Var.* (biffée sur le manuscrit) : *que je gâterais ses profits*.
33. Vérole. Stendhal avait été infecté à dix-sept ans, dès son arrivée à Milan (un curé l'avait pourtant charitablement prévenu qu'il fallait se méfier des femmes), et les conséquences sur sa santé en furent malheureusement durables, et sans doute même définitives.
34. Altdorf, dans le canton d'Uri, en Suisse. C'est là qu'en 1307 Guillaume Tell aurait défié le bailli Hermann Gessler.
35. Francesca Traversi était la cousine germaine de Métilde ; elle détestait les Français en général et Stendhal en particulier, qui lui attribue une influence maligne sur ses amours malheureuses.
36. Édifiée dans les années 1380, elle consacra la naissance du mythe.
37. Sophie Duvaucel, excellente amie de Stendhal, faisait les honneurs du salon du naturaliste Cuvier au Jardin du Roi (actuel Jardin des Plantes).
38. « Exploit hardi » ou équipée bouffonne ? En juin 1819, malgré l'interdiction formelle de la rejoindre, Stendhal avait osé poursuivre Métilde jusqu'à Volterra, où elle était allée voir ses deux fils qui s'y trouvaient en pension. Malgré des lunettes vertes, censées protéger son *incognito*, l'importun avait été aussitôt reconnu et durement sanctionné. Jamais autant que dans cet épisode, où éclate toute l'ingénuité dans les affaires de cœur de ce faux roué, Stendhal n'a été plus pitoyable et plus attachant.
39. Stendhal a toujours considéré en termes militaires la conquête d'une femme : manœuvres savamment combinées, surprises, assaut... Le paradoxe est que cette constante préoccupation tactique pour emporter la place s'allie chez lui à son exact contraire : l'extase contemplative et l'adoration « courtoise ».
40. *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788), par l'abbé Barthélemy ; *Traité des études* (1726-1731) de Rollin, que, dans *Vie de Henry Brulard*, Stendhal qualifiera de « doucereux » (*op. cit.*, p. 828).
41. Comprendons : « pour supprimer Louis XVIII ». Contrairement à Victor Del Litto (in *Œuvres intimes*, t. II,

Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1982, p. 1242), nous ne croyons pas que ce geste ait été tout à fait étranger au caractère de Stendhal. Il y a toujours eu en lui des bouffées de violence, parfois difficilement maîtrisables, et le terrorisme pour la bonne cause n'avait rien pour l'effaroucher, surtout en un moment où, tout à fait malheureux, il n'avait plus rien à perdre.

42. Aujourd'hui n° 45. Stendhal y était déjà descendu en 1819.

43. Le baron de Damas fut ministre de la Guerre et des Relations extérieures sous la Restauration.

44. C'est là qu'habitait la cruelle Métilde.

Chapitre 2

45. La Rancune est un personnage du *Roman comique* de Scarron (1651-1657).

46. Lussinge est le pseudonyme d'Adolphe de Mareste, savoyard (donc « piémontais », puisque Savoie et Piémont appartenaient au royaume de Sardaigne). Sa mère, de la noble famille des Adrets, était grenobloise. Stendhal et lui se connaissaient, semble-t-il, depuis longtemps. Lucinges est le nom d'un village de Haute-Savoie, où Michel Butor a fixé sa résidence. Stendhal écrit tantôt *Lussinge*, tantôt *Lussinges*.

47. Var. (biffée sur le manuscrit) : *a été* mon ami le plus intime.

48. 1784, en fait.

49. Stendhal a toujours marqué d'une pierre noire cette date, l'une des plus funestes de sa vie amoureuse : Clémentine Curiel lui signifie la rupture.

50. En 1718.

51. Le jeune Henri Beyle voua une profonde admiration au dramaturge Vittorio Alfieri (1749-1803), sombre, sévère, bilieux, haïssant la tyrannie, « peut-être l'homme le plus passionné qu'il y ait eu parmi les grands poètes » (*Rome, Naples et Florence en 1817*, in *Voyages en Italie*, éd. V. Del Litto, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 52).

52. *Emor* : « Rome », à l'envers (comme ailleurs : *Mero*). Stendhal affectionne les palindromes et le « verlan », à la fois par jeu et par désir candide de dépister les indiscrets.

53. Au sens de « grossier ».

54. Le crime du général Gilly était de s'être rallié à l'Empereur à son retour de l'île d'Elbe ; il bénéficia d'une amnistie.

55. La marquise de Varambon, née Léontine Hamelin.

56. Mareste épousa en 1824 Aménaïde Sartoris, issue d'une famille de banquiers et d'armateurs normands.

57. Mgr de Quélen, ancien officier de Napoléon, avait, selon Stendhal lui-même, « belle prestance et allure noble », et passait pour plaire beaucoup aux dames (*Paris-Londres*, éd. Renée Dénier, Stock, 1997, p. 699 ; initialement paru dans le *New Monthly Magazine*, juin 1826).

58. Il s'agit du maréchal Marmont qui, en 1815, lâcha Napoléon. Comme le rappellerait Edmond Rostand dans *L'Aiglon* (1900), le verbe « raguser » était devenu synonyme de « trahir » (« Il n'aurait plus manqué que vous ragussiez ! », II, 8).

59. La comtesse d'Avelles est le pseudonyme de la comtesse d'Argout, cousine de Mareste et épouse du comte d'Argout, d'origine grenobloise. Au crayon, Romain Colomb a donné la « clef » du pseudonyme.

60. Mareste travaillait au service des passeports, non pas au ministère, mais à la préfecture de Police, ainsi que Romain Colomb l'a corrigé au crayon sur le manuscrit.

61. Aucune forfanterie dans cette déclaration parfaitement justifiée : Stendhal a des principes civiques, sur lesquels il ne transige pas.

62. S'il admirait le savant, Stendhal était sans indulgence pour les faiblesses de l'homme : « Quelle n'a pas été la servilité et la bassesse envers le pouvoir de M. Cuvier ! [...] Au Conseil d'État M. le B[aron] Cuvier était toujours de l'avis du plus lâche » (*Vie de Henry Brulard*, op. cit., p. 759).

63. Le retour des Bourbons avait signifié pour Stendhal une diminution drastique de ses ressources économiques, qui l'avait amené à vivre le plus souvent possible en Italie, non seulement par dégoût de la France néomonarchique, mais aussi tout simplement parce que l'existence y était moins chère.

64. Le café de Rouen était alors situé rue de Richelieu ; Stendhal s'y arrêta avant de se transporter au Palais-Royal.

65. Pseudonyme de Joseph Lingay, secrétaire du duc Decazes (surnommé par un calembour stendhalien *Maison*) dans ses diverses fonctions ministérielles (Police, Intérieur).

66. Sous la Restauration, le café Lemblin était un havre pour les épaves de l'Empire. Inutile de préciser qu'il y avait donc peu de risque d'y tomber sur Mareste.

67. Ici, le bas de la page a été découpé, ainsi que la moitié supérieure de la page suivante.

68. Le consulat de Trieste rapportait 15 000 francs par an, une somme qui n'avait rien d'exorbitant et qui fut encore amputée d'un tiers lors de la mutation de Stendhal à Civita-Vecchia.

69. Comme l'indique au crayon Romain Colomb, Mme Azur désigne Alberthe (ne touchons pas au *h*, elle y tenait beaucoup) de Rubempré, qui habitait rue Bleue, d'où son pseudonyme. Cette parente de Delacroix, qui lui présentait sans doute Stendhal vers 1828, inspira à ce dernier une passion qui, malgré l'« azur », fut rien moins qu'éthérée ; mais ce feu dévorant s'éteignit vite. Alberthe passa de Stendhal à Mérimée, puis de Mérimée à Mareste. Mathilde de La Mole (*Le Rouge et le Noir*) a hérité de certains traits de sa personnalité.

70. Le pseudo-Barot s'appelait en réalité Rémy Lotot, ainsi que l'indique Romain Colomb (qui écrit *Lolo*). Il fut propriétaire d'une fabrique de clous en Lorraine (comme le futur M. de Rênal du *Rouge et le Noir*), puis des cristalleries de Baccarat. Stendhal a d'abord écrit *Lunéville*, ensuite corrigé.

71. On ignore tout de ce personnage. Romain Colomb a ajouté au crayon : officier « de Lancier » (sic).

72. La marquise de Rosine désigne vraisemblablement la comtesse Victor de Tracy, née Sarah Newton, bru du philosophe Destutt de Tracy (voir note 2, p. 164) si admiré de Stendhal, qu'elle s'employa activement à faire nommer consul.

73. Dès son jeune âge, Henri Beyle, que ses camarades, en raison de sa corpuence, surnommaient « la Tour », a su qu'il ne devait pas compter sur son physique pour plaire. Il a compensé le peu de séduction de sa silhouette et de ses traits par leur expressivité, et surtout par l'esprit, sans parler de la revanche imaginaire qu'il a prise en inventant des héros qu'il a libéralement dotés de tous les charmes que le sort lui avait refusés.
74. Mme Dar désigne sans doute Mme d'Argout, qui n'avait pas apprécié que Stendhal prit position contre l'hérédité de la pairie.
75. Bien avant d'avoir connu le dimanche anglais, image pour lui de l'enfer sur la terre, Stendhal a été phobique du jour du Seigneur. Églises pleines, rues vides, vie au ralenti : l'horreur.
76. *Purs d'imagination* : dénués de toute imagination.
77. Clémentine Curial. Ce n'était pas vraiment un « hasard » : il l'avait connue et admirée jeune fille, dix ans plus tôt.
78. *Var.* (biffée dans le manuscrit) : *comme* une idée.
79. Après avoir été préfet, le comte d'Argout fut plusieurs fois ministre sous la monarchie de Juillet. Stendhal s'est souvent souvenu de lui pour son ministre de l'Intérieur dans *Lucien Leuwen* (de Vaizé).
80. Cette conspiration du 19 août 1820, dite « militaire » ainsi que l'indique en note Romain Colomb, intéressait Stendhal parce que deux des trente-quatre prévenus étaient grenoblois (son camarade de jeunesse Joseph Rey, qui lui avait révélé Tracy, et Jean-Baptiste Dumoulin, qui s'était illustré lorsque la ville s'était offerte à Napoléon lors du retour de l'île d'Elbe). Le procès eut lieu du 7 mai au 26 juin 1821.
81. La carrière politique d'Odilon Barrot prit son essor par la suite ; il fut président du Conseil d'État après le 4 septembre 1870.
82. Dans *Vie de Henry Brulard*, à propos d'un procès semblable, celui des insurgés d'avril 1834, Stendhal les traitera de « jeunes et respectables fous » (*op. cit.*, p. 635), qu'il se propose de condamner à un an de séjour aux États-Unis pour les convaincre de l'inanité de leur action. De même, l'image qu'il donne des *carbonari*, alors qu'il a lui-même été soupçonné d'en être un par la police autrichienne, est celle de rêveurs idéalistes qui ne savent pas raisonner et ignorent le B.A. BA de l'efficacité politique, à savoir la nécessaire adéquation entre les moyens et les fins.
83. Le vicomte Dambray, président de la Chambre des pairs, s'était déjà distingué en 1815 en présidant le procès qui devait aboutir à l'exécution du maréchal Ney. Stendhal orthographie tantôt *Dambray*, tantôt *d'Ambray*.
84. Stendhal ménage une demi-page en blanc. La description de la salle des Pairs ne sera pas rédigée.
85. Pseudonyme de la comtesse Beugnot.
86. Louise Contat, disparue en 1813, était une célèbre actrice du Théâtre-Français.
87. Noël Daru était le cousin germain du Dr Gagnon, grand-père maternel de Stendhal. En 1799, sa famille accueillit donc à Paris le jeune Grenoblois censé passer le concours d'entrée de l'École polytechnique. Martial, fils de Noël, fut pour Stendhal un ami utile et fiable. Napoléon l'avait créé baron en 1813 (voir H. Daru, *Martial Daru, baron d'Empire, maître et bienfaiteur de Stendhal*, Boulogne-Billancourt, Éditions RJ, 2009).
88. C'est le 12 août 1804 qu'Henri et Martial procédèrent à cet autodafé. Fonctionnaire formé à bonne école par son frère le terrible Pierre, ministre de la Guerre en 1813, Martial avait classé les lettres de ses maîtresses (plus de vingt-cinq) dans des chemises parfaitement en ordre (voir le *Journal* de Stendhal à la date).
89. Le comte Pierre Daru, intendant général de la Grande Armée et ministre secrétaire d'État, joua un rôle capital dans la carrière de Stendhal sous l'Empire, qui l'entraîna jusqu'à Moscou. La Restauration le nomma pair de France en 1819. Il se consacra ensuite à des travaux littéraires (il était académicien), et mourut en 1829.
90. En 1827, en fait.
91. Pierre Daru mourut le 5 septembre 1829 ; Stendhal partit le 8 pour une excursion dans le Sud-Ouest, jusqu'en Espagne, et il ne revint à Paris que fin novembre. Son refus d'assister aux obsèques d'un homme à qui il devait tant peut à bon droit passer pour une manifestation de choquante insensibilité ; c'est paradoxalement le fait d'un être pudique, et qui redoute l'attendrissement comme un signe de faiblesse.
92. Le comte Arthur Beugnot, avocat à la Cour royale de Paris.
93. Louis Pierre Louvel avait assassiné le duc de Berry en juin 1820.
94. À Bonneuil-sur-Marne, en réalité.

Chapitre 3

95. En haut de la page se trouvent ces lignes biffées : « de la musique et de la peinture comme mes deux contemporains, MM. de la Zierero et Rochinper. Au lieu de cela j'ai le bonheur d'être dupe comme à 25 ans », avec l'indication : « Ce qui manque ici a été transporté vers 255 » (en fait, à la page 263 du manuscrit).
96. *To raise a brothel* : monter un bordel. Lorsque le français brave l'honnêteté, Stendhal aime recourir aux langues étrangères. *Dieu*, *Roi* sont trop abominables et passent mieux en *God* et *King*. On ne peut pas dire *bander*, mais *tirer l'uccello* est joli.
97. La *Venus d'Urbini*, dite encore *Vénus au petit chien* (musée des Offices de Florence, 1538).
98. Bien qu'il professe que l'orthographe est « la divinité des sots », Stendhal sait en général écrire son nom, « Beyle ». Certes, il rédige vite et sans relire, mais on ne peut s'empêcher de penser qu'il joue avec auto-ironie sur la « beauté » de celui (de celle !) qui effarouchait les salons par son physique peu conforme au modèle mondain.
99. *De l'amour* consacre tout un chapitre au *fiasco* (LV). Stendhal considère que les tempéraments « nerveux et mélancoliques » y sont tout particulièrement prédisposés : il s'agit en effet moins d'un déficit de muscles que d'un excès d'imagination.
100. Racine, *Britannicus* (II, 2) : ces vers désignent la tendre Junie.
101. Parce que Menti (Clémentine Curial) l'avait quitté.
102. Dans l'édition « Folio classique » (Gallimard, 1983), Béatrice Didier lit *regret*.
103. Plutôt *babilan*. Stendhal a déniché ce mot dans les *Lettres familières sur l'Italie* de son cher président de Brosses. Il vient de Babilano Pallavicini, patricien gènois du XVII^e siècle, à qui sa femme avait intenté un procès

- en annulation de mariage parce qu'il ne pouvait l'honorer, et désigne un impissant. Rappelons que le premier roman de Stendhal, *Armance* (1827), met en scène un protagoniste impuissant, ou qui redoute de l'être.
104. En effet, Alberthe de Rubempré, dont apparemment la discrétion n'était pas le fort, se répandit auprès de ses amis pour faire savoir qu'au lit Stendhal avait été à la hauteur. Ce que de son côté confirme Clémentine Curial dans une lettre à Stendhal (juillet 1824), où elle évoque ses « tours de force d'un certain genre ».
105. Cette épouse d'un banquier avait inspiré à Ugo Foscolo une violente passion.
106. Stendhal connaissait la comtesse Cassera depuis 1816.
107. Il s'agit d'Elena (Nina), la fille de l'illustre chorégraphe Salvatore Viganò (1769-1821), dont les créations à la Scala enthousiasmaient Stendhal ; il le met, dans son art, au niveau des Rossini et Canova.
108. Le comte de Saurau fut gouverneur de la Lombardie de 1815 à 1817.

Chapitre 4

109. Aujourd'hui place Boieldieu, où se trouve l'Opéra-Comique.
110. Destutt de Tracy (1754-1836), auteur des *Éléments d'idéologie* (1817-1818), avait, selon Stendhal, porté à la perfection ce courant de pensée issu du sensualisme de Condillac, qui avait été fondateur dans son apprentissage intellectuel.
111. Stendhal avait publié *L'Histoire de la peinture en Italie* un mois plus tôt. La visite de Tracy à l'hôtel d'Italie est du 4 septembre.
112. Tracy avait été reçu à l'Académie le 21 décembre 1808. Il succédait à son maître et ami Georges Cabanis. En fait, Ségur n'avait émis que quelques réserves fort courtoises, mais les Idéologues étaient détestés de Napoléon, qui les accusait de le contrarier sourdement.
113. Le général Gros, en réalité – mais Stendhal imite sa prononciation méridionale (il était de l'Aude). Les ayant vus de près, il a jugé sévèrement les traîneurs de sabre de l'armée impériale, dont il a stigmatisé la brutalité et l'avidité, à quelques exceptions près.
114. Le 7 septembre 1812.
115. Erreur : Ary Scheffer peignit Destutt de Tracy en 1825 ; David d'Angers fit son médaillon en 1830.
116. Clément XII à Saint-Jean-de-Latran, et non Sainte-Marie-Majeure ; il s'agit d'une inexactitude de Stendhal.
117. Qui y était chez lui, son fils George Washington ayant épousé une des filles de Tracy, Françoise-Émilie.
118. Allusion aux *Principes logiques*, publiés en 1817. Dans son opuscule *HB* (1850), Mérimée raconte que le mot « logique » était l'un des préférés de Stendhal, qui le prononçait « lo-gique », comme pour mieux en marteler l'exigence d'implacable rigueur.
119. C'est l'une des parties des *Éléments d'idéologie*.
120. De Charles X en fait. Le comte Philippe de Ségur publia en 1824 une *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812* dont, dans la presse anglaise, Stendhal célébra les mérites : « Voici enfin l'histoire qu'il nous faut de la fameuse campagne de Moscou [...] ». Ce jeune et vaillant général a dit non seulement la vérité, mais toute la vérité » (*Paris-Londres, op. cit.*, p. 271). Dans le *London Magazine* de février 1825, il en a donné un très long compte rendu, assorti d'extraits : « c'est un tableau vrai, voire sublime, de cette immense épreuve sur le cœur de l'homme » (*ibid.*, p. 277). Il est assez difficile d'accorder cette admiration non feinte pour l'ouvrage avec la déclaration de complet mépris pour l'auteur. En s'adressant au lectorat britannique, Stendhal peut exprimer plus librement une approbation que, devant des Français, il censure, pour ne pas encenser un renégat de Napoléon.
121. Philippe de Ségur avait souscrit pour le monument élevé à Casimir Perier (1777-1832), président du Conseil des ministres, mort du choléra. Stendhal connaissait fort bien sa famille, originaire de Grenoble.
122. Le marquis de Favras, qui avait conçu en 1790 un projet d'évasion de la famille royale, mourut sans révéler le nom de ses affidés. Lorsqu'on l'apprit, le comte de Provence, frère de Louis XVI et futur Louis XVIII, se serait écrié : « Ouf ! Passons à table ! »
123. *Sic*.
124. Rappelons que Stendhal, à Civita-Vecchia, est aux premières loges pour les observer : ce sont ses voisins.
125. Ségur épousa en 1826 Mme de Vintimille du Luc, veuve du comte Greffulhe.
126. Les quatre « dames Garnett » (la mère, Américaine d'origine anglaise, et ses trois filles) étaient liées avec La Fayette et Mérimée.
127. En fait, son neveu (Raymond de Ségur). Il n'avait qu'une vingtaine d'années, étant né en 1803.
128. Stendhal revient au père.
129. Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau, a laissé des *Mémoires* sur la cour de Louis XIV.
130. Le 27 février 1811, à Compiègne.
131. Le duc de Frioul, tué en 1813, avec qui Stendhal s'est toujours très bien entendu.
132. Stendhal y avait été nommé auditeur en 1810.
133. Victor Cousin (1792-1867), philosophe dont Stendhal moquait le brumeux idéalisme platonico-teuton, et qui avait été persécuté par les Bourbons (son cours à la Sorbonne, suivi par une jeunesse aussi nombreuse que fervente, avait été interdit), venait en 1832 d'être nommé auditeur au Conseil d'État et pair de France en attendant de devenir ministre de l'Instruction publique. Commissaire des guerres sous l'Empire, Jacqueminot, comte de Ham, avait été collègue de Stendhal. Lui aussi venait d'être nommé au Conseil d'État.
134. Mot illisible biffé. Béatrice Didier lit : *gens*.
135. Stendhal a aimé les souvenirs qu'il a laissés, ainsi qu'en témoigne sa déclaration à Balzac (lettre du 16 octobre 1840) : « Je lis fort peu ; quand je lis pour me faire plaisir, je prends les *Mémoires* du M[aréchal] Gouvion Saint-Cyr ; c'est là mon Homère. » Voir B. Didier, « Gouvion Saint-Cyr, "mon Homère" », *Le Miroir et le Chemin*, dir. Vincent Laisney, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 2006.
136. Dans sa *Vie de Napoléon*, Stendhal le juge sévèrement : « le plus corrompu des hommes [...], le tyran du Conseil d'État » (*Napoléon*, éd. C. Mariette, Stock, 1998, p. 115). Dans *Vie de Henry Brulard*, il rappellera comment, assis à trois pas de lui, il imitait sans le vouloir ses airs importants, ce qui aurait pu être fort

dangereux.

137. En avril 1813, on leva une force de 180 000 hommes, dont le Piémont devait fournir une partie.

138. Lorsqu'il était ambassadeur en Russie, Ségur (qui s'en défendrait par la suite) passait pour avoir emprunté son écriture à son collègue britannique, pour rédiger... une dépêche destinée à contrarier la politique anglaise.

139. Stendhal avait lu les *Mémoires* de la comtesse Lichtenau, maîtresse de Frédéric-Guillaume II de Prusse. Ce n'est pas Benjamin Constant qui la défendit, mais son cousin germain.

140. Crédulité.

141. Elle mourut deux ans avant son mari (1828).

142. La cour de Rome, ou de Paris, ou les deux.

143. Ainsi qu'en témoignera, dans *Vie de Henry Brulard*, l'évocation de sa déception à trouver Paris si plat, dans tous les sens du mot. Les montagnes de Grenoble, ville par ailleurs abhorrée, l'avaient définitivement marqué (voir S. Bell, entrée « Alpes » du *Dictionnaire de Stendhal*, op. cit., p. 30-31).

144. La deuxième des « Trois Glorieuses » déclenchées par les ordonnances contre la liberté de la presse et le régime électoral. Stendhal a assisté à la Révolution (à laquelle il ne croyait pas), il a admiré la bravoure des insurgés et la vue du drapeau tricolore flottant sur Notre-Dame l'a profondément réjoui.

145. Ancien préfet de police sous les Cent-Jours, le comte Réal fut exilé et ne rentra en France qu'en 1827. Il se rallia à Louis-Philippe.

146. La baronne Lacuée avait eu le courage d'aider son père à s'évader et de le rejoindre aux États-Unis. En octobre 1836, Stendhal lui proposa d'accepter « un compagnon de voyage, une espèce de majordome chargé de commander les chevaux de poste, et, au besoin, de les monter [...] ». Le ridicule, c'est que ce courrier a dépassé de beaucoup l'âge auquel on monte à cheval avec grâce ; son unique mérite serait de vous épargner la peine de parler vous-même aux postillons » (*Correspondance générale*, op. cit., t. V, 1999, p. 767). Fut-elle flattée ? En tout cas, elle lui préféra peu après un cousin germain de Méricée.

147. Féburier était un ingénieur des Ponts et Chaussées ; Emmanuel Viollet-le-Duc, conservateur des palais royaux sous la monarchie de Juillet, était le frère du célèbre architecte et le beau-frère du critique d'art Étienne-Jean Delécluze (voir note 2, p. 167).

Chapitre 5

148. Dans leurs éditions, Victor Del Litto et Béatrice Didier lisent : *Par*.

149. Étienne-Jean Delécluze, après des études de peinture avec David, devint le très influent critique d'art du *Journal des Débats*. Voir R. Baschet, *É.-J. Delécluze, témoin de son temps*, Boivin, 1942.

150. Dans *Comme il vous plaira* (1599), de Shakespeare, M. Jacques est surnommé « monsieur de la Mélancolie ».

151. *Paule* (ou *paul*) : monnaie d'argent des États pontificaux.

152. Avec son époux, cette Mme Verdurin avant l'heure animait un salon littérairement et politiquement occuménique qui se voulait l'antichambre de l'Académie. Stendhal le fréquenta à partir de 1825. Mieux vaut ne pas parler des œuvres de Mme Ancelot (*Ancilla*, selon Stendhal), mais elle avait un indiscutable talent pour faire prendre la mayonnaise entre des esprits très divers et se dévouait énergiquement pour « pousser » ses poulains. Après avoir été apeeruée par les saillies de Stendhal, elle se montra pour lui une amie véritable.

153. Le baron Gérard, célèbre peintre, recevait rue Saint-Germain-des-Prés le Tout-Paris des lettres et des arts.

154. Tournure ancienne et provinciale.

155. Torre-del-Greco est une ville proche de Naples, sur le site de l'antique Herculaneum. Stendhal avait visité Lancaster lors de son voyage en Angleterre de l'été 1826, lorsqu'il accompagnait son ami Sutton Sharpe dans sa tournée d'avocat.

156. On a compté près de trois cent cinquante pseudonymes de Stendhal. Certains ont vu dans cette manie l'expression d'un désir parricide : plutôt s'appeler n'importe comment que de porter le nom exécré du père. Voir J. Starobinski, « Stendhal pseudonyme », *L'Œil vivant*, Gallimard, 1961.

157. Cette déclaration *a priori* surprenante n'est pas isolée. On la rapprochera du très extraordinaire texte de 1840 intitulé *Les Privilèges*, où Stendhal se rêve en bénéficiaire des dons féeriques que reçoivent les protagonistes des contes arabes.

158. Dans *l'Orlando furioso* (1532) de l'Arioste, un anneau permet à Angélique de devenir invisible, comme Gygès dans l'Antiquité. Voir K. Ringger, « L'anneau d'Angélique », *L'Âme et la Page. Trois essais sur Stendhal*, Aran, Éditions du Grand Chêne, 1982.

159. Dans *Lamiel*, le bossu Dr Sansfin regrettera de ne pouvoir passer dans le corps parfait d'un jeune homme qui agonise sous ses yeux. Le désir d'endosser une identité d'emprunt comme une défroque de théâtre est constitutif du beylisme, qui rêve d'outrepasser les limites et déterminations du Moi pour jouer à « Je est un autre ».

160. *Paravue* : visièrre, pour protéger les yeux.

161. Au régiment de Penthievre-Infanterie, en 1788.

162. En réalité, M. de Tracy naquit en 1754. Son père ne mourut qu'en 1761.

163. Comme le père de Stendhal, Chérubin Beyle, qui lui aussi « fit sa rue » à Grenoble (aujourd'hui rue La Fayette), ce qui greva définitivement ses finances et par conséquent anéantit l'héritage sur lequel comptait son fils.

164. La duchesse de Choiseul-Praslin mourut en 1808.

165. À trente-quatre ans.

166. Il s'agirait de Philippe-Jacob Müller (1732-1795), professeur de logique et de métaphysique.

167. Tracy se rendit également à Sedan (1772), avec le régiment de Bourgogne-Cavalerie.

168. Stendhal, dans son manuscrit, ménage deux tiers de page en blanc, pour conter l'anecdote selon laquelle, à Hesdin, Tracy aurait fabriqué de la limonade dans les puits de la ville.

169. Venceslas Jacquemont, ci-devant chanoine sous l'Ancien Régime, était le père de Victor, le jeune et brillant explorateur, ami de Stendhal.

170. Alors que Tracy siège à la Constituante, il apprend que le lieutenant-colonel de son régiment voulait faire émigrer celui-ci en bloc ; il vola pour le rejoindre, et, en uniforme de colonel, harangua la troupe, qu'il convainquit de rester sur le sol de la patrie. Le lieutenant-colonel fut le seul à émigrer. Pareil trait ne pouvait qu'enchanter Stendhal. Là encore, deux tiers de page blanche.
171. Ary Scheffer a réalisé trois portraits de La Fayette, âgé de soixante-quatre ans en 1821. Né en Hollande, il ne pouvait être « gascon » que de tempérament.
172. Épaminondas était un général thébain, vainqueur des Lacédémoniens à Leuctres et Mantinée (362 av. J.-C.).
173. *Vulgô* : dit vulgairement.
174. Garde nationale dont La Fayette serait le commandant en 1830.
175. La Fayette, qui avait décisivement contribué à « adouber » le duc d'Orléans et à le transformer en roi des Français, fut bientôt remercié par celui qu'il avait aidé à monter sur le trône, et devint le chef de l'opposition parlementaire.
176. Stendhal avait rencontré Byron à Milan en 1816, de même que lord Brougham, un des fondateurs de l'*Edinburgh Review*, si importante pour son initiation au *romanticisme*. Il admirait le poète patriote Vincenzo Monti, a approché le sculpteur néoclassique Antonio Canova et le compositeur Gioacchino Rossini, dont il a publié une *Vie* très personnelle (1823).
177. Aide de camp de La Fayette, Levasseur succéda à Stendhal au consulat de Trieste. Cela n'avait rien de scandaleux : le poste était vacant, puisque Stendhal n'avait pas été agréé par les autorités viennoises.
178. La Fayette eut trois enfants (Pauline de Latour-Maubourg, George Washington et Virginie de Lasteyrie), qui lui donnèrent onze petits-enfants.
179. Mme de Marmier était née Choiseul-Stainville ; Mme de Perey, née Fanny Newton, était la sœur de Mme Victor de Tracy.
180. Est-ce une allusion au fait que la Belgique, ayant conquis son indépendance en 1830, avait songé à La Fayette pour devenir le monarque du nouveau royaume ?
181. Barthélemy Dunoyer : publiciste et cofondateur du *Censeur*, lequel cessa de paraître en 1820.
182. Mme de Tracy.
183. L'aide apportée par La Fayette à l'indépendance des États-Unis n'empêche pas Stendhal de garder toute sa liberté de jugement sur le système politique et l'organisation sociale de ce pays honnête, mais puritain, assommant, et finalement attentatoire à la précieuse souveraineté de l'individu. Voir M. Crouzet, *Stendhal et l'Amérique*, Éditions de Fallois, 2008, et *Stendhal et le désenchantement du monde*. Stendhal et l'Amérique II, Classiques Garnier, 2011 ; Ph. Berthier, « Stendhal et la "civilisation" américaine », *Littérature, politique et religion mêlées*, Classiques Garnier, 2011.
184. Ludovic Vitet, auteur de pluvieuses tragédies historiques, académicien, collaborateur du *Globe*, n'avait pas apprécié *Armance*, le premier roman de Stendhal ; Mortimer Ternaux, qui entra au Conseil d'État après 1830, était le neveu de l'industriel Ternaux, célèbre pour ses châles fabriqués avec la laine des chèvres qu'il avait importées du Tibet.
185. Les croquis se multiplieront dans *Vie de Henry Brulard*, où ils deviennent un texte graphique à part entière, doublant, commentant et augmentant le texte verbal. Sur celui qui suit, on lit : « Cour n° 38 rue d'Anjou / A' Porte d'entrée / 1er Salon / 2nd Salon. Canapé 18 D[emoise]lles / Chambre de Mme de Tracy / Cour et Jardin / escalier descendant au jardin. »
186. Divan bleu que l'on retrouve dans le salon du marquis de La Mole (*Le Rouge et le Noir*). Dieu sait pourtant que, contrairement à Balzac, Stendhal ne s'intéresse pas le moins du monde au mobilier, mais il a une grande sensibilité aux couleurs. Voir P. Laforgue, « Rouge, noir et bleu. Contribution à une sociocritique du romantisme de 1830 (variations chromatiques) », *L'Année stendhalienne* n° 10, 2011.
187. Charles de Rémusat, futur écrivain et académicien, épousa en 1828 Pauline de Lasteyrie, petite-fille de La Fayette. Fleury était l'une des vedettes du Théâtre-Français dans les premières années du siècle.
188. François de Corcelles serait député libéral sous la monarchie de Juillet.
189. Dupin l'aîné, député libéral de la Nièvre sous la Restauration, parangon d'opportunisme politique.
190. Nathalie (et non pas Virginie, comme l'écrit plus loin Stendhal).
191. Polytechnicien, il avait succédé à son père comme directeur de la fabrique d'indienne de Vizille et banquier. Il fut député de l'Isère de 1827 à 1831 et pair de France en 1832. C'était le frère de Casimir Perier (voir note 13, p. 165).
192. C'est l'immanquable caractéristique des jésuites chez Stendhal, par définition hypocrites et intriguants. Voir Ph. Berthier, « Mangeons du jésuite ! Mangeons du jésuite ! », *Littérature, politique et religion mêlées*, op. cit.
193. Augustin Thierry, futur auteur des *Récits des temps mérovingiens* (1837), avait publié en 1825 une *Histoire de la conquête d'Angleterre*.
194. *Lettres sur l'histoire de France* (1827).
195. La masturbation, dont Stendhal dira, dans *Vie de Henry Brulard*, qu'elle était universellement pratiquée à l'école centrale de Grenoble.
196. Amédée Thierry, de deux ans plus jeune qu'Augustin, fut professeur à la faculté des lettres de Besançon (1828), préfet de la Haute-Marne (1830), puis maître des requêtes au Conseil d'État (1838). Il fit paraître en 1828 une *Histoire des Gaulois*, qui fonde véritablement l'histoire de la Gaule.
197. François Guizot (1787-1874) fut successivement ministre de l'Intérieur (il refusa une préfecture à Stendhal), de l'Instruction publique, des Affaires étrangères.
198. Soit 1,95 m. Stendhal l'appelait : « le plus long de mes amis », comme le rappelle M. Crouzet (*Stendhal ou Monsieur moi-même*, Flammarion, 1990, p. 375).
199. Lettre écrite le 6 juin de l'année précédente. Personnage exceptionnellement attachant, Victor Jacquemont avait accepté une longue mission scientifique autour du monde, peut-être pour sortir de la mystérieuse impasse où l'avait plongé son amour semble-t-il impossible (était-il impuissant, comme le héros d'*Armance* ? homosexuel ?) pour la cantatrice Adélaïde Schiassetti. Il devait trouver la mort à Bombay, en 1832, à trente et un ans. Voir F. Bronner, *La Schiassetti*, Hermann, 2010.

200. Pour flatter Bonaparte et lui assurer un « tableau » glorieux, Talleyrand (1754-1838), ministre des Relations extérieures, avait fait lâcher plusieurs milliers de lapins domestiques (« de tonneau ») et un cochon noir sur le terrain de chasse.
201. Stendhal laisse ici une page en blanc pour conter l'anecdote.
202. François-Louis de Perey (dit M. de Lavenelle) avait été ami de Fouché, le grand policier de Napoléon.
203. Louis Bignon, député de 1817 à 1837.
204. François-Nicolas Henriet était capitaine du 6^e régiment de dragons en 1801.
205. Épouse du général de ce nom, dont il sera question au chapitre [8] (voir *supra*, p. 128).
206. Mme Ruga et Mme Aresi étaient deux illustres beautés milanaïses, que Stendhal avait vues de loin en 1800. La seconde (orthographiée aussi *Arese*) avait été la maîtresse d'Ugo Foscolo.
207. Marié en 1809 avec Sarah Newton, le général Letort fut tué en 1815. En secondes noces, sa veuve épousa Victor de Tracy en 1816.
208. Victor de Tracy fut nommé colonel à la suite des émeutes qui avaient éclaté lors des obsèques du général Lamarque.
209. Pour Stendhal, le bonheur est de ne pas commander ni être commandé. L'un et l'autre compromettent le bien le plus précieux du Moi : la liberté intérieure.
210. C'est-à-dire dans la région de Grenoble, où Stendhal participa à la défense contre l'invasion des Alliés (janvier-mars 1814).
211. Selon d'autres déclarations de Stendhal, Rouen ou Le Mans.
212. Sous ce nom se dissimule la comtesse de Laubespin, née Augustine de Tracy, fille du philosophe (voir note 2, p. 164). Romain Colomb lui restitue son nom au crayon.
213. Carbonel était l'aide de camp du général La Fayette en juillet 1830.
214. Le comte et la comtesse de Tracy avaient en fait tous deux soixante-sept ans.
215. Emmanuel de L'Aubépin publia anonymement en 1822 un *Mémorial portatif de chronologie, d'histoire industrielle, d'économie politique, de biographie, etc.* Le « moine » serait un certain Batelle.
216. Belle-fille du général, en réalité (elle était l'épouse de George Washington de La Fayette).
217. Stendhal a été intendant à Brunswick de 1806 à 1808, à Sagan en 1813. À Brunswick, il a aimé Wilhelmine de Griesheim, l'aimable « Minette », sur qui il a projeté les traits fixés par Mme de Staël dans *De l'Allemagne* (1813) : simplicité, sincérité, bonté rêveuse.
218. Cet ouvrage d'« idéologie » avait été publié en 1802. Stendhal ne l'a découvert qu'en 1805 (il avait donc non pas seize, mais vingt-deux ans), et sa première impression fut défavorable. Par la suite, il revint de ses préventions et apprécia la théorie des tempéraments, se reconnaissant dans la description du mélancolique. Finalement, Cabanis lui apparut comme un valeureux pionnier dans la création d'une véritable « science de l'homme ».
219. Aujourd'hui rue du Cherche-Midi.
220. La place Royale est la place des Vosges actuelle. Le sculpteur Dupaty, Grand Prix de Rome, membre de l'Académie des beaux-arts, était le fils de l'auteur des célèbres *Lettres sur l'Italie* (1788).
221. Thurot vit ses vœux couronnés de succès en 1830. Depuis 1824, il enseignait le grec au Collège de France.
222. C'est en 1825 qu'on vota la loi d'indemnisation des émigrés spoliés par la Révolution, qui joue un très grand rôle dans *Armance*. On saisit ici, sur le vif, une explosion de radicalité politique typique de Stendhal, qui, loin de ménager les bienséances salonniers, jouit de « stendhaliser » (scandaliser), en disant sans fard ce qu'il pense, et même en rajoutant, serait-ce à ses dépens.
223. Stendhal évoque ici le protagoniste de *L'Ingénu* (1767), conte dans lequel Voltaire met en scène les étonnements et impairs d'un sauvage transplanté dans la civilisation. Pour Stendhal, la civilisation moderne rabougrit et nivelle ; c'est justement parce qu'elle est « en retard » que l'Italie permet à la « plante homme » de se développer plus robustement.
224. D'après Henri Martineau, cette « Céline » (voir *supra*, p. 80) ou « Rosine » ne serait autre que Mme Victor de Tracy.
225. C'est-à-dire donné une représentation dont le profit lui était réservé. Giuditta Pasta (1798-1865) fut la *prima donna* du Théâtre-Italien à partir de 1821, et Stendhal l'un de ses plus enthousiastes admirateurs, ainsi qu'il en témoigne dans la *Vie de Rossini* et ses articles de critique musicale pour le *Journal de Paris*. Voir Ph. Berthier, « La voix de Giuditta », *Figures du fantasme. Un parcours dix-neuviémiste*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1992.
226. Aujourd'hui n° 61. Plus haut, Stendhal évoque la Bibliothèque royale, de nos jours nationale.
227. Et encore, uniquement leurs opéras, par-dessus tout *Il Matrimonio segreto* (1792) de Cimarosa et *Don Giovanni* (1789) de Mozart. Lyrico-maniaque enragé, Stendhal est imperméable à la musique symphonique et reste tourné vers le passé (s'il a aimé le premier Rossini, ce n'est pas au point de le citer parmi ses passions majeures).
228. Jeu de cartes.
229. En fait, Stendhal a refondé *De l'amour* à Paris. Quant aux épreuves, c'est à Andilly, près de Montmorency qu'il les a corrigées (voir *supra*, p. 143-144) et également à Corbeil, chez Mme Doligny (voir *supra*, p. 147).
230. Cet ouvrage posthume venait de paraître en 1832.
231. François Magendie (1783-1855) était un célèbre physiologiste.
232. Claude Fauriel, fondateur du comparatisme en France, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne puis au Collège de France, avait publié en 1824-1825 les *Chants populaires de la Grèce moderne*. Il était lié avec l'élite européenne : Mme de Staël, Schlegel, Manzoni (dont il traduisit les tragédies). Selon Stendhal, il était avec Delécluze le seul Français à comprendre Dante. C'est lui qui lui fournit les chapitres sur l'amour bédouin insérés dans *De l'amour*.
233. Peut-être *Le Globe*.
234. Elle lui laissa une petite rente « comme à un laquais » (*Vie de Henry Brulard*, op. cit., p. 625).
235. Mlle Clarke vivait à Paris avec sa mère depuis 1814. Elle ressemblait à « un point d'interrogation » (*ibid.*).

236. Louise Swanton avait épousé le peintre Jean-Hilaire Belloc. Pour sa biographie de Byron, dont elle traduisait aussi les *Mémoires* par Thomas Moore, elle sollicita et obtint le témoignage de Stendhal.
237. Adélaïde de Montgolfier, auteur de traductions de l'anglais et d'ouvrages pour la jeunesse, était « un autre point d'interrogation, noir et crochu » (*Vie de Henry Brulard*, op. cit., p. 625). En vérité, ajoute Stendhal, « j'approuve ces pauvres femmes » (*ibid.*). Parfaitement libéral sur le plan des mœurs, il n'appelle vice que ce qui nuit aux autres.
238. Dans *Vie de Henry Brulard*, Stendhal raconte qu'il avait dit à Fauriel : « Quand on a affaire à une princesse ou à une femme trop riche, il faut la battre ou l'amour s'éteint. » Cette maxime fit horreur à ce « bon bourgeois si consciencieux » (op. cit., p. 625), qui la répéta à Mlle Clarke, laquelle dépêcha Augustin Thierry pour sermonner Stendhal.
239. Romain Colomb travaillait à la comptabilité des contributions indirectes. Son dévouement sans faille à la mémoire et à l'œuvre de son cousin fit de lui le fondateur du stendhalisme.
240. Dans ses années de formation, Henry Beyle travailla étroitement avec Louis Crozet, surnommé « Sagace » ou « Percevant ». En 1805, ils avaient rédigé à quatre mains des *Caractères*. Crozet aida Stendhal dans la mise au point de *L'Histoire de la peinture en Italie* (1817). Après avoir exercé dans l'Aube, il revint dans son Dauphiné natal. C'est à lui que Stendhal avait légué ses papiers ; sa veuve les remit en 1861 à la bibliothèque de Grenoble.
241. Au Louvre.
242. La pinacothèque de Milan.
243. En 1801, le général Alpy avait choisi comme aide de camp Henri Beyle, qui lui témoigna toujours beaucoup de cordiale estime.
244. En réalité, le beau-père s'appelait Brackenhoffer et avait aussi été maire de Strasbourg.
245. Courvoisier fut garde des Sceaux dans le ministère Polignac, en 1829. Il avait été avocat général, à Besançon, où, de 1814 à 1817, Mareste avait travaillé comme secrétaire de la préfecture.
246. Boulevard des Italiens, ainsi surnommé parce que, pendant les Cent-Jours, quand Louis XVIII s'était réfugié à Gand, c'était le point de ralliement de ses partisans.
247. De Louis de Barral, avec qui il faisait des mathématiques dans sa prime jeunesse, Stendhal dira dans *Vie de Henry Brulard* : « le plus ancien et le meilleur de mes amis, c'est l'être au monde qui m'aime le plus, il n'est aussi, ce me semble, aucun sacrifice que je ne fisse pour lui » (op. cit., p. 793).
248. Il s'agit en fait de son grand-oncle, président au parlement de Grenoble, dont l'avarice était légendaire, comme en témoignent sans doute les deux anecdotes que Stendhal se proposait de raconter dans l'espace laissé en blanc.
249. « Trois fois par mois », selon Victor Del Litto.
250. C'est ainsi que Stendhal se désigne lui-même, peut-être en hommage à son cher Domenico Cimarosa.
251. Angelina Bereyter (1786-1841), que Romain Colomb orthographia au crayon *Beyreter*, chantait au Théâtre-Italien (elle interpréta Chérubin dans *Le Nozze di Figaro*, par exemple). Elle devint en 1811 la maîtresse de Stendhal, qui l'appelait « le petit ange » ou « Frau Mozart ». La liaison prit fin au bout de trois ans. Angelina était tendre et sincèrement éprise ; Stendhal l'abandonna sans remords et prétendrait même dans *Vie de Henry Brulard* qu'il ne l'avait jamais aimée.
252. Mort en 1802, François Molé, adoré du public, avait été un pilier du Théâtre-Français, où il avait joué plus de cent vingt rôles.
253. Les sœurs Questienne.
254. Vêtu était l'un des plus célèbres et des plus coûteux restaurants de l'époque.
255. Plutôt en juillet 1814, semble-t-il.
256. Voir Ph. Berthier, « Milan à Paris : l'opéra imaginaire », *Espaces stendhaliens*, PUF, 1997.
257. *Non, si figuri* : « Non, figurez-vous ». Il faudrait *No*. Après avoir passé tant d'années en Italie, Stendhal n'est jamais parvenu à écrire l'italien impeccablement.

Chapitre 6

258. Var. (biffée dans le manuscrit) : *Un jour de gros temps, on avale de l'opium et on tombe à la mer par accident*.
259. On lit sur le croquis qui suit, en italien : « Errico Beyle / milanais / il vécut, il écrivit, il aimait. / Cette âme / adorait / Cimarosa, Mozart et Shakespeare. / Il mourut âgé de ... ans / le ... 18.. ». On attendrait *Arrigo* ou *Enrico*, mais *Errico* est une forme dialectale typiquement milanaise. Lorsque fut connue l'épithaphe souhaitée par Stendhal, elle scandalisa non seulement les Grenoblois, furieux d'être ainsi reniés, mais aussi l'ambassadeur à Rome, qui n'apprécia pas de voir un représentant de la France se faire naturaliser italien chez les morts. En se proclamant « milanais », Stendhal prenait acte *in sæcula sæculorum* du fait que c'était dans cette ville qu'il avait commencé véritablement à vivre, comme la Tosca, « d'arte e d'amore ». Ses vœux n'ont malheureusement pas été respectés. On lit sur sa tombe : « Arrigo BEYLE / Milanese / Scrisse / amò / visse / ANN. LIX M. II / MORÌ IL XXIII MARZO / MDCCCXLII. » Le verbe « vivre », au lieu d'être employé absolument comme le souhaitait Stendhal, a été déplacé et ne sert plus qu'à donner une plate information d'état civil : il a vécu cinquante-neuf ans et deux mois.
260. Stendhal mourut à Paris, en exil.
261. *Hic captabis frigus opacum* : « Ici, tu rechercheras l'ombre et la fraîcheur » (écho des *Bucoliques* de Virgile, I, 52-53). Bien que, dans *Vie de Henry Brulard*, Stendhal évoque avec dégoût son apprentissage du latin, il en a conservé de beaux restes, aimant en particulier à citer le musical Virgile et le viril Tite-Live (voir Ph. Berthier, « La bibliothèque latine de Stendhal », *Littérature, politique et religion mêlées*, op. cit.).
262. Dans trois testaments, Stendhal exprimera le souhait d'être inhumé à Andilly, lieu qu'il affectionnait (il y a corrigé les épreuves de *De l'amour*, il y situe en partie *Armance*), tout imprégné du tendre souvenir de Rousseau. Là encore, son désir n'a pas été exaucé : il repose au cimetière Montmartre, mais une plaque commémorative a été apposée à l'emplacement de l'ancien cimetière d'Andilly (2012).

263. Stendhal reprend à son compte le cri qu'il a prêté à Julien Sorel lors du déjeuner chez Valenod (*Le Rouge et le Noir*, I, chap. XXVIII).
264. Écho de Boileau (*Épître VII*) : « Le vicomte indigné sortait au second acte. »
265. Dans *Vie de Henry Brulard*, Stendhal racontera comment, à Grenoble, M. d'Orbane lui enseigna l'art des grimaces, dans lequel il a aussitôt excellé, et qu'il a pratiqué toute sa vie. Grimacer, « mimiquer », c'est porter un masque et jouer sur l'identité. Stendhal se veut tellement italien qu'il jette l'opprobre sur la musique française, expression relevant pour lui de l'oxymore, dans le sillage de la position de Rousseau lors de la querelle des Bouffons au milieu du XVIII^e siècle.
266. Mme de Longueville était une cousine germaine de Stendhal.
267. Théâtre de Monsieur, rue Feydeau, où l'on jouait l'opéra français.
268. Mme de Genlis, romancière intarissable et sentimentale ; Gabriel Legouvé, poète et dramaturge ; Victor de Jouy, publiciste, académicien ; François Campenon, poète et académicien ; Joseph Treneuil, poète monarchique.
269. Tous les témoignages concordent : non seulement Stendhal accueillait de bonne grâce les critiques, mais il demandait à ses amis de ne surtout pas le ménager, afin qu'il pût tirer parti de leurs observations.
270. Le 19 octobre.
271. Consacré par Baudelaire, le mot est déjà attesté chez Voltaire.
272. Edmund Kean (1787-1833) : le plus célèbre comédien de la scène anglaise, devenu un mythe de son vivant (voir la pièce de A. Dumas, *Kean, ou Désordre et Génie*, 1836, adaptée par Sartre en 1953).
273. Il avait publié *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase* (1814), *Histoire de la peinture en Italie* (1817), et *Rome, Naples et Florence en 1817*.
274. Stendhal affectionne cette image, et fixe le tirage en 1880, 1900, 1930, voire plus tard. L'histoire du stendhalisme confirme avec éclat la justesse de ce pari risqué.
275. Tête colossale conservée au musée du Vatican, image même du beau idéal antique selon Stendhal.
276. Domenico Fiore, avocat napolitain, avait participé à la création de la République parthénopéenne en 1799 ; il dut s'exiler en France, où il fut assigné à résidence à Dijon. Le comte Molé y était préfet ; il l'autorisa à s'installer à Paris. Des reflets de cet homme remarquable, ami dévoué et figure paternelle positive (il avait quatorze ans de plus que Stendhal), passent dans le comte Altamira du *Rouge et le Noir*, lui aussi exilé politique sous menace d'extradition, lui aussi distingué par la seule décoration qui ne s'achète pas (la condamnation à mort), et dans François Leuwen, le père de Lucien.
277. Stendhal se trompe : ce n'est pas en 1821 mais en 1817 qu'Edward l'avait accompagné en Grande-Bretagne. Il le surnomme « Brandy », vu son goût pour la bouteille.
278. Là encore, Stendhal confond le voyage de 1821 avec celui de 1817. Comme lui et Mareste, ce Joseph Schmit logeait à l'hôtel de Bruxelles. Sous l'Empire, il avait travaillé pour le ministère de la Police, et fut sous la Restauration chargé de plusieurs missions secrètes.
279. Mme Nardot était la belle-mère de Pierre Daru.
280. Élie Decazes était ministre de l'Intérieur et président du Conseil en 1819-1820.
281. Charles Durand s'était occupé des intérêts du père de Stendhal et de ceux de sa sœur Pauline au moment de son veuvage.
282. Comprenons que l'hôtel étant bien fréquenté, Stendhal peut laisser la porte de sa chambre ouverte sans crainte d'être volé.

Cahier n°2

283. De la main de Romain Colomb, comme la note suivante entre crochets.
284. Il sentait que sa liaison avec Clémentine Curial battait sérieusement de la faille.
285. En fait, Hummums Hotel.
286. *She stoops to conquer (Elle s'abaisse pour vaincre)* est une comédie de Goldsmith (1773).
287. Miss Hardcastle chez Goldsmith, Silvia dans *Le Jeu de l'amour et du hasard* chez Marivaux et *Mina de Vanghel* chez Stendhal recourent au même déguisement pour sonder la sincérité des sentiments qu'on leur porte.
288. Comédie de Farquhar (1704).
289. Voir, dans *Le Rouge et le Noir*, le maire de Verrières, M. de Rênal, qui, au nom du sacro-saint « revenu », fait impitoyablement couper les arbres de la promenade, comme la société qu'il représente fera couper le cou de Julien Sorel. L'amour pour les grands arbres est indissociable chez Stendhal de sa revendication d'épanouissement intégral du Moi.
290. La graphomanie stendhalienne, qui utilise tous les supports, y compris les plus incongrus (bretelles, ceinture...), est une technique d'archivage des éphémérides du sujet.
291. Les Mémoires de Mme Hutchinson, épouse d'un des lieutenants de Cromwell, avaient paru en 1806. Dans *De l'amour*, Stendhal la met sur le même plan que Mme Roland, c'est-à-dire au plus haut.
292. On manque de renseignements sur ce M. B... et sur le séjour milanais de la comtesse de Jersey, connue pour son libéralisme.
293. *La Chaumière indienne* (1791) est un conte philosophique de Bernardin de Saint-Pierre.
294. Stendhal l'avait vu en 1816 à Milan, où il accompagnait Byron ; il écrivit un récit de leurs rencontres qui ne coïncide pas vraiment avec la version stendhalienne.
295. *Le Rouge et le Noir* a illustré les intrigues de ce réseau politico-clérical, qui place partout ses séides et œuvre souterrainement au triomphe des idées ultras.
296. Stendhal aime à qualifier ainsi le lecteur qu'il espère rempli à son égard d'une bienveillance de principe – un ami virtuel.
297. Ce libéral fut l'un des fondateurs de l'*Edinburgh Review*.
298. L'*Almack* était l'un des clubs londoniens les plus exclusifs.
299. La marquise de Talaru régnait sur l'un des sanctuaires de l'ultracisme.

300. Stendhal et Amédée de Pastoret avaient été collègues au Conseil d'État. Pastoret se rallia aux Bourbons ; Stendhal, aux abois, le sollicita en 1829 pour l'aider à trouver du travail.
301. On retient que, pour Stendhal, c'est Bonaparte lui-même, en se faisant Napoléon, qui inaugura la Restauration, dix ans avant son baptême officiel.
302. Insigne des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, sous l'Ancien Régime.
303. Il s'agit d'une réforme électorale.
304. Le 19 novembre, à Drury Lane.
305. *Pinto, ou la Journée d'un conspirateur* est une comédie historique de Népomucène Lemercier, créée au Théâtre-Français le 1^{er} germinal an VIII (22 mars 1800).
306. Comprenons : 1829-1830.
307. En réalité, c'est avec Lotot (voir note 26, p. 161) que Stendhal était parti ; Mareste les a rejoints plus tard.
308. De quoi conforter la thèse du « désir triangulaire » selon René Girard (*Mensonge romantique et vérité romanesque*, 1961).
309. *En gararde* : comme une paysanne.
310. Stendhal, qui observe les ravages de l'industrialisation en Grande-Bretagne, alors beaucoup plus développée qu'en France, ne cesse de dénoncer ses effets mortifères sur le physique et le moral des individus. C'est évidemment là un point d'achoppement décisif avec les saint-simoniens, qui célèbrent avec optimisme le progrès et la libération censément apportés par les machines. Il préfère le sous-développement solaire aux sombres usines du Nord. Voir M. Crouzet, « Stendhal et le ridicule du travail anglais », *Regards de Stendhal sur le monde moderne*, Kimé, 2010.
311. Auteur de *Lascaris ou les Grecs du XVe siècle* (1825), mais aussi d'un célèbre *Cours de littérature française* (1828-1829), Villemain est pour Stendhal le modèle même de l'insipidité académique.
312. Plutôt Westminster Bridge Road.
313. Sur le manuscrit se trouve ici un paragraphe biffé : « Ce qu'il y a de plaisant, c'est que, pendant tout le reste de mon séjour en Angleterre, j'étais malheureux quand je ne pouvais pas finir mes soirées dans cette maison. »
314. Église de Rome où Stendhal s'est rendu ce jour-là.
315. *Full of snugness* : pleine de douce intimité.
316. *Claret* : nom qu'on donne en Angleterre au vin de Bordeaux.
317. Sur cet épisode étrange et poétique, voir notre étude « Stendhal et les demoiselles de Westminster Road », *Figures du fantasme. Un parcours dix-neuviémiste*, op. cit.
318. Voir N. Roelens, « Égotisme et autodérision chez Stendhal : je tombe donc je suis », *Stendhal et le comique*, dir. D. Sangsue, Grenoble, ELLUG, 1999.
319. Chateaubriand avait été (brièvement) arrêté pour menées légitimistes au service de la duchesse de Berry et de son fils Henri V (voir *Mémoires d'outre-tombe*, XXXV, 4-7). Villemain protesta dans le *Journal des Débats* du 17 juin.
320. Dans *Vie de Henry Brulard*, Stendhal imaginera qu'aux champs Élysées, après sa mort, il ira saluer avec respect Montesquieu, qui lui dira : « Mon pauvre ami, vous n'avez pas eu de talent du tout. » Et Stendhal de commenter : « J'en serai fâché mais nullement surpris. Je sens cela souvent, quel œil peut se voir soi-même ? » (op. cit., p. 535).
321. *Cardes* : machines à carder la laine.
322. En 1810, avec Louis Crozet, Stendhal avait lu et annoté le *Traité d'économie politique* (1803) de Jean-Baptiste Say, et les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776) d'Adam Smith (voir L. Jansse, « Stendhal et l'économie politique », *Stendhal-Club* n° 28, 15 juillet 1965).
323. Écho d'un air fameux de *La Molinara* (1788), opéra de Paisiello que Stendhal aime à citer : « Si batte nel mio cuore / L'inchiostro e la farina » (« L'encre et la farine se battent dans mon cœur », chante le notaire épris de la meunière).
324. Ne s'appelait-elle pas *Appleby* ?
325. Objet de tous les soins pédagogiques de son frère, qui essaya d'en faire une femme intelligente et indépendante en la bombardant, de 1800 à 1807, de lettres éducatives, Pauline ne répondit guère à ses espérances et les nombreux scénarios de vieillissement à deux tournèrent très vite au fiasco lorsqu'ils connurent un début d'exécution. Pauline devenue veuve et Henri vécurent ensemble à Milan de novembre 1817 à avril 1818. La brutalité de la fin de non-recevoir qu'il lui opposa finalement prouve que l'égotisme est bien aussi un égoïsme. Hors des enjeux amoureux, Stendhal n'était pas disposé à sacrifier la moindre parcelle de sa liberté pour qui que ce fût. Il est juste d'ajouter que, jusqu'à sa mort, il préleva sur ses modestes ressources une petite pension qu'il versa à sa sœur, laquelle vivait chichement.
326. Notons qu'au contraire Stendhal était partisan de la peine de mort dans l'Italie administrée par Napoléon ; c'est elle qui y avait fait reculer significativement brigandage et criminalité.
327. Victor Del Litto traduit « qui a de la classe », Béatrice Didier « qui a de la vigueur ». Selon Renée Dénier, Stendhal traduit simplement en anglais ce qu'il vient d'exprimer en français.

Chapitre 7

328. Le 24 novembre.
329. Il y eut en 1820-1821 une insurrection de *carbonari*.
330. Après avoir été régent en 1812 et 1820, François 1^{er} devint roi des Deux-Siciles en 1825.
331. On constate qu'en 1832 Stendhal a sérieusement « déricristallisé » à l'égard du compositeur.
332. *Scolozione* : blennorragie.
333. Ce général qui savait danser resta sans emploi sous la Restauration. Louis-Philippe en fit un pair de France en 1832.
334. Caroline Murat était la reine de Naples (1808-1814) ; Pauline Borghèse, l'épouse du prince Camille

- Borghèse, fut immortalisée par le ciseau de Canova.
335. Comprenons : Micheroux. Melchiorre Missirini avait publié une *Vie de Canova* dont Stendhal rendit compte dans la presse anglaise. Le protagoniste de la nouvelle *Vanina Vanini* s'appelle Missirilli.
336. Boileau, *Épître IX*, v. 60.
337. En fait, Stendhal et Micheroux logeaient au deuxième. Stendhal grimpa au troisième en 1824, lorsque la cantatrice Adélaïde Schiassetti s'installa à Paris près de la Pasta.
338. Voltaire, *Zaïre*, I, 4 (1732).
339. Mme Tivollier, sœur du mari de Pauline Beyle.
340. Stendhal avait suivi à Marseille l'actrice Mélanie Guilbert, dite Louason, qui épousa le général russe de Barkoff. Stendhal eut la surprise de la revoir en Russie en 1812.
341. Sans doute la marquise Angelica Potenziani. Le marquis était gouverneur de la Banca Romana.
342. *Consenso* : raison.
343. Ce théâtre, dit Stendhal, « a eu une grande influence sur mon caractère. Si jamais je m'amuse à décrire comme quoi mon caractère a été formé par les événements de ma jeunesse, le théâtre *della Scala* sera au premier rang » (*Journal*, 8 septembre 1811). Voir Ph. Berthier, « Arrigo Beyle, Scaligero », *Espaces stendhaliens*, op. cit.
344. Ignace Hermann était de Pont-à-Mousson.
345. Mozart mourut en 1791.
346. Antidote au jésuitisme familial et école de pensée rigoureuse, les mathématiques excluent le vague et le faux et offrent donc la meilleure école contre l'hypocrisie. Elles permirent en outre à Henri de fuir Grenoble sous le prétexte de se présenter au concours de Polytechnique.
347. Jean-Simon Mayr (1763-1845) et Giovanni Pacini (1796-1867), deux compositeurs.
348. Viscontini est le nom de jeune fille de Métilde.
349. Il s'agit de *Rome, Naples et Florence en 1817*.
350. Les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase* (1814), premier livre de Stendhal, qui le publia sous le pseudonyme de Bombet, démarquaient largement, il est vrai, une autre biographie de Haydn, celle du musicologue viennois Giuseppe Carpani.
351. Après la rupture avec Clémentine Curial et la publication du premier roman de Stendhal, *Armance*.
352. *Tancredi* (1813) et *Otello* (1816) sont de Rossini ; *Romeo e Giulietta* (1796) est de Zingarelli.
353. François Joseph Talma, acteur, a rénové l'art de jouer la tragédie ; Stendhal l'avait vu très souvent lorsqu'il hantait presque quotidiennement le Théâtre-Français dans ses années de formation à Paris.
354. Béranger (1780-1857) : chansonnier dont les idées libérales et la fidélité à Napoléon avaient tout pour plaire à Stendhal.
355. Stendhal est loin d'avoir toujours utilisé cette épithète pour parler de l'auteur de *Corinne* (1807), qu'il taxe le plus souvent d'emphase, alors que sa dette à son égard est flagrante (au sujet de l'idée qu'il se fait de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de leurs passions). On relève avec intérêt ce qu'il dit de sa laideur : elle avait tort d'y attacher tant d'importance, sa supériorité évidente était ailleurs (comme celle de Stendhal lui-même). Voir A. Tsolakis, « Dans les plis du visible : Stendhal et Mme de Staël ou le foisonnement des doubles », *L'Année stendhalienne* no 3, 2004.
356. *Brutus* de Voltaire : 1750 ; *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier : 1789.
357. Naudet, sociétaire du Théâtre-Français, était donc un collègue de Talma ; ils se battirent au pistolet en 1790.
358. Détestable (et très libre...) adaptation de la pièce de Shakespeare (1769).
359. C'était le père de Mlle Mars.
360. L'abbé Geoffroy tenait le feuilleton dramatique du *Journal des Débats*. Stendhal a voulu le ridiculiser dans ses pièces *Les Deux Hommes* et *Letellier*, qu'il ne put achever.
361. Dans *De l'Allemagne* (III^e partie, chap. XXVII).
362. *Cœdipe* (1718), tragédie de Voltaire.
363. Protagoniste de *Manlius Capitolinus* (1698), tragédie de Lafosse d'Aubigné, que Stendhal a vu représenter en 1810.
364. Dans son pamphlet romantique *Racine et Shakespeare* (1823), Stendhal a plaidé pour un drame moderne, c'est-à-dire forcément en prose, et stigmatisé l'alexandrin comme un « cache-sottise ». Henri Martineau remarque malicieusement que « l'abominable chant du vers alexandrin... » est un alexandrin.
365. Chez Corneille : « Je demeure stupide » (*Cinna*, V, 1).
366. Comprenons : tyrannie.
367. Il s'agit en fait de Nathalie de La Fayette.
368. Stendhal renonce à trouver un adjectif à la hauteur de son admiration et laisse un blanc.
369. Sutton Sharpe était un avocat londonien qui séjournait fréquemment à Paris. En 1822, le littérateur libéral Alexandre Buchon lui fit rencontrer Stendhal ; il se lia plus tard avec Mérimée. En 1826, Stendhal l'accompagna dans une tournée professionnelle dans le nord de l'Angleterre.
370. C'est lui qui trouvait qu'il y a dans *Don Giovanni* « trop de musique » et que les mélodies de Mozart, certes agréables, n'ont « jamais d'expression, de justesse et de force ».
371. Grétry (1741-1813) était un auteur d'opéras-comiques (*Richard Cœur de Lion*) ; au début de *Vie de Henry Brulard*, Stendhal pastichera un air tiré de *La Fausse Magie* (1765). Monsigny (1729-1817) fut l'un des créateurs de l'opéra-comique ; il composa notamment *Le Déserteur* (1769).
372. Dans les *Cours de littérature dramatique*, en 5 volumes (1819-1820).
373. Deux critiques qui sévissaient au *Journal des Débats*.
374. La pension Hix, rue Matignon, qui comptait Vigny parmi ses élèves.
375. Pietro Giannone s'était réfugié à Paris après 1821.
376. La reine des Français, plutôt, depuis 1830 : Marie-Amélie.

377. Stendhal avait connu le général Foy en Italie, en 1801. Ce fut, sous la Restauration, le grand orateur du parti libéral à la Chambre.
378. Le médecin allemand François-Joseph Gall (1758-1828) fut l'inventeur de la phrénologie. Il soigna Stendhal en 1813.
379. Andrea Corner descendait d'une grande famille vénitienne ; il s'était réfugié à Paris en 1821.
380. Lodovico Widmann était en 1811 un des amants d'Angela Pietragrua, qu'il partageait avec Stendhal. Il mourut lors de la campagne de Russie.
381. Deux millions, d'après *Rome, Naples et Florence en 1817* (édition de 1826).
382. La croix de fer était une décoration du royaume d'Italie.
383. Migliorini était l'aide de camp du prince Eugène.
384. Les généraux Caulaincourt et Montbrun furent l'un et l'autre tués à la bataille de la Moskowa.
385. William Pitt, chef du gouvernement britannique, fomenta trois coalitions contre Napoléon et mourut en 1806.
386. « On parle de Lambruschini comme secrétaire La Bourdonnaye et du départ de Saint-Aulaire. Hier Mme Malibran. » On disait du cardinal Lambruschini qu'il pourrait devenir secrétaire d'État. Victor Del Litto comprend à tort : « secrétaire de La Bourdonnaye ». Il s'agit bien de « secrétaire La Bourdonnaye » (cf. lettre à Domenico Fiore du 28 février 1832 : « Lambruschini est La Bourdonnaye, l'homme aux catégories, formes aimables... »). La Bourdonnaye était ministre d'État. Le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur à Rome, était le supérieur direct de Stendhal. L'illustre cantatrice Maria Malibran a donné six concerts au Théâtre Valle de Rome ; Stendhal a assisté à ceux du 30 juin et du 4 juillet.
387. C'est-à-dire payés par le gouvernement pour faire sa propagande. Pillet devint maître des requêtes et directeur de l'Opéra. Saint-Marc-Girardin est l'auteur d'un *Cours de littérature dramatique* (1843-1868) qui eut du succès.
388. Decazes, de Villèle et Martignac se succédèrent à la présidence du Conseil et au ministère de l'Intérieur.
389. Friedrich Ancillon, historien allemand, était pasteur et conversait avec les anges. En 1827, dans *Armance*, Stendhal s'est moqué des billevesées de la pseudo-spiritualité germanique.
390. Pseudonyme de Mérimée, auteur du *Théâtre de Clara Gazul* (1825).
391. Rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, où se trouvait la rédaction du *Journal des Débats*.
392. Selon Plutarque, après la victoire de Marathon (490 av. J.-C.), Thémistocle aurait dit : « Les trophées de Miltiade m'empêchent de dormir. »
393. Étienne de Jouy et Charles-Guillaume Étienne.
394. *Sylla* (1821), tragédie d'Étienne de Jouy.
395. *La Minerve française*, journal libéral, fondé en 1818, que Stendhal lisait assidûment.
396. *L'Hermite de la Chaussée d'Antin, ou Observations sur les mœurs et usages parisiens au commencement du XIX^e siècle*, en 5 volumes (1812-1814), inaugura toute une série.
397. Aujourd'hui une partie de la rue Taitbout.
398. Boileau s'est gaussé de l'abbé Cotin, qui se croyait poète ; Molière s'est inspiré de lui pour le Trissotin des *Femmes savantes* (1672).
399. Auteur de tragédies et de fables, Antoine-Vincent Arnault fut secrétaire perpétuel de l'Académie française. Il avait accompagné Bonaparte en Égypte et servi l'Empereur ; il dut s'exiler, mais rentra en grâce auprès des Bourbons.
400. « De ta tige détachée / Pauvre feuille desséchée / Où vas-tu ? [...] / Je vais où le vent me mène... » (Arnault, « La feuille », *Fables*). Stendhal a ménagé entre les deux vers un grand espace blanc.
401. Femme d'industriel, Mme Davillier tenait un salon où se pressait toute la « gauche » ; elle protégeait Béranger et Jouy.
402. Stendhal surnommait Mme Dubignon « la Bilieuse ». Elle vivait dans l'entourage de Mme Daru. C'était une excellente musicienne.
403. Masson était le secrétaire du comte Beugnot.
404. La couturière la plus célèbre de Paris.
405. Mme Nardot, comtesse Daru, pour qui Stendhal nourrit un tendre sentiment de 1809 à 1811, mourut en 1815 et Stendhal lui dédia à titre posthume son *Histoire de la peinture en Italie*. Cideville cache Bécheville, la propriété des Daru près de Meulan, dans les Yvelines.
406. Célèbres chansons de Béranger. On sait que Baudelaire partagera l'admiration de Stendhal pour celui que ses contemporains considéraient comme un poète majeur dans un genre mineur.
407. Les magots sont des macaquas sans queue (Stendhal vient de comparer Jouy et Arnault à des singes), ou des personnages grotesques à la chinoise.

Chapitre 9

408. Le jardin de Joseph Lingay, *alias* Maisonnette (voir note 21, p. 160).
409. Chanson, qui avait imprimé *Rome, Naples et Florence en 1817*.
410. Il s'agit du comte d'Argout qui, au moment où Stendhal écrit, est ministre du Commerce et des Travaux publics. Cet Isérois avait été en 1810 auditeur au Conseil d'État avec Stendhal. Mais depuis ses grandeurs ministérielles, et bien que Mérimée fût le secrétaire général de son cabinet, il avait nettement tendance à prendre de haut son ancien camarade.
411. Auteur du *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne* (1773-1784), que possédait dans sa bibliothèque le Dr Gagnon, grand-père de Stendhal.
412. Dans *Lucien Leuwen*, le ministre de l'Intérieur se désole de ce que le monosyllabe mystique ait désormais perdu son aura et n'irradie plus la magie du sacré.
413. Il avait même commis un *Hymne d'un Français au nourrisson royal*.

414. Histoire du cabinet des Tulleries depuis le 20 mars 1815 et de la conjuration qui a ramenée Buonaparte en France.
415. Les relations de Stendhal avec Mérimée ont été à la fois de grande complicité intellectuelle, malgré la différence d'âge (Mérimée était plus jeune de vingt ans), et d'agacement réciproque, Stendhal reprochant de plus en plus à son ami, désormais surnommé *Academos*, son pédantisme. Voir Ph. Berthier, « *Je t'aime, moi non plus*. *Academos* et le baron de Stendhal », *Revue des sciences humaines* n° 270, 2003/2.
416. 1803, en réalité.
417. En tout cas, Stendhal, qui ne se reconnaissait rien de commun avec son père, aurait bien voulu, comme Jésus, être né par parthénogenèse.
418. Professeur de belles-lettres au lycée Louis-le-Grand, Luce de Lancival était aussi un dramaturge néoclassique, connu pour sa tragédie *La Mort d'Hector* (1809).
419. Simonnet de Maisonneuve était dramaturge et employé au ministère de la Guerre. Stendhal l'avait rencontré en 1804 chez Martial Daru et le revit dans l'entourage de la célèbre tragédienne Mlle Duchesnois, dont il était un ardent défenseur dans sa lutte sans merci avec sa rivale Mlle George sur les planches du Théâtre-Français. Les œuvres dramatiques de Maisonneuve ne furent publiées qu'en 1824, après sa mort, et Stendhal les évoqua dans la presse anglaise.
420. Dorat : poète décoloré qui mourut en 1780.
421. François Boucher (1703-1770), peintre de la galanterie rococo.
422. Carrache et Calvart se disputaient la suprématie de l'école de peinture de Bologne à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle.
423. Approuver quelqu'un qui dépense plus qu'il n'a est typique de l'attitude stendhalienne à l'égard de l'argent : c'est celle, essentiellement aristocratique, de Don Juan face au bourgeois M. Dimanche. Voir le dossier sur « Stendhal et l'argent » dans *L'Année stendhalienne* n° 10, 2011.
424. Ou les Italiens, qui donnaient des représentations (exclusivement d'ouvrages italiens chantés dans la langue originale) les mardis, jeudis, samedis. C'était le spectacle le plus cher de Paris. Dans *Vie de Henry Brulard*, Stendhal dira que l'opéra aura été sa passion non seulement la plus endurante, mais la plus coûteuse.
425. Comprenons qu'il avait beaucoup bu.
426. À Brunswick, Stendhal gagna le respect des aides du camp du gouverneur en abattant un corbeau depuis une voiture roulant au grand galop.
427. Le Dr William-Frédéric Edwards est le Jean Rostand de la Restauration, auteur d'un *Mémoire sur l'asphyxie considérée dans les batraciens* (1817), auquel Stendhal fait allusion dans *De l'amour* (chap. XII).
428. On se perd en conjectures sur cette inconnue. Eugénie de Montijo, dont Stendhal sera l'ami, n'a que six ans quand il écrit.
429. Une *quakeress* est une adepte de la secte biblique et puritaine des *quakers* (les « trembleurs »).
430. Mme de Duras était la grande amie de Chateaubriand, l'animatrice d'un prestigieux salon, la talentueuse et audacieuse romancière d'*Ourika* (1824), d'*Édouard* (1825), et d'*Oliver* (1822) qui fut à l'origine d'*Armance* (1827), spécialiste des impossibilités de l'amour.
431. La duchesse Albertine de Broglie, fille de Mme de Staël et, murmurait-on, de Benjamin Constant.
432. Selon Stendhal, qui l'insinue à ses lecteurs anglais, Mlle Pauline de Meulan était le véritable auteur des œuvres de son mari, qui se contentait de les signer.
433. La comtesse de Saint-Aulaire (*holy* en anglais : « saint ») était l'épouse de l'ambassadeur de France à Rome. Sous le nom de duchesse de Vaussay, Stendhal décrira son salon dans son roman inachevé *Une position sociale*, qu'il commencera le 19 septembre 1832, après avoir abandonné *Souvenirs d'égotisme*.
434. Bartholomew Stritch, directeur à Londres de la *Germanic Review*, a traduit des articles de Stendhal pour la *Paris Monthly Review*.
435. M. Rogers était un ami de Sutton Sharpe (voir note 42, p. 181).
436. Le 23 avril 1616, mais à l'époque l'Angleterre n'avait pas adopté le calendrier grégorien, de sorte que Cervantès est mort dix jours avant Shakespeare.
437. Stendhal l'avait vu d'assez près en 1828 chez Mme Aubernon, et a publié en 1830 deux articles dans *Le National* qu'il avait fondé.
438. Librairie internationale, Galignani se situait alors rue Vivienne (aujourd'hui rue de Rivoli).
439. Stendhal avait été l'un de ses premiers lecteurs sur le continent, dès 1817. Walter Scott (1771-1832) a beaucoup influencé Stendhal, qui voudra peindre les mœurs modernes comme Scott avait ressuscité celles du Moyen Âge. Ce qu'il lui reproche, c'est son intempérance descriptive et son incapacité à analyser l'amour. Voir Ph. Berthier, « Stendhal et Walter Scott, ou le fils émancipé », *Littérature, politique et religion mêlées*, op. cit.
440. En fait, Bothwell. *Old Mortality* avait été traduit en 1816 sous le titre *Les Puritains d'Écosse*.
441. Près du pont santa Trinità. Il serait racheté par le célèbre cabinet littéraire de Vieusseux, assidûment fréquenté par Stendhal à chacun de ses passages dans la ville des Médicis.
442. Professeur de botanique au Muséum d'histoire naturelle, Mirbel avait été secrétaire général du ministère de la Police. Sa seconde épouse était une miniaturiste célèbre.
443. Fox était secrétaire d'État aux Affaires étrangères.
444. Le 29 mai (Romain Colomb indique la date au crayon). Stendhal autorisa la publication de la lettre dans les *Conversations de lord Byron* par Medwin (1824), dans *Le Globe* (2 novembre 1824) et dans l'ouvrage de Mme Swanton-Belloc sur le poète (1830). Il répondit à lord Byron le 23 juin en réitérant son opinion négative sur la moralité politique de Scott.
445. Kurt Ringger (« The pleasure of writing », *L'Âme et la Page. Trois essais sur Stendhal*, op. cit., p. 84) a rappelé que la métaphore se retrouve dans le drame de Goethe, *Torquato Tasso* (V, 3, vers 3081-3087) : « Si je ne peux méditer ou composer des poèmes, la vie n'est plus la vie pour moi. Essaie d'empêcher le ver à soie de filer : devrait-il en mourir, il développerait le fil précieux tiré du plus intime de son être, et ne s'arrête que lorsqu'il s'est enfoncé dans son cercueil » (notre traduction). Notons qu'en 1834 Stendhal a envisagé un drame intitulé lui aussi *Torquato Tasso*. On lit aussi dans les *Carnets* (1815) de Joubert : « le ver à soie file ses coques, et je file les miennes ».

446. Il n'y en avait aucun. Un mois après la mise en vente, l'éditeur dit à l'auteur que son ouvrage était sacré, « car personne n'y touche » (*De l'amour*, éd. V. Del Litto, Gallimard, « Folio classique », 1980, p. 343).
447. Sans doute plutôt Dupuy, qui sollicita Stendhal en 1832.
448. En septembre 1831, Charles Gosselin avait intenté un procès à Hugo pour non-respect de ses engagements au sujet de *Marion de Lorme*.
449. Pour se libérer de ses soucis d'argent, Chateaubriand avait dû se résigner à donner la propriété de ses *Mémoires d'outre-tombe* à une société en commandite par actions. À peine l'auteur mort, en 1848, cette société procéda à la publication dans des conditions déplorables (en feuilletons).
450. Béranger avait été destitué en 1821 d'une place fort modeste, celle d'expéditionnaire au ministère de l'Instruction publique. On le punissait de l'impertinence de ses chansons.
451. « Rois stupides, rois... » Vincenzo Monti avait publié en 1800 un poème *Per l'anniversario dell'ultimo Re dei Francesi* violemment antimonarchique.
452. Voir la chanson de Béranger intitulée *L'Enrhumé*, attaque contre la favorite de Louis XVIII, Mme du Cayla.
453. Manuel Godoy était l'amant de Marie-Louise de Parme, l'épouse du roi d'Espagne Charles IV. Elle mourut en 1819.
454. Pour écarter du trône son fils Ferdinand, la reine d'Espagne avait en 1808 reconnu son illégitimité.
455. Camps de déportation sur les côtes d'Afrique.
456. Certainement grâce au chirurgien militaire Gonal, qui avait soigné Stendhal à Milan en 1801, et ensuite servi Charles IV de 1814 à 1819.
457. Michel Cullerier, spécialiste des maladies vénériennes, avait son cabinet au n° 29, rue de l'Odéon. Peut-être fut-ce Clémentine Curial que Stendhal lui amena en consultation.
458. Stendhal l'enterre un peu vite : il ne mourra qu'en 1833. À ses yeux, ce monarque, conforté en 1823 par une expédition militaire française décidée par Chateaubriand, incarnait la réaction la plus obtuse et la plus féroce répressive.
459. Le duc de Montmorency-Laval avait représenté la France à Madrid de 1814 à 1821, puis à Rome, où Stendhal le rencontra en 1827, appréciant son amabilité et son goût très « Ancien Régime ».
460. Benjamin Franklin (1706-1790) était venu en France en 1778 pour négocier une alliance avec les États-Unis.
461. Ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette, directrice sous l'Empire d'une institution réputée pour jeunes personnes de bonne famille, Mme Campan avait publié ses *Mémoires* en 1822.
462. Mme Cardon aussi avait été femme de chambre de Marie-Antoinette ; par son mari, c'était la tante de Mme Campan. Elle habitait juste en face des Daru, chez qui avait été recueilli le jeune Henri Beyle, débarqué de Grenoble.

Chapitre 10

463. Pierre Didot avait publié à compte d'auteur les deux premiers ouvrages de Stendhal, *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase* (1814) et *Histoire de la peinture en Italie* (1817).
464. Ficelle : rusé.
465. Sautetlet édita le pamphlet de Stendhal *D'un nouveau complot contre les industriels* (1825) et le *Théâtre de Clara Gazul* de Mérimée. Son suicide en 1830, pour des raisons financières et amoureuses (une veuve, Mme Bonnet, qui devait l'épouser, y renonça juste avant le mariage), eut un grand retentissement.
466. Le lieutenant-colonel Pérignon avait été nommé pair de France en 1819.
467. On lit sur le croquis qui suit : « Seine. Moulin. Andilly. Mes Promenades. Mines de sable rouge. Danse. Maison de J.-J. Rousseau. Ville de Montmorency. Route de Paris à [illisible] par [illisible]. Deuil. St. Denis. Paris. »
468. Giovanni Lanfranco (1582-1647) a peint la coupole de l'église Sant'Andrea della Valle à Rome (où travaillera son collègue Mario Cavaradossi dans *La Tosca* de Puccini).
469. Stendhal écrit en « verlan » certains mots qui pourraient être compromettants.
470. Acte III, scène 4 de *Cymbeline* (1609), pièce de Shakespeare pour laquelle Stendhal a toujours eu une préférence marquée.

Chapitre 11

471. En février 1814. À cette date, Stendhal n'était pas rentré de sa mission en Dauphiné. Il doit s'agir de la bataille d'Arcis-sur-Aube, le 21 mars.
472. La comtesse Beugnot.
473. Charlotte-Claire, morte à l'âge de deux ans.
474. Romain Gagnon, né en 1758, était le Casanova de Grenoble, si l'on en croit *Vie de Henry Brulard*.
475. En société, le rire de Stendhal apparaît provocateur, méphistophélique, ironique, sardonique, négateur, c'est-à-dire agressivement moderne, et détonant. C'est le coup de pistolet de la pensée dans le concert de l'enjouement superficiellement mondain du XVIII^e siècle.
476. Après son mariage en 1790, Gagnon s'était établi aux Échelles, en Savoie, dans les États sardes.
477. Joseph Faure (à ne pas confondre avec Félix, ami de jeunesse de Stendhal) fut député de l'Isère en 1815 et conseiller à la cour de Grenoble en 1816.
478. Choderlos de Laclos avait été en garnison à Grenoble de 1769 à 1775. Le modèle de la marquise de Merteuil des *Liaisons dangereuses* (1782) aurait été une Grenobloise, la baronne de Montmaur, voisine des Beyle à la campagne ; elle donnait des noix confites au petit Henri, ainsi que le contera *Vie de Henry Brulard*...
479. C'est bien ce qui s'est passé avec les maîtresses de Stendhal. Dans *Vie de Henry Brulard*, ces mots clairvoyants sont attribués au grand-père de Stendhal, le Dr Gagnon.

480. On relèvera l'important *par conséquent* : pour Stendhal, la jouissance esthétique est entièrement conditionnée par les enjeux sentimentaux. On ignore qui était Perrochin. La Rosière, consignataire des bateaux à vapeur Marseille-Naples, était banquier à Rome.

Chapitre 12

481. Étienne Delécluze.

482. *Le Lycée français* ne vécut que quinze mois (1819-1820). Le compte rendu promis n'eut pas le temps d'y paraître.

483. Revue fondée en 1802 et que Stendhal découvrit à Milan en 1816 ; c'est là qu'il prit conscience de son « romantisme » et en précisa la définition. Pour assurer l'impartialité des articles, ils n'étaient pas signés.

484. Le manuscrit ajoute : « Je ne sais si dans les commencements, vers 1822, *Le Globe* était politique ; il ne me sembla que littéraire. » Stendhal a biffé cette phrase, et noté : « Plus tard, dans l'ordre chronologique. » *Le Globe*, journal libéral fondé par Pierre Leroux et Paul-François Dubois en 1824, parut jusqu'en 1832. Stendhal y comptait des amis, et y collabora. Mais, malgré sa sympathie *a priori*, il n'était pas à l'aise avec les « globistes » et « globules », qu'il jugeait doctrinaires, mortellement sérieux, puritains, ennuagés de philosophie germanique. Le pamphlet *D'un nouveau complot contre les industriels* avait tout pour leur déplaire.

485. Le 24 février 1822, Stendhal rédigea le prospectus de *L'Aristarque*, organe de critique et de bibliographie qui serait absolument indépendant de toute coterie et répudierait les procédés de la « camaraderie » littéraire. Ce projet resta une utopie.

486. En réalité, au cinquième étage, rue Chabanais.

487. Albert Stapfer avait traduit Goethe et collaborait au *Globe* ainsi qu'au *National*.

488. Fils du grand physicien, soupirant éperdu de Mme Récamier, Jean-Jacques-Antoine Ampère enseigna à la Sorbonne, puis au Collège de France ; avec Fauriel, il fut un des pionniers de la littérature comparée. Stendhal l'appréciait beaucoup ; ils se retrouvèrent en Italie en 1824, 1831 et 1834.

489. *The Vicar of Wakefield*, le roman de Goldsmith (1766) auquel Stendhal a emprunté son envoi fétiche *to the happy few* (« à la poignée d'élus »).

490. Stendhal découvrit le poète et publiciste Joseph Addison (1672-1719) en lisant en 1811 ce qu'en dit Samuel Johnson dans ses *Lives of the English Poets* (1779-1781).

Chronologie

EXPÉRIENCE UNIFORMES ET CULTURELS

1289 (arrivé) du KVM au 26 mars 1841, fils de Chérubin Beyle (qu'il n'aime pas) et d'Henriette, née Naissou (qu'il aime). Il est né à Grenoble.

1784 de D'Alembert et de Diderot.

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro* ; David, *Le Serment des Horaces*.

\$785 *Les Cent Vingt Journées de Sodome.*

M786 Mart, Les Noces de Figaro.

Mozart, *Don Giovanni*.

N788ance de Byron.

Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie* ; Rétif de La Bretonne, *Les Nuits de Paris* ; publication posthume des derniers livres des *Confessions* de Rousseau.

1789 Réunion des états généraux qui se transforment en Assemblée nationale. Début de la Révolution française.

David, *Brutus*.

1799 novembre **Du Martini** Henriette de Bylandt, d'André Chénier et de Chamfort.

\$701, Justine ; David, *Le Serment du Jeu de paume* ; Mozart, *La Flûte enchantée*.

R792et de Lisle, *La Marseillaise*.

Naissance de Rossini.

(1793, janvier) Exécution du roi. Début de la Terreur.

~~\$794~~ *La Philosophie dans le boudoir* ; David,

La Mort de Marat.

1795 Insurrection du Directoire.

1796 **Paul-Henri** **Barthélemy** **de** **la** **fratrie** **de** **Grenoble**.

(10 mai) Victoire de Lodi.

(15 mai) Bonaparte entre à Milan.

(17 novembre) Victoire d'Arcole.

(1747) janvier) Victoire de Rivoli.

En Italie, fin de l'Ancien Régime et création des Républiques cisalpine (Lombardie, duché de Modène) et ligurienne.

Naissance de Vigny ; Chateaubriand, *Essai sur les révolutions*.

1798 Campagne d'Égypte.

Naissance de Michelet et de Delacroix ; Gros, *Bonaparte au pont d'Arcole* ; Haydn, *La Création*.

1798 politique et militaire. D'abord, les Bérésins du Bonaparte confiant, Henri Beyle part pour Paris et est accueilli chez Noël De Brumaire. Coup d'État : Bonaparte devient consul provisoire avec Sieyès et Ducos. Déclaration de guerre à

l'Autriche (la deuxième coalition chasse provisoirement les Français de l'Italie).

Mort de Beaumarchais ; naissance de Balzac ; David, *L'Enlèvement des Sabines* ; Goya, *Les Caprices* ; Beethoven, *Sonate dite pathétique*.

1806 Élevation ministérielle au Conseil de départ pour l'Italie, dans l'armée napoléonienne. Il reçoit le baptême du feu De France campagne d'Italie : vit un bonheur fou à Milan, où il découvre la musique de Cimarosa et les belles

(20 juin) Bonaparte franchit le Sàlò. Berma Pietragrua. En septembre, il est nommé sous-lieutenant de cavalerie.
(2 juin) Bonaparte entre à Milan.

(14 juin) Victoire de Marengo contre les Autrichiens qui seront de nouveau vaincus en décembre : ils évacuent l'Italie.

Mme de Staël, *De la littérature*.

PROF Rely paime aem l'Auerrich d'ettan Ruess d' (freit Dege l'tan p'illa) vi l'aligam p'sse il s'omb l'ation of fr'caism
 Sonv'et e'et ch'ion d'at enoble.

Chateaubriand, *Atala* ; Haydn, *Les Saisons*.

1962 **Monte Carlo** **Stallin** **Les** **Ideologues**, fréquente les salles de spectacle, rêve d'écrire une pièce comique. Liaison avec **André Reinhold**. Italiens deviennent départements français (cas du Piémont, de la République ligurienne, des États du Pape). Les autres seront attribués aux membres de la famille impériale.

de Muriere Italia, Hopinç Tropa Nocture 6. Sand et de Musset

Bibliographie

Œuvres de Stendhal

Œuvres intimes, éd. V. Del Litto, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2 tomes, 1981-1982.

Le lecteur trouvera dans l'Histoire du texte (*supra*, p. 25-29) les différentes éditions des *Souvenirs d'égotisme*.

Études sur Stendhal et l'autobiographie

Philippe BERTHIER, *Stendhal. Vivre, écrire, aimer*, Éditions de Fallois, 2010.

Michel CROUZET, *M. Myself ou la vie de Stendhal*, Kimé, 2012.

Victor DEL LITTO (dir.), *Stendhal et les problèmes de l'autobiographie*, Presses universitaires de Grenoble, 1976.

Renée DENIER, *Count Stendhal, Henri Beyle et l'Angleterre*, Philippe Rey, 2012.

Béatrice DIDIER, *Stendhal autobiographe*, PUF, 1983.

–, « Le manuscrit des *Souvenirs d'égotisme* », in *Écritures du romantisme I*, dir. Béatrice Didier et Jacques Neefs, Presses universitaires de Vincennes, 1988.

Mariella DI MAIO, « Autour des *Souvenirs d'égotisme* », *Stendhal. Intérieurs*, Fasano/Paris, Schena/Didier Érudition, 1999.

Keith G. MC WATTERS et Christopher W. THOMPSON (dir.), *Stendhal et l'Angleterre*, Liverpool University Press, 1987.

Geneviève MOUILLAUD, « La société de Stendhal sous la Restauration », in *Stendhal : l'écrivain, la société et le pouvoir*, dir. Philippe Berthier, Presses universitaires de Grenoble, 1984.

Daniel MOUTOTE, *Égotisme français moderne (Stendhal, Barrès, Valéry, Gide)*, CDU/SEDES, 1980.

Gérald RANNAUD, « De Stendhal et de l'égotisme en 1892 », in *Le Temps du Stendhal-Club (1880-1920)*, dir. Philippe Berthier et

Gérald Rannaud, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, « Cribles », 1994.

–, « Le Moi et ses figures : *Souvenirs d'égotisme* et *Vie de Henry Brulard* », *Stendhal et les problèmes de l'autobiographie*, Presses universitaires de Grenoble, 1976.

Site Internet

<http://manuscrits-de-stendhal.org/> (site des manuscrits de Stendhal).

Présentation

Histoire du texte

Souvenirs d'égotisme

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre [4]

Chapitre [5]

Chapitre [6]

Cahier no2

Chapitre [7]

Chapitre [8]

Chapitre [9]

Chapitre [10]

Chapitre [11]

Chapitre [12]

Notes

Chronologie

Bibliographie



Flammarion

1. B. Didier, préface aux *Souvenirs d'égotisme*, Gallimard, « Folio classique », 1983, p. 14.

2. M. Crouzet, *Stendhal ou Monsieur moi-même*, Flammarion, 1990, p. 334.

3. J. Prévost, *La Création chez Stendhal*, Gallimard, 1974, p. 351.

4. *Œuvres intimes*, éd. V. Del Litto, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1982, p. 971.

5. Aragon, *Aurélien*, in *Œuvres romanesques complètes*, éd. D. Bougnoux, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 2003, p. 311.

6. D'après les *Notes et souvenirs* de Mérimée (in Stendhal, *Mélanges*, éd. V. Del Litto et E. Abravanel, Genève, Cercle du bibliophile, t. V, 1972, p. 350).

7. *Vie de Henry Brulard*, in *Œuvres intimes*, op. cit., p. 535.

8. « Je suis comme une femme honnête qui se ferait fille, j'ai besoin de vaincre à chaque instant cette pudeur d'honnête homme qui a horreur de parler de soi » (*Souvenirs d'égotisme, infra*, p. 117).

9. *Vie de Henry Brulard*, *op. cit.*, p. 533.

10. Voir *infra*, note 7, p. 156.

11. E. Rostand, *Cyrano de Bergerac*, I, 7.

1. 21 pages le 20 Juin 1832, Mero [Rome].

2. Il était alors consul de France dans les États romains et résidait à C[ivita]-V[ecchi]a et Mero.

3. Citation à mettre à la ligne.

4. 20 Juin 1832, 15 pages en 1 heure.

5. 21 Juin 183[2].

6. 20 Juin 1832. La main lasse à la 18e page.

1. Fatigué de ces 21 pages, 20 Juin 1832.

2. 21 Juin.

3. 21 J[uin].

4. 21 Juin.

5. 21 Juin.

1. 21 Juin.

1. 23 Juin.

2. 23 Juin 1832.

1. 23 Juin 1832, Mero.

2. 23 Juin [18]32, Mero.

3. 23 Juin 1832.

4. Le 23 Juin 1832, 3e jour de travail, fait de 60 à 90.

5. 23 Juin.

6. 23 Ju[in].

7. Samedi 23 Juin.

8. 1832, Samedi 23 veille de la Saint-Jean. *Made* 30 pages. 24 Juin [18]32, Saint-Jean.

9. 24 Juin.

1. 24 Juin.

2. 24 Juin.

3. En 5 jours, 20-24 Juin 1832, j'en suis ici, *id est* à la 148^e page. Mero, Juin 1832.
Reçu hier une lettre de Cachemyre Juin 1831, de V[ict]or Jacquemont.

4. 24 Juin 1832.

5. 25 Juin.

1. 25 Juin 183[2].

2. 25 Juin.

3. 26 Juin.

4. 26 Juin. Église de Saint-Jean-des-Florentins³²⁷.

5. 30 Juin. Deux jours sans travail. L'officiel m'a occupé.

6. Je suis heureux en écrivant ceci. Le travail officiel m'a occupé en quelque façon jour et nuit depuis trois jours (Juin 1832). Je ne pourrais reprendre à 4 heures, mes lettres aux Ministres cachetées, un ouvrage d'imagination. Je fais ceci aisément sans autre peine et plan que : *me souvenir*.

1. 30 Juin 1832, *written* 12 pages dans un bout de soirée après avoir fait ma besogne officielle. Je n'aurais pu travailler ainsi à une œuvre d'imagination.

2. 1er Juillet 1832.

3. En 1803 peut-être. À vér[ifier].

4. 1er Juillet 1832.

5. 1er Juillet 1832.

1. 1er Juillet.

2. 1er Juillet 1832. *They speak of Lamb[ruschini] as La Bourdonnaye secretary and of Sanctus Olai departure.*
*Yesterday Mme Malibran*⁴⁰⁷.

3. 2 J[ui]ll[et] [18]32.

4. 2 Juillet 1832.

1. Edwards.

2. *Made* 14 pages le 2 Juillet de 5 à 7. Je n'aurais pas pu travailler ainsi à un ouvrage d'imagination comme *Le Rouge et le noir*.

3. 3 Juillet 1832.

4. 3 Juillet 1832.

1. 3 Juillet [18]32.

2. 3 Juillet, fatigué après 26 pages.

3. 3 Juillet 1832, 27 pages.

1. 21 Juin.

1. 4 Juillet 1832, Mme Malibran.

2. [*Papier coupé*] 1832. Première chaleur.

3. La chaleur m'ôte les idées à 1 h. 1/2.